A. M. D. G.

ENTRE AMIS





LETTRES



DU



P. Louis LALANDE, S.J.

A SON AMI

ARTHUR PRÉVOST

Dixième mille





ENTRE AMIS

A. M. D. G.

ENTRE AMIS

Lettres du P. Louis Lalande, S. J.
a son ami Arthur Prévost

DIXIÈME MILLE

Montréal
Imprimerie du Sacré-Coeur

1907

Cum permissu Superiorum

AU LECTEUR

Je ne voudrais point passer pour indiscret, et moins encore être soupçonné de trahir la confiance en livrant des secrets. C'est pourquoi je dois au lecteur un mot d'explication.

Les lettres contenues dans ce volume sont adressées à Arthur Prévost, — un condisciple à moi, mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 14 novembre 1900. En me les remettant, il m'a donné mieux que la permission de les publier. — Je te le demande, m'a-t-il dit, je le veux. J'en ai peu profité pour bien vivre, hélas ! et combien je le regrette ! Mais elles m'ont aidé à garder ma foi et à préparer ma mort. Publie-les ; je te les remets à cette condition... elles pourront peut-être en aider d'autres... Ah ! si je pouvais par là réparer un peu le mal que j'ai fait !...

Les rares parents de Prévost qui lui survivent m'ont prié d'exécuter ce désir. Et c'est un acte de zèle bienveillant dont j'aime à tenir

compte. Il me sert d'excuse auprès de ceux qui trouveraient étrange de me voir publier ma propre correspondance.

Sans cette volonté dernière de mon vieil ami et sans mon espoir d'aider quelques âmes à croire et à vivre pour bien mourir, ces lettres, où je suis nécessairement mis en scène et que j'ai dû compléter ou refaire, seraient restées dans le secret de mes cartons.

Dieu veuille les bénir!

L. L., S.J.

En la fête de l'Assomption
15 août 1907.

Maison Saint-Joseph, Sault-au-Récollet,
5 novembre 1881.

Mon cher Ami,

C'est fait! Me voilà dans une petite chambre de jésuite, encore tout étourdi du bon coup qui m'a frappé. Ne crois pas que j'y aie trouvé tout le calme que j'attendais.

J'avais compté, en fermant sur moi la porte du noviciat, mettre fin aux luttes dont tu as été le témoin depuis deux mois. Je pensais, hier soir, laisser sur le seuil le personnage qui joue en nous le rôle de l'opposition. Point du tout. Il m'a suivi. Je ne l'ai jamais senti si près, si tenace, si aggressif, si violent. Il m'a empêché de dormir toute la nuit. Il proteste, quand je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite; il repousse ce que je demande; il redemande ce que j'ai repoussé; il maudit ce que j'aime; et quand je me dis, pour me calmer, que ma vie est enfin fixée, il me crie que tout est à recommencer. Quand je m'affirme que je suis heureux et commence à goûter mon bonheur, il fait jaillir mille regrets et se met à pleurer.

Heureusement, en me jetant dans les bras de Notre-Seigneur, j'ai bien senti qu'il ne se reculait pas pour me laisser tomber. Et comme il est plus fort que toutes les oppositions, il me gardera. Oh! mon cher Arthur, comme Dieu fait de bonnes choses en nous, quand seulement on le laisse faire!

Ceux qui croient que la vocation est affaire d'inclination et de goût naturel n'ont jamais éprouvé ce que j'éprouve, n'ont jamais été retenus par la force qui me retient. Je suis ici parce que Lui, Dieu seul, l'a voulu: mon inclination naturelle me poussait ailleurs. J'y resterai parce que sa grâce me donnera de le vouloir, et que tes prières, celles de nos bons amis, surtout les mérites de mes vieux parents, m'obtiendront de ne point résister à cette grâce divine.

C'est une grosse peine pour moi que tu n'y sois pas aussi. Mais j'essaie de m'en consoler, en songeant que notre séparation est une preuve de plus que j'accomplis la volonté du Maître. Ta présence au noviciat mêlerait un attrait humain à ma détermination. Je n'en veux pas d'humain! Je démêlerais mal peut-être les motifs surnaturels de mon entrée dans

la vie religieuse, en pensant au plaisir naturel de continuer ici nos bonnes relations d'amitié.

Ce nouveau sacrifice me rassure: on n'obéit pas au caprice de la nature, quand on contredit ce que la nature désire; on agit pour Dieu et non pour les hommes, quand pour Lui, on se sépare des hommes que l'on voudrait voir le plus près de soi.

Et puis, pourquoi suis-je appelé, moi, qui ne le méritais pas, qui suis moins digne et moins préparé que toi ? Tu as pourtant fait ta retraite comme moi, y apportant de plus des désirs religieux que je n'avais pas; tu as suivi les mêmes exercices de saint Ignace, sous la direction du même sage et saint P. Charaux, à qui nous nous sommes également confiés, qui nous a également connus; et voici qu'il te laisse retourner dans le monde et me reçoit parmi ses enfants. Pourquoi ?

Dieu seul peut éclairer ce pourquoi. Moi, je n'ai à y répondre que par des actes de fidélité et de reconnaissance. Il importe moins de savoir pourquoi il m'a choisi, que de me rendre moins indigne de son choix.

Je le bénis donc et le remercie. Je suis fier dans mon sacrifice; je suis heureux, malgré

l'opposition de la sentimentalité qui gémit en moi. La grâce divine m'a fait vainqueur.

Aussi bien, les deux hommes que nous sentons en nous tous ne font pas chez moi une lutte égale. L'un compte avec Dieu, et Dieu, c'est toujours le gros bataillon. L'autre compte sur la faible nature; il se tient en bas, dans les brouillards de l'imagination, de la sensibilité, des passions mécontentes. Celui-là habite les hauteurs de la raison et de la foi; il est dans la lumière. C'est dans la lumière qu'il faut regarder, c'est en haut qu'il faut se tenir.

Ceci me fait remonter tout neuf à la mémoire un souvenir.

Tu te rappelles certaines matinées d'automne, au collège Bourget, où nous passions des quarts d'heure à la fenêtre de l'étude, — de cette étude où nous avons si mal étudié? Les grandes pluies de la nuit avaient cessé. Des chutes de la rivière, des collines voisines, des plaines inondées, montait une buée épaisse, qui se condensait en un nuage gris et lourd. Quand le nuage ne pouvait plus monter dans l'air attiédi, il s'accrochait aux flancs de la montagne qu'il enlaçait de ses replis vaporeux.

Cependant, sur les hauteurs, les sapins dressaient leurs cônes verts sous un ciel bleu et rose; le soleil matinal illuminait les sommets.

Ce spectacle se refait dans l'âme d'un novice. Au bas, la nature, longtemps inondée des plaisirs du monde, laisse monter la buée des misères, que l'on traîne en les désavouant. Il s'en forme un nuage lourd, qui nous enveloppe et nous cache à nous-mêmes. On se désole, on se trouve abandonné, on cherche autour de soi dans l'obscurité; on croit entendre la foudre; et le nuage souvent retombe en pluie de larmes. Cependant, là-haut, l'âme se tient dans la sérénité du ciel bleu, la foi brille dans le renouveau de ce matin de vie nouvelle, la volonté reste ferme dans sa constance, et le soleil de Vérité a des rayons caressants.

Allons, maintenant je vais me mettre avec courage à mon postulat. J'y ai passé ma première nuit, mais je ne puis pas dire que j'y ai fait mon premier somme.

De t'avoir écrit, cher Ami, me réconforte et me réjouit. Dieu, qui se montre à nous sous bien des formes diverses, ne dédaigne pas de nous sourire dans le souvenir de nos amis et de leur bonne amitié.

Tu ne sais pas ce que c'est que le postulat ? C'est un temps où l'aspirant jésuite demande d'entrer, frappe à la porte, *postule*,—rappelle-toi les quelques douzaines de mots latins que nous aurions dû apprendre. Ce temps dure dix à quinze jours. La Compagnie nous tient dans son vestibule. Avant de nous revêtir de l'habit religieux et de nous admettre aux exercices du noviciat, elle veut que nous la connaissions davantage, que nous sachions bien où nous allons entrer et pourquoi.

Je frappe donc à sa porte. Et par moment —j'ai honte de le dire—j'entends au fond, tout au fond de mon âme, un écho de vieille nature qui répète: "Ah ! si le P. Charaux me faisait le plaisir de ne pas ouvrir !" Quand cette porte sera ouverte, j'y passerai, et il ne me restera plus, j'espère, le reste de ma vie, qu'à frapper à la porte du ciel.

Tu y frapperas aussi—autrement et ailleurs, ce qui importe moins. L'important est de la faire ouvrir et d'entrer. Et comme cela dépend de nous, elle s'ouvrira et nous entrerons. Adieu.

Postulant d'hier, jésuite de demain, ton ami pour toujours.

LALANDE

Maison Saint-Joseph, Sault-au-Récollet,
13 octobre 1882.

Mon cher Arthur,

Tu peux venir: les novices ne sont pas cloîtrés à ce point de ne recevoir personne.

Depuis un an, je suis à une école de vie intérieure dont le résumé des enseignements est de tout faire A. M. D. G., à la plus grande gloire de Dieu. Cela suppose que même un novice ne doit pas garder pour soi tout ce qu'il apprend, mais doit en faire part aux autres. La part que je voudrais te faire, si je la mesurais au mouvement de mon cœur, serait large, oh! combien!

Toi, tu me feras part de tes joies et de tes beaux projets d'avenir.

Quant aux amis qui veulent t'accompagner, je n'aime pas à les voir avec toi, même quand tu viens me voir. Sache donc les choisir, mon cher Arthur. Je te connais assez pour savoir que si tu les appelles tes amis tu les aimes; si tu les aimes, tu dois agir comme eux; si tu agis comme eux, tu t'amoindris et tu descends.

C'est déjà commettre le mal que de se jeter,

sans motif suffisant, dans l'occasion de le commettre.

Oh! que je voudrais te tenir par la main! Jusqu'au plaisir de te voir, mardi.

LALANDE

—

Sault-au-Récollet, 13 novembre 1883.
En la fête de saint Stanislas, S.J.

Mon cher Ami,

Ce matin, à cinq heures, dans notre petite chapelle du noviciat, j'ai fait des vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Tu dois être le premier, après ma famille, à en recevoir la bonne nouvelle.

Il y a deux ans que je me prépare à ce sacrifice, que j'en étudie l'étendue, la beauté, les conséquences, les responsabilités; j'ai essayé le fardeau deux ans sur mes épaules, et je vois qu'avec le secours du ciel je puis le porter, joyeux, longtemps, toujours.

Tu ne saurais croire combien je me sens riche, depuis que je n'ai plus rien et ne puis rien avoir! Combien je me sens maître et fier, depuis que, vainqueur de moi-même, des sens,

de la nature, j'ai renoncé à toutes les joies charnelles, pour garder à mon âme l'indépendance qu'il faut à l'accomplissement des œuvres surnaturelles, pour lui conserver, dans ce vase fragile qu'est notre corps, la pureté qu'il faut aux œuvres de Dieu !

Tu as là, en trois phrases, tout le sens de ce que j'ai dit à Dieu ce matin. Et je l'ai dit avec serment. Ce sont là mes engagements; je les renouvelle et veux les renouveler chaque jour de ma vie. La masse en est énorme, je le sais, je l'accepte, je m'en réjouis, je n'en veux rien retrancher. Prie avec moi, pour que je n'en détache jamais une seule parcelle...

Maintenant, cher Ami, avec mon bonheur qui déborde, j'ai autre chose à te dire.

Si j'ai bien lu entre les lignes de ta lettre, tu n'es guère disposé à te réjouir avec moi. Tes idées me semblent tristement changées sur la vie religieuse. Que signifie cette "connaissance du monde" que j'aurais dû acquérir avant de m'engager? ces "regrets" qui pourraient bien me venir quand il sera trop tard? cette "contrainte" qui gênera mon activité et mon initiative? cette "pitié" dont tu me fais l'aumône?

Si c'est pour plaisanter, passe! Et pourtant

tu as trop d'esprit pour plaisanter sur un tel sujet. Choisis-en un autre, et laisse cette façon à notre pauvre B***, chez qui elle est inoffensive.

Si les préjugés t'ont déjà brouillé les idées, et si le monde dont tu fais l'apprentissage n'a su se faire connaître à toi qu'en mêlant de pareilles illusions à tes jugements, naguère si justes et si sûrs, voilà un monde dont je suis content de n'avoir pas fait la connaissance.

Aussi bien, ce ne sont pas des primeurs que tu me sers là. Beaucoup de parents, dans leur sagesse, paraît-il, pensent comme toi, qu'il faut faire connaître le monde à leurs fils et à leurs filles, avant de les laisser entrer dans l'état religieux. Pour le leur faire connaître, ils les y jettent, au grand péril de leur vocation, et volent ainsi, en tout cas, des mois et des années que Dieu réclamait.

En fin de compte, qu'est-ce que ces fils et ces filles y ont gagné, en supposant que leur volonté soit resté persévérante et que la grâce ait triomphé du péril? Connaissent-ils mieux l'état qu'ils choisissent? Savent-ils mieux la valeur de ce qu'ils quittent? Toi-même, crois-tu que tu pèserais mieux aujourd'hui les motifs du choix que tu as voulu faire il y a deux ans?

Ou bien les novices apportent dans leur communauté la connaissance du monde tel qu'on le voit à vingt ans: un monde qui s'amuse, qui tourbillonne dans des éclats de joie, au milieu d'amis, de flatteurs, de parents qui se chargent de faire la vie belle, sans en faire deviner les revers, le travail, les rudes retours, les responsabilités et les déboires; que l'on aperçoit se prolongeant au loin, dans une perspective ininterrompue de jouissances et de succès; — et alors quand viennent pour ces novices les inévitables moments d'ennui, ce monde brillant et faux engendre la tentation de retourner en arrière et de ressaisir le bonheur perdu. Plus d'un y cède. Bientôt le voile illusionnant se déchire; et je me suis laissé dire que parmi les vies malheureuses, il en est peu de plus malheureuses que celle des inconstants défroqués.

Ou bien les apprentis du monde ne suivent leur résolution première qu'après avoir connu le monde tel qu'il est, avec ses misères, ses illusions, les chutes où il pousse et les blessures qu'il porte au cœur. Et alors le novice, — repenti et pardonné, sans doute, — traîne toute sa vie, comme une entrave blessante, dans sa mémoire, le souvenir des fautes regrettées; dans son

imagination, le fantôme des œuvres vécues et honteuses ; dans sa volonté, des brèches ouvertes par l'ennemi et qu'il lui faudra sans cesse fermer avec douleur ; dans toute son âme, les cicatrices des plaies reçues, perpétuels témoins de ses bêtises.

M'est avis que pour être fidèle à la vocation, la nature a déjà assez à porter, sans y ajouter cet attirail encombrant.

D'ailleurs, en supposant que la connaissance du monde ne laisse aux jeunes "appelés" ni ces illusions, ni ces flétrissures, qu'est-ce qu'elle peut bien ajouter à leur vocation ? S'ils ont fait avec sagesse — comme les supérieurs de communauté l'exigent — le choix de leur état, ils ont dû, avant de se décider, consulter Dieu, le prier longtemps, écouter les inspirations et la voix secrète qu'Il ne manque jamais de faire entendre à ses élus ; ils ont dû se consulter eux-mêmes avec leurs désirs et leurs aptitudes, afin de bien voir dans quel genre de vie ils sauraient mieux employer les qualités de leur esprit et de leur cœur, à glorifier Dieu et à sauver leur âme ; puis, pour éviter les périls de l'amour-propre, ils ont dû consulter humblement un directeur éclairé, qui les a préservés non moins des

enthousiasmes passagers que des craintes pusillanimes.

Après cela, Dieu, qui fait de la fidélité à son appel une condition de salut, et qui ne demande de notre part que les efforts d'une bonne volonté, Dieu a dû faire le reste. Toutes les connaissances possibles du monde n'y peuvent rien et n'y ajoutent rien.

La vocation est chose divine. Le Créateur donne à chacun de nous une place dans le corps de la société et de l'Église, de même que dans notre corps il a donné sa place à chacun de nos membres. Le membre qui se déplace ne devient pas seulement inutile, il souffre et fait souffrir tout le corps. Est-ce que tu n'as jamais pensé, mon cher Arthur, aux vocations manquées, en voyant dans la société tant de membres inutiles, déclassés, perdus, souffrants et faisant souffrir les autres?

---

15 novembre.

Il y a deux jours que cette lettre sans fin est sur ma table. Un billet d'Eugène avant-hier me fit espérer que tu allais monter sur l'impériale de l'omnibus de Magloire et piquer une pointe jusqu'au Sault.

Puisque tu ne viens pas, je t'envoie ma lettre telle quelle. Je m'aperçois qu'elle n'exprime pas assez la joie dont je suis rempli. C'est ta faute. Tes remarques sur la vocation m'ont dicté, presque à mon insu, une lettre de raison, quand je voulais écrire une lettre de cœur. Mais avec toi, même quand c'est la raison qui parle, c'est le cœur qui commande.

Ne te fais jamais accroire que j'eusse osé prononcer, ou qu'on m'eût laissé prononcer mes vœux à la légère. J'avais tout intérêt, et les jésuites avaient plus d'intérêt que moi, à ne m'engager qu'à bon escient.

On m'a assez servi d'épreuves, et j'en ai assez tâté, pour savoir ce que c'est. Dans les moments que tu appellerais les plus rudes et les plus froids, j'ai dit de bon cœur: *Bonum est nos hîc esse*, et j'y ai planté ma tente. J'ai assez bu du calice pour en connaître, sinon la qualité, du moins le goût. Il y en a de plus doux; je n'en sache pas de plus fortifiant. Le calice n'est jamais trop plein, quand c'est la volonté de Dieu qui l'a rempli.

Dans trois ou quatre ans, tu te marieras: penses-tu que tu connaîtras mieux l'état où tu entreras alors que je ne connais le mien? Et

pourtant tu y seras tout de suite profès. C'est peut-être même, qui sait ? pour qu'il y ait des profès du mariage qu'on n'y fait pas de noviciat. Es-tu bien sûr que ces profès seraient nombreux si on les éprouvait pendant deux ans ? Moi qui n'y connais rien, je crois que s'ils restaient nombreux, ils changeraient du moins souvent de communauté.

Grâce à Dieu, les " regrets " dont tu me menaces ne m'[illegible]raient pas. Si jamais ils me mordent, ce sera pour punir ma tiédeur. Alors, ils seront les bienvenus, comme un châtiment mérité. Les motifs qui m'ont décidé étant éternels, les regrets n'y changeront rien.

J'ai offert ma pauvre vie à la gloire de Dieu et lui ai demandé de l'employer aux œuvres qu'Il voudrait. Crois-tu qu'il viendra jamais un moment où je pourrai me dire que Dieu ne vaut pas la peine, Lui de qui nous avons tout reçu, qu'on Lui donne un peu de jeunesse, de santé, de travail, de sacrifice et d'amour ?

Voulant aller au ciel, j'ai pris, comme un voyageur qui veut arriver, le train qui y mène plus sûrement. Crois-tu que je regretterai jamais de n'avoir pas pris un train plus luxueux

et plus confortable, qui coupe des plaines plus riantes, des paysages pittoresques et frais, mais qui mène ailleurs ?

J'ai comparé le temps à l'éternité, et pour assurer celle qui dure toujours, j'ai donné celui qui passe si vite ! Crois-tu que je serai jamais assez illogique pour conclure que c'est le temps qui importe et que c'est l'éternité qu'il faut sacrifier ?

Je me suis dit que j'allais mourir, et que pour avoir la tranquillité à ce moment suprême, il me fallait faire maintenant ce que je voudrais alors avoir fait. Crois-tu que je serai jamais assez fou de me mettre en tête que la mort ne viendra pas et que les plaisirs douteux de maintenant compensent assez les regrets irrémédiables du dernier moment ?

A quelqu'un que j'aimerais et dont je voudrais le bonheur, j'aurais dit, dans les mêmes circonstances, de faire comme j'ai fait. Pourquoi regretterai-je de me l'être dit à moi-même ?

Ta sympathie, je le sais, part d'un bon naturel, mais ne me plains plus, cher ami, j'aurais pitié de ta pitié.

Ton amitié me vaut mieux. C'est elle qui

nous ramène souvent ensemble dans le Sacré Cœur, et c'est là que tu aimerais entendre tout ce que je dis de toi.

Ton vieil ami,

Louis LALANDE, S. J.

Sault-au-Récollet, 25 septembre 1884.

Mon cher Prévost,

S'il n'est pas nécessaire, comme tu me le dis, d'avoir décroché son brevet pour commencer ses études de médecine, il est au moins fort utile de le mériter le plus tôt possible. Sans lui, tu t'aventures dans l'à peu près, tu n'as qu'un pied dans l'Université, tu n'es qu'à demi de la tribu des Étudiants; tes titres ne sont pas clairs et francs.

Travaille ferme, et passe-moi vite ces examens-là!

Dieu t'a donné tout ce qu'il faut pour réussir, pour être même au premier rang. N'en perds rien, ne laisse rien en friche! Les années que nous avons perdues e[illegible]ble, com[illegible] deux étourdis, doivent être un [illegible]illon à l'étude, au

lieu de t'en détourner. Le bagage de science qu'un jeune homme apporte du collège n'est jamais lourd; le nôtre a été particulièrement léger. Tu le complèteras vite, si tu veux, en y mettant un peu de sérieux et de méthode.

Ce qui vaut mieux que la science d'un collégien, c'est son ferme désir d'en acquérir. Ce qui est pire que son ignorance, c'est l'apathie qui la lui fait trouver suffisante.

Puisque ton savoir te laisse encore au-dessous d'un breveté du bureau provincial, monte-toi d'abord jusque là; mets-toi à l'œuvre, chauffe-toi!

Un homme qui a pu, un beau lundi matin, à vingt-quatre heures d'avis, réciter sans broncher tout l'Art poétique d'Horace et toute l'oraison funèbre du prince de Condé, peut ne faire qu'une bouchée du programme des candidats à la médecine.

Quand ce sera fait, tu commenceras les vraies études personnelles, où tu mettras à profit la préparation classique que tu as reçue à coup de versions, de thèmes, d'analyses et de lectures des grands auteurs. Tu n'as plus, désormais, de devoirs imposés par un maître ; tu as à accomplir le grand devoir du travail, l'obligation

de faire quelque chose et de devenir quelqu'un. Le but de ton travail ne sera plus de faire la traduction plus ou moins boiteuse d'un texte latin ou grec; tes facultés, développées et assouplies par ces exercices d'autrefois, viseront à d'autres découvertes plus importantes. Cette gymnastique de classe, qui nous a si souvent paru inutile, est finie; tu ne la recommenceras plus, du moins sous cette forme. C'étaient des exercices de parade nécessaires aux jeunes recrues; c'était l'entraînement des futurs athlètes.

L'heure de la lutte est maintenant venue, la vraie bataille pour la vie, dans le champ de la science et de la profession.

Tu vas voir qu'aucun de ces exercices préparatoires n'a été inutile. Il n'y a eu d'inutile en tout cela que l'opposition de nos esprits revêches au moule et à la discipline. Tes thèmes et tes versions ne t'ont point initié aux moyens ordinaires de gagner ta vie; mais ils ont contribué à former ton jugement sûr et droit, et un jugement sûr et droit sert parfois, même à gagner sa vie. Cicéron et Bossuet ne t'ont guère éclairé sur les opérations de la Bourse; mais tu as appris chez eux à bien penser et à bien dire; bien penser et bien dire, c'est une valeur

qu'on n'achète pas facilement, même à la Bourse. Tes traductions et tes analyses d'auteurs anciens ne t'ont pas appris l'anglais et les transactions commerciales; mais elles ont affiné ton goût, assuré ta connaissance de notre langue, éclairé tes lectures, aiguisé en toi l'esprit d'observation des hommes et des choses; savoir observer, avec goût, avec discernement, est un gros atout dans le jeu de la vie, même parmi les Anglais. Tes classiques t'ont fourni peu de choses immédiatement pratiques; ils te permettent d'en amasser beaucoup et d'en bien user.

Les *humaniores litteræ* ne t'ont conquis ni un bureau, ni une clientèle, ni de l'argent, ni des procédés de faiseur, ni... est-ce que je sais? Elles t'ont fait plus homme, et, dame! ce n'est pas si peu. C'est une conquête peu banale que celle qui rend un homme *humanior*, comme c'est une trouvaille rare que de découvrir un homme complet. Si Diogène revenait et rallumait son fanal, peut-être n'aurait-il pas plus de succès parmi nous, que parmi ses Grecs d'antan.

Ce de quoi l'on se plaint avec raison, mon cher Ami, c'est que les étudiants d'aujourd'hui

ne travaillent pas assez à devenir les hommes de demain. Plusieurs n'ont pas l'air de saisir l'importance de la mission du jeune homme instruit; ou, s'ils la saisissent, leur conduite en est la trahison. L'instruction ne semble pour eux qu'un moyen d'éviter les travaux manuels; l'Université, un moyen d'arriver à la profession; la profession, un moyen d'arriver dans la société pour en vivre.

Ce n'est pas de devenir des hommes cultivés, utiles, éclairés, distingués, autant par la grandeur de leur caractère, la dignité de leur vie et la fermeté de leurs principes, que par leur science et leur travail. Ce n'est pas cet honneur digne de tous les honneurs que rêvent beaucoup de jeunes gens, c'est d'être un homme de profession. Là se borne toute leur ambition, même si cette profession ne leur sert qu'à embrouiller la justice, ou à voir mourir plus de patients. On a conquis un titre de professionnel, c'est assez. C'est le sommet, on ne monte pas plus haut. C'est si bien porté! N'est-ce pas pour cela qu'on a fait *son cours?* Et les braves gens ne disent-ils pas: "C'est un homme instruit, puisqu'il a fait *son cours!*"

Dès que le titre est conquis, on peut s'en

aller dans un village ou une ville voisine, se faire une clientèle, en pratiquant, en écrivant ou en plaidant à meilleur marché que son concurrent ; ou, ce qui est plus facile encore, et quelquefois plus lucratif, se faire avocat, notaire ou médecin de parti, je veux dire, opérer, écrire ou plaider pour les "rouges" si le concurrent opère, écrit ou plaide pour les "bleus". Cela ne demande ni de grands efforts de tête, ni de lourds frais de bibliothèque, ni de longues veillées penchés sur des livres. Ça laisse des loisirs, après les assises, les chicanes du conseil municipal, les purgations, les accouchements et les funérailles, pour lire les journaux et les trouver intéressants, à condition qu'ils aient des événements politiques et beaucoup de nouvelles de la rue ; pour jouer aux cartes ou aux dames quatre ou cinq heures par jour ; pour causer chevaux, débiner les voisins, en remontrer aux frères et au curé, déchiqueter le sermon du dimanche et colporter des potins.

Après cela, si la Science n'est pas contente, c'est que la Science est une vieille dame exigeante. Et si la société trouve qu'on lui donne trop peu, qu'elle cherche ailleurs !

Elle cherchera chez toi, mon cher Arthur,

et chez les jeunes comme toi, de qui elle a droit d'attendre beaucoup.

Pour répondre à cette attente, il faut t'y préparer, il faut être, parmi les nombreuses catégories d'étudiants, de la catégorie des étudiants qui étudient; parmi les intelligents, de la catégorie des intellectuels; parmi la jeunesse bien vivante et bien remuante, de la catégorie qui se remue dans le bien et vit de la vie chrétienne.

Ceux-là visent plus haut que le terre à terre de la profession; ils sentent toutes les responsabilités qu'elle impose et toutes les conditions à remplir pour la bien exercer. Ils savent qu'avant d'être médecin, avocat, notaire ou ingénieur, on est citoyen, et comme tel on se doit à son pays et à ses compatriotes dans toute la mesure des talents, cultivés et enrichis, que Dieu a donnés. Ils savent qu'avant d'entrer dans une carrière libérale, ils sont entrés dans l'Église par la porte des sacrements, et qu'avant de tenir leur diplôme, ils tiennent un acte de baptême qui oblige.

Voilà des dispositions, cher Ami, et une préparation qui sont pour te plaire. Garde-les ! Sois-y fidèle !

Tu les perdrais vite dans la chasse aux plaisirs, le sport excessif, les réunions, les courses tapageuses et vulgaires, où l'esprit écolier fait ses dernières sottises, en se faisant croire que le bruit c'est la joie, que l'insolence c'est le courage, qu'une frasque sous le nez d'un *policeman* est un acte de bravoure.

Je ne vois pas pourquoi un jeune homme bien élevé comme toi ne tiendrait pas toujours à le paraître. Tu peux passer des soirées charmantes chez les parents et les amis de ta famille; tu sais combien on est bien aise de te voir et de jouir de ta gaieté. Tu ne perdras là, ni le goût des choses de l'esprit, ni ta délicatesse d'homme de cœur et d'homme du monde, ni tes manières de gentilhomme, ni cette distinction de langage et de sentiment, respectueuse de l'âme, de la femme et des réputations d'autrui.

Ailleurs, peut-être laisserais-tu bien des lambeaux de cette élégance virile et de cette courtoisie de bonne société que j'ai toujours tant aimées chez toi. Comment pourrais-tu te sentir à l'aise et rire de bon cœur, en compagnie d'êtres blasés, déjà flétris, de filles et d'amusards? ou bien, dans une de ces chambres dont

tu me parles, où une dizaine de camarades perdent leur temps, dans une fumée épaisse, autour d'un crachoir, s'égayant de spiritueux en guise d'esprit, et de gravelures, en langage grotesque et lourd ? Tu ne sortirais de ces milieux qu'amoindri dans ta santé, plus encore dans ta dignité, dans tes goûts, dans ta conscience et tes espérances d'avenir; amoindri à tes propres yeux et aux yeux des familles honorables, qui t'attendent plus haut que cela pour te donner leur estime, en t'ouvrant leurs portes et leurs cœurs.

Si jamais il t'arrive, ne fût-ce qu'une fois, de perdre ton temps dans un de ces jours de vie de Bohême, promets-moi qu'en entrant dans ta chambre, tu t'accorderas au moins cinq minutes de réflexion. Tu écriras sur une feuille de papier l'*ad majora natus sum;* tu garderas la feuille sous tes yeux, et j'espère que ce sera fini.

Moi, je finis ma lettre en te donnant une poignée de main, chaleureuse et ferme comme notre amitié.

Louis LALANDE, S. J.

Sault-au-Récollet, 8 octobre 1884.

Mon cher Ami,

Si tu veux à tout prix "être un carabin comme les autres", soit! pourvu que tu le sois comme les autres qui sont de bons carabins.

Mais tu te trompes étrangement sur le sens de ma dernière lettre, si tu crois que mon intention est de faire de toi un timide, un bigot, un battu-des-autres, qui ne sait que fuir, ne se mêle de rien et ne commande à personne. C'est tout le contraire que je prétends, et je cherche en vain pourquoi tu me rappelles que "le stage n'est pas un noviciat".

Je prétends—comme toi et avec toi, j'en suis sûr—que personne ne doit être moins timide que celui qui dit bien et fait de même; personne moins bigot que le catholique sincère, assez loyal pour être pieux sans peur, comme sans ostentation. La bigoterie est une autre forme de l'hypocrisie; elle n'est pas la piété, c'en est la moisissure. Personne n'est moins battu des autres que celui qui les domine de toute sa supériorité intellectuelle et marche à leur tête, en leur offrant le bel exemple du travail;

personne de fait n'est plus battu des autres que l'esclave du respect humain, sans autres convictions que celles de tout venant, auprès duquel c'est toujours le dernier arrivé qui a raison, et dont la volonté, comme la gélatine, prend la forme de tous les moules.

L'homme prudent, prévenu par saint Paul sur la fragilité du vase dans lequel il porte sa vertu, n'est pas un fuyard; c'est un vainqueur qui se commande à lui-même et a assez de courage pour renoncer au péril aimé.

Tu ne passeras jamais pour un peureux, si, du pas relevé que je te connais, tu vas droit ton chemin: chemin du devoir, chemin de l'honneur, chemin du joyeux entrain, chemin de l'église. Si tu y perds un peu de la popularité des bons diables, il n'y a pas de raison de t'en alarmer. Cette popularité, faite de farces et de temps perdu, ne contribuerait guère à celle que te réserve l'avenir. Elle est à la vraie popularité, douce au cœur et puissante sur les honnêtes gens, ce qu'est à la fortune des millionnaires, la fortune des enfants, faite de gros sous entassés dans leur petite banque. Quand la banque est bien lourde et qu'en la retournant tout son cuivre résonne, les enfants se croient riches.

A peine ont-ils acheté un polichinelle ou un cheval de bois, que la fortune est coulée.

La popularité que tu sembles regretter est une popularité de gros sous. Tu n'en as que faire, puisque tu n'achètes plus de polichinelle et ne montes plus à cheval de bois.

D'ailleurs, cher Ami, rien n'est plus éminemment sociable que la vertu. Pas cette vertu gauche, incivile, raide, dans son air sombre, qui donne au regard quelque chose de craintif et de faux, comme le regard d'un homme qui a toujours l'air de demander la permission de ne pas faire de péché mortel. C'est là une caricature de la vertu ; c'est la vertu que Gœthe transformait en hibou, pour la faire haïr.

La vertu sociable, la vraie, la tienne, est de meilleure tenue. Elle veut des yeux francs et droits, la tête levée, une attitude indulgente et ferme, quelque chose de généreux, d'humble et de grand à la fois qui attire et séduit ; elle veut cette assurance que seule donne la vérité, cette fierté qui ne cède rien au mensonge et n'accorde aux menteurs, tout au plus, que la charité.

Cette vertu-là, mon cher, commande autant qu'elle sauve. Elle doit être chez elle à l'École de médecine, non moins qu'au noviciat.

En tout cas, dis-moi qu'elle est parfaitement chez elle dans ta chambre.

Si tu venais me voir, demain ? — c'est congé, fête de saint François de Borgia — je t'accompagnerais au retour, et nous ferions une belle, longue promenade à travers la campagne et le bois des Sulpiciens,— une de ces promenades du vieux temps, où nous gravissions la montagne de Rigaud, pour faire, sur l'autre versant, une descente dans les vergers. Nous ferions une descente dans nos souvenirs, plus nombreux que n'ont jamais été les pommes des McCabe, et bien meilleurs !

Ne me gronde pas de t'aimer jusqu'à t'importuner de mes conseils. Il fa[illegible] vouloir du bien, comme je n'en veux pas à [illegible] le monde, pour te traiter comme je ne traite personne. Si j'exagère, ce n'est qu'en bons désirs. Quand je te peins comme tu n'es pas, c'est que je te vois comme tu devrais être.

Au revoir, vive Dieu ! et bon succès.

LALANDE, S. J.

Sault-au-Récollet, 5 novembre 1884.

Mon cher Arthur,

Pour une question qui rend perplexe, c'est une question qui rend perplexe! Non pas qu'elle soit importante: il n'y a rien de moins important au monde; mais parce que je n'y entends rien de rien.

Me consulter sur ta toilette! y penses-tu?

Depuis trois ans, la mienne se résume en une soutane qui n'a, pour tout bouton, qu'une corde qui l'attache à la ceinture, avec, sur la hanche, un nœud qui serre ferme, tient comme un nœud de matelot, et me donne l'apparence d'un sac attaché par le milieu. L'étoffe en est d'alpaga; et il paraît que par ce temps de novembre, ça ne donne pas la mine d'un homme qui a chaud. Un brave cultivateur de Saint-Michel que je rencontrai, hier, voyant ma soutane claquer au vent, comme un pavillon, tandis que je grelottais et soufflais asthmatiquement à travers mon rhume de cerveau, me dit sur un ton de compassion: "Mon p'tit frère, vous avez un habillement qué ben légearte!"

Cet habillement "légearte" gêne mon autorité d'arbitre dans l'art de s'habiller. Je suis fichu : impossible désormais de passer mon doctorat ès élégance.

Du reste, tu dois te souvenir — toi qui en souffres encore — du succès d'hilarité que mes mauvais conseils nous ont fait obtenir, dans la fameuse soirée — l'unique, l'interminable soirée — chez les D***, de la rue Saint-Denis ? Nous comptions faire merveille avec nos plastrons roides neufs et les habits de ton célèbre Mack, et voici que tout le monde, en nous regardant, avait l'air de se dire : "Tiens, voyez donc ces deux amis qui se font habiller chez les Juifs ! "

Va, consulte ailleurs. Ne compte pas sur moi. Cherche plutôt chez toi. Tu as tout ce qu'il faut pour bien juger. Tu as de l'ordre, de la propreté, du goût, tu connais les usages du monde. Avec cela, on peut se faire une tenue irréprochable et un accoutrement idem.

C'est assez pour éviter les deux excès : l'excès des rustres, hirsutes, mal peignés, mal brossés, paysans du Danube, enveloppés du même complet gris et râpé, dans la rue, au salon et à dîner ; — et l'excès du raffiné pour qui l'habit

est le grand mérite social, dont le talent suprême, qui lui tient lieu de tous les autres, est le talent de son tailleur; à l'affût de la mode pour en suivre la marche dans tous ses zigzags ou la devancer, vraie poupée en redingote; pimpant, pommadé, plein de lui-même, dans une atmosphère pleine de ses odeurs de bergamote, devant une glace pleine de ses admirations; dont le dernier triomphe est la marque de ses manchettes, et le plus beau jour de sa vie, son dernier nœud de cravate; récitant par cœur tous les noms des meilleurs faiseurs et redisant volontiers, en considérant l'éclat de ses pieds: ce sont des souliers de l'Ouest; — tout comme nous disions autrefois, en parlant d'une prouesse de Marcellin: c'est un coup du nord.

Tu ne seras jamais, pauvre Ami, un de ces illustres. Tu n'auras jamais cette grandeur des héros de la société... des parfumeurs. Tu peux t'en consoler. C'est la grandeur d'une bourse en caoutchouc qu'on étire: cette grandeur factice n'ajoute rien à l'or qui est dedans, ou à celui qui n'y est pas.

Laisse-toi diriger par ton grand bon sens, et tes habits seront comme lui, dans le juste

milieu où rien ne choque : ni négligés, ni prétentieux, adaptés à tes moyens, au milieu où tu vis, aux circonstances et aux exigences légitimes de l'étiquette.

Il te sied d'être bien mis ; mais il sied encore plus à ton cœur et à ton esprit d'être ornés de connaissances et de vertus non vulgaires. Fais la part des choses ; harmonise le tout, te souvenant que

Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.

Quand tu te seras fait "beau" de cette beauté virgilienne, tu seras si bien seul à l'ignorer, que tout le monde sera bien aise d'en reconnaître le mérite.

Ma soutane d'alpaga ne m'embarrassant pas du tout, je te fais un salut très profond.

LALANDE

---

6 novembre.

Ma lettre n'est pas partie, hier soir. Je la retrouve ce matin, sur mon pupitre, dans les pages d'Euripide. En respirant de près, tu vas sentir du parfum grec. Fais-le servir à ta toilette. C'est un parfum discret et rare parmi les élégants : — ça vaut mieux que le patchouli.

J'en fais une consommation énorme ces jours-ci — pas de patchouli, de grec.

Depuis quinze mois que je refais mes classiques, avec un travail de douze heures par jour, j'en ai tant consommé que je les rends par les yeux. Je me sens tout constellé d'accents, d'hellénismes, de dialectes ionique, attique, dorique, de périodes, de pentamètres et d'iambes. Comme parure, c'est passé de mode; mais ça coûte très cher: — ça vient pourtant de l'est.

Quand je sors de là-dedans, j'éprouve la sensation de quelqu'un qui sortirait d'une glacière pour se coucher au soleil.

O πόδας ὠκὺς 'Αχιλλεύς ! ce qu'il m'a fallu courir pour te rattraper et rattraper mes condisciples du juvénat ! Encore si je courais vraiment ! je me traîne. Ce n'est pourtant pas le bagage de science que je porte qui m'embarrasse. On pourrait faire un lourd bagage avec ce que je ne porte pas. Mais la science est à l'inverse des autres fardeaux. C'est ce que l'on ne porte pas qui pèse. Elle est comme les ailes des oiseaux, elle enlève celui qui la porte.

L. L.

Collège Sainte-Marie, Montréal,
17 octobre 1885.

Vous allez donc, mon cher Arthur, célébrer la fête de saint Luc, le *medicus carissimus* de saint Paul.

Mes plus joyeux souhaits de fête!

L'invitation que tu me fais de prendre part à vos réjouissances a beau n'être qu'une formalité de pure gentillesse, elle me fait plaisir. Je n'accepte pas, c'est évident; comme il est évident qu'en acceptant je ne ferais nullement ton affaire et encore moins celle de beaucoup de tes camarades.

Toutefois je ne me désintéresse pas de la fête. Je vais demander à saint Luc de se trouver parmi vous de fervents imitateurs.

Il est vrai, cher Ami, que je t'ai négligé depuis quelque temps. Mais c'est me prêter des sentiments que je n'éprouve en aucune façon, que d'attribuer à "mon horreur pour la médecine" mes négligences à ton égard. Je parie que tu n'en crois rien.

Je suis si loin d'avoir de l'antipathie pour la médecine, que je me demande s'il est une carrière libérale au monde que j'aie en plus

haute estime. Parce que je n'aurais pas choisi d'être médecin, si je n'avais pas choisi d'être jésuite, cela ne prouve rien contre toi, rien contre les médecins, rien contre moi, rien même contre les jésuites. Cela prouve tout au plus que je n'avais pas d'aptitude pour cette profession, et que l'on peut souvent admirer cela même qu'on ne choisit pas.

C'est à un médecin que se rapporte mon plus ancien souvenir, et un des meilleurs de ma vie; il m'est revenu tout vif à la mémoire, en lisant, hier soir, ton billet.

Après la mission du prêtre, chargé de soigner et de guérir les âmes, je n'en sache pas de plus belle que celle du médecin, chargé de soigner et de guérir les corps. L'un, bienfaiteur temporel, vivant avec les hommes pour leur prolonger le don précieux de la vie qui finit; l'autre, bienfaiteur éternel, vivant comme entre le ciel et la terre, pour frayer aux hommes le chemin de la vie qui ne finit pas.

Médecins, mon cher Ami, nous le serons tous les deux.

Nous nous rencontrerons peut-être au chevet des mêmes malades: toi pour adoucir leurs douleurs par la science, moi pour leur en faire garder

le mérite par la résignation ; toi pour avertir de l'approche de la mort, moi pour donner la force de l'embrasser ; toi pour accorder les derniers soins au corps qui s'en va, moi pour préparer l'âme au bonheur qui va commencer. En tous cas, ensemble ou séparés, pour coopérer l'un et l'autre à l'œuvre infinie de Dieu.

Voilà qui n'est pas, je crois, pour créer des antipathies entre nous.

Ce que je redoute dans la médecine,—et je m'en suis déjà suffisamment expliqué avec toi, dans ma chambre, — c'est le péril dans lequel plusieurs de nos amis et plus d'un de leurs maîtres sont tombés : le péril du matérialisme. A force d'opérer les organes matériels et de couper des chairs, sans jamais, sous leur scalpel, rencontrer l'âme immortelle, ils ont fini par oublier qu'elle était là, ou bien par n'y plus croire, ou encore par agir comme si elle n'y était pas.

Les auteurs, parfois, et l'enseignement ont favorisé cet oubli ou cette incrédulité. Sous prétexte de science, de progrès de la science, de découvertes de la science, on a fait bon marché de ce qui est le principe de toute science, et de la vraie lumière dont elle doit s'éclairer.

Quelquefois aussi, le milieu où se sont complétées les études de quelques médecins, loin des influences chrétiennes, de la famille, du pays, n'a pas peu contribué à amoindrir la foi et à obscurcir la vue du surnaturel.

Il en est résulté, dans ces cas, que le prêtre, au lieu de trouver dans le médecin son auxiliaire naturel, a trouvé un indifférent, un rival, ou un adversaire plein de préjugés contre les directions de l'Église, qui ne laisse à la religion jouer son rôle et au patient le soin de penser à son salut, qu'à l'heure où la science impuissante abandonne le pauvre corps épuisé. C'est souvent l'heure où l'intelligence et la volonté atrophiées sont incapables d'actes humains.

Dieu te garde, cher Arthur, de perdre ainsi la vue du surnaturel et de borner ton œuvre à ce pauvre quart d'heure de préparation qu'est notre vie d'ici-bas. Ne divise jamais les intérêts du corps de ceux de l'âme; ne les mets pas aux prises, comme s'il fallait pour sauver l'un perdre l'autre. Le corps doit être le serviteur de l'âme. Rends ce serviteur aussi vigoureux que tu le pourras; n'exige jamais que, au détriment de ses devoirs, l'âme se fasse servante. Ce serait travailler

au malheur irréparable de l'un et de l'autre.

L'abus est facile, dès qu'on ne compte plus avec les préceptes de l'Église et les directions de la foi.

Tu sais quelle influence le médecin exerce sur ses patients. Les soins qu'il prodigue, les soulagements qu'il apporte ont vite fait de lui conquérir la sympathie; avec la sympathie naît la confiance ; avec la confiance l'autorité qui commande. Quand cette autorité s'oppose à celle qui commande à la conscience, celle-ci court grand risque d'être négligée, et l'autre d'être écoutée. Quand un malade a déjà à lutter—et cela arrive—pour être fidèle aux devoirs de sa conscience, contre la tentation, l'attrait du plaisir, la crainte de la souffrance, l'horreur du sacrifice, il est bien aise d'en excuser la violation, en s'autorisant d'une prescription du médecin.

Et l'on a le spectacle désolant d'un homme à fausse conscience qui se fait directeur de conscience, d'un médecin qui se fait théologien, d'une théologie qui enfonce la théologie, d'un gardien de la vie qui prescrit la mort.

Je venais justement, quand on m'a remis ta lettre, de lire sur ce sujet délicat une page

de Lacordaire. Il y parle d'un docteur qui ne croyait pas à la possibilité de la chasteté chez un jeune homme et qui conseillait, comme dérivatif, des libertés que la conscience réprouve. "Quant à son opinion, écrit l'illustre dominicain à un ami, sur l'impossibilité d'être chaste, elle est démentie par l'expérience d'une foule d'hommes qui vivent ainsi par la force de l'amour de Dieu et qui trouvent dans leur sacrifice un abîme de tendresse et de joie qui ne leur permet pas de regretter le rapide et douloureux enivrement des sens. Les médecins croient connaître l'homme, ils n'en connaissent que la pourriture. Quand on n'a pas pris la peine de surmonter ses passions et que la révélation des joies chastes ne nous a pas été faite, on se console de ses vices en les déclarant nécessaires, et on revêt du manteau de la science le témoignage d'un cœur corrompu."[1]

Tu trouves, sans doute, ce langage sévère ; moi aussi. J'avoue que je n'aurais pas osé l'employer en écrivant à l'un des nôtres. Et pourtant je crois savoir le mal désastreux que répandent certains praticiens.

---

[1] *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens*, p. 205.

Le mal est plus désastreux encore, quand "ce manteau de la science" sert non seulement à couvrir des désordres personnels, ou certaines faiblesses isolées ; mais à soustraire la famille aux obligations sacrées du mariage et à tarir la source même de la vie.

Et puis, il est si facile de répandre le mal, quand ceux qu'il atteint trouvent, dans leur égoïsme et les misères inhérentes à leur condition, tant de prétextes de se faire complices !

Tu vas me reprocher de te rappeler un sujet bien sérieux à propos des joies de la Saint-Luc. Mon Dieu ! il n'est pas plus gai d'écrire ces choses que de les lire. Ce n'est pas sans joie pourtant que je les écris ; quand on s'entretient avec un ami de cœur, et que c'est avec tout son cœur que l'on cause avec lui, ce sont moins les sujets qui font les gais propos, que l'ami qui daigne les entendre. L'amitié qui parle et écoute tour à tour, c'est ce que je sais de plus joyeux au monde.

Je t'écouterai beaucoup, et je jouirai de même, quand tu monteras jusqu'à mon nid, au cinquième, sous le toit du collège, pour me raconter les réjouissances tranquilles et les sobres plaisirs de la Saint-Luc.

Au revoir. Puisque nous devons être médecins tous deux, guérissons-nous nous-mêmes en priant bien l'un pour l'autre.

Vive saint Luc! L.

Collège Sainte-Marie, Montréal,
12 septembre 1886.

Mon cher Prévost,

Tu veux que je recommande notre jeune ami L*** à monsieur l'avocat D***. C'est un vrai plaisir. Je n'ai pour le faire qu'à laisser passer sous ma plume ce qui me revient à l'esprit chaque fois que je pense à lui.

Il a été bon élève, docile, studieux, d'un jugement déjà mûr pour son âge; il a appris, au collège, tout ce qu'il faut, non pour être savant, mais pour avoir le goût et le moyen de le devenir.

Sans négliger ses études classiques, il a appris des mathématiques, de l'élocution, de l'histoire et de l'anglais. Il a su profiter des cours accessoires, contrairement à beaucoup d'élèves, qui les laissent passer comme matière négligeable, et qui, arrivés dans le monde, nous reprochent de ne les avoir pas donnés.

Il a tout cela, notre ami; et, qui plus est, il ne s'en vante pas.

Il sera bon avocat, j'en suis sûr. Et comme il aime l'Eglise, il aimera le droit et la justice, et saura les défendre. Les vaniteux et les paresseux ne rechercheront pas sa compagnie, et il en sera fier. Les libres-penseurs et les libres-viveurs trouveront qu'il fait trop montre de sa religion; lui, trouvera qu'ils font trop montre de la religion qu'ils n'ont pas. Ils s'étonneront qu'il n'ait pas de respect humain; lui, s'étonnera de leur étonnement.

S'il ne savait prier, j'ajouterais qu'il se moquera d'eux, en les évitant. Mais il sait prier, et je le sais capable d'une immense pitié. Il aura pitié de ceux qui le plaindront et l'accuseront.

Malgré sa jeunesse, tu ferais bien de l'avoir pour ami. C'est avoir déjà de l'esprit que de fréquenter un ami qui en a tant.

Si tu crois que cette lettre soit une recommandation suffisante, tu peux la montrer à M. D***. Il va vite constater qu'il n'en a pas besoin, et que son jeune clerc se recommande assez par lui-même.

Au revoir. Tout à toi in X[to].

Louis Lalande, s.j.

Collège Sainte-Marie,
décembre 1886.

Impossible, mon cher Arthur, de trouver le numéro de la revue que tu me demandes. Il est pourtant ici; je l'ai vu et m'en suis servi.

Tu n'y perds pas grand'chose, je crois. Si ma mémoire ne me trompe, il ne t'apprendrait rien de nouveau sur l'œuvre de Pasteur. Tu me sembles déjà posséder joliment ton sujet; tu n'y ajouterais rien d'essentiel.

Ce serait très heureux, vieil Ami,—et ce serait l'accomplissement d'un strict devoir,—si tu commençais enfin à réparer par ton travail, à l'École de médecine, la négligence qui t'a fait rater ton brevet et le temps que tu as gaspillé, selon ton propre aveu, dans des amusements fous. Sorti du collège tout jeune, te voilà vieilli et en retard sur ceux qui sont sortis longtemps après toi.

Mais puisque tu me dis le *nunc cœpi*, n'en parlons plus!

Combien de fois j'ai pressenti, en causant avec toi, que tu me cachais quelque chose, que tu t'en allais à la dérive, dans un bateau de viveurs. Tu te vois descendre, dis-tu, tu le

regrettes, tu veux remonter ; eh bien, soit ! courage ! Je veux être à toi plus que jamais, donner pour toi un bon coup de rame et te hâler au rivage.

Hâte-toi ! Ce que tu veux bien faire, fais-le vite et mets-y du cœur !

Le millieu où tu t'es laissé vivre a énervé ta volonté ; ton cœur en est malade. Quand on sort d'un milieu contaminé, la médecine veut qu'on se désinfecte. C'est ce que tu devrais faire dès aujourd'hui. L'éducation que tu as reçue, mieux que la science, t'a appris où sont pour l'âme les désinfectants.

Sache donc désormais — toi qui fais de l'analyse chimique, de la pathologie, de la dissection — qu'il y a des dissections de conscience plus délicates que celles des corps humains, une pathologie morale qui prévoit de plus affreuses contagions et des maladies plus terribles que celles qui tuent la vie corporelle ; qu'il y a constamment à faire, pour bien ordonner sa conduite au milieu du mal séduisant, des analyses subtiles, dont la chimie ne donne qu'une faible idée.

Puisque tu admires Pasteur, — ce dont je me réjouis, — ne sois pas son disciple à demi. Pasteurise ta vie, tes goûts, tes études, tes amours.

Ne fais pas comme ces hygiénistes dont tu me parles, en train de faire de la pasteurisation partout, excepté chez eux-mêmes.

Pasteur est plus qu'un savant, c'est un grand chrétien ; plus qu'un homme de la science, c'est un homme de Dieu. Il fait plus et mieux pour l'humanité que de chercher, jusque chez les infiniment petits, les ennemis qui nous assiègent ; il nous offre, dans la lutte contre nos ennemis et ceux du Christ en nous, l'exemple d'une vigilance étonnante et d'une fidélité qui s'étend jusqu'aux plus petits détails de la piété. Il n'a pas eu besoin de fermer l'œil de la foi pour mieux examiner les fins tissus de l'organisme vivant ou mort, les virus, les ferments, les microbes, tous ces êtres minuscules placés aux confins des deux règnes.

Pasteur est la preuve vivante de l'accord de la raison et de la foi.

On citera longtemps son nom, à côté des noms de Képler, de Cuvier, d'Ampère, de Claude Bernard, pour démontrer avec quelle liberté, quel envol superbe, la science peut s'élever dans l'atmosphère du dogme catholique.

Jamais, chez Pasteur, la foi religieuse n'a gêné la foi scientifique. Elle l'a aidée, au con-

traire, en fournissant au génie son complément.

C'est à la double lumière de sa foi et de sa science qu'il donna le coup de grâce aux fausses théories de Pouchet sur les générations spontanées. Il n'eût peut-être jamais songé — selon le mot de Paul Bert — à "enclouer tous les canons" des tenants de l'hétérogénie, si leur doctrine n'eût renfermé une attaque contre le dogme de la création.

Sans doute, cher Ami, tu savais, comme nous savons tous, que le génie n'a rien à perdre en vivant en harmonie avec la foi; qu'il a tout à y gagner en droiture et en élévation. Mais ça réconforte d'en avoir cette preuve de plus. Et les médecins doivent en être glorieux, puisqu'elle vient de chez eux, évidente, bienfaisante, crevant les yeux. On l'a cependant contestée, comme tu as pu le lire dans quelques journaux récents. Ce qui, d'ailleurs, n'a rien d'étonnant: il est des évidences qui font mal aux amours-propres blessés, comme le soleil fait mal aux yeux malades.

Ceux qui prétendent ne pouvoir appartenir au monde des croyants, parce qu'ils appartiennent au monde des savants, ont là, contre eux, un fait embarrassant. Ils doivent éprouver le

malaise qu'éprouve un oiseau qui a du plomb dans l'aile.

Toi qui as fréquenté le docte G***, tu sais que de ces savants-là il y en a encore. Il y en aura toujours.

Il y aura toujours des gens dont l'intelligence sera la servante du cœur, qui prendront pour vrai ce qu'ils voudraient qui fût vrai, et pour lumière, les ténèbres dont ils aiment les voiles. Pour eux, l'incrédulité est une forme de raisonnement; la négation du divin, une marque d'intelligence supérieure. Tu ne leur feras jamais croire qu'un esprit fort peut habiter un cerveau faible. Leur science protesterait contre la possibilité d'un pareil phénomène.

Non, rien d'étonnant que les savants *ejusdem farinæ* finissent par trouver très agaçant le nom de Pasteur. On n'aime pas à faire rire, quand on pose au sérieux. Et pourrais-tu, sans rire, entendre un étudiant t'affirmer qu'il a trop de science pour croire comme Pasteur? que les cadres étroits de la foi gênent ses élans scientifiques? qu'il entend bien ne pas abdiquer sa raison en l'enchaînant à des dogmes? Tu rirais, et d'une façon que je connais. Et c'est là ce qui est agaçant.

Il me souvient d'avoir lu, dans un discours de Pasteur,—son discours de réception à l'Académie française, je crois,—que la grandeur des œuvres se mesure sur l'inspiration qui les fait naître. "Heureux, dit-il, celui qui porte en soi un idéal de beauté et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile." Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions.

Puisque tu admires le maître, cher Arthur, aie comme lui ton idéal et sache lui obéir.

Si tu n'as pas à expliquer le phénomène de la fermentation et à confondre les vieilles théories de Liebig et autres savants allemands, tu as au moins le devoir de te rendre bien compte du ferment qui agit en notre nature déchue, en développe la masse et, par le travail de mille petites passions, désorganise en nous la vie spirituelle, plus vite que les microbes, bacilles ou bactéries ne désorganisent la vie du corps dont ils ont fait leur victime.

Se préparer à la guerre future contre les microbes,—y compris le microbe de la rage,—c'est fort bien; mais c'est encore mieux de faire la guerre présente aux microbes qui rongent

les consciences. Ennemi pour ennemi, mieux vaut celui qui mord l'habit que celui qui mord la peau; microbe pour microbe, va pour celui de la peau, plutôt que celui du cœur! Celui-ci tue, et il faut que tu vives.

Bonne santé!

Prends courage, mon cher Arthur, et monte jusqu'à ma chambre. Nous causerons de ton retour au travail, aux idées, aux amis meilleurs, à "l'idéal des vertus de l'Évangile".

Ton vieil ami,

LALANDE, S. J.

Collège Sainte-Marie, Montréal,
22 décembre 1886.

Prépare-toi, cher Ami: voici venir Noël.

C'est l'Avent, l'attente du Christ. Mets-toi bien dans le cœur, là, que ce n'est pas tant nous qui attendons le Sauveur, que le Sauveur qui nous attend.

Il te pardonnera peut-être d'arriver en retard, parce que tu portes des fardeaux. Mais encore faut-il que tu arrives. Arrive!

Quand tu seras près de lui, il prendra tes fardeaux; ils disparaîtront tous dans l'absolution. Et ce sera pour toi, pour nous deux, le repos, la joie, le vrai

Merry Christmas !

Louis.

Collège Sainte-Marie, (soir de Pâques).

Mon cher Arthur,

Je me suis enfin accordé le plaisir d'aller voir Eugène.

C'est toujours le même brave cœur, amusant, très drôle, avec ses projets réalisés, ses espérances irréalisables, ses préoccupations constantes de l'effet à produire et ses idées, d'une grandeur! grandes comme lui-même:—lève ta main au plafond.

Marié depuis deux ans, il nage encore dans l'éther de son bonheur. On dirait, à l'entendre, que son voyage de noces reste pour toujours son dernier souvenir.

Son enfant—une grosse pelote de chair rose—compte déjà ses huit mois. Il le trouve très intelligent, parce qu'il fait beu! beu! beu! et

très complaisant, parce qu'il fait ce beu! beu! sans qu'on le lui demande.

Sa femme, qui parle plutôt l'anglais,—ce qui ne suffit pas pour l'embellir,—a offert de boire *a cup of tea* à ta santé. Eugène, pendant ce temps, fumait un havane plein d'arôme, en souvenir d'Arthur et du cigare homicide, qui faillit te faire rendre l'esprit, dans le campement de l'île Jones.

Lui et elle veulent te voir à tout prix. Et si beu! veut dire quelque chose, l'enfant le veut furieusement. Je m'acquitte du message.

Vas-y; tu verras un bon petit intérieur, qui te donnera envie de te marier. — Ah! quand tu t'embarqueras dans ce bateau, c'est moi qui t'en souhaiterai un bon voyage!

Vas-y bientôt; tu vas connaître un couple très gai, qui fait entrer la prière comme élément de son bonheur; qui enracine son amour conjugal dans le cœur de Jésus, afin de le rendre immortel; qui introduit le moins possible de monde mondanisant dans sa maison, pour y mieux conserver l'harmonie, la pureté, la confiance mutuelle et pouvoir toujours, sans secret ni soupçons, se regarder jusqu'au fond des yeux.

Te prépares-tu à jouir bientôt de ce bonheur-

là ? Il sera ce que tu le fais : on récolte ordinairement dans le mariage ce qu'on a semé dans le célibat.

Pâques a été d'une joie éclatante au Gesù. La musique, l'auditoire, le sermon, les fleurs et le soleil, les toilettes claires et les physionomies plus claires encore, les saints et les saintes dans leurs niches, les quatre Évangélistes rayonnant sous leurs candélabres illuminés : tout proclamait la Résurrection, sur un rythme contagieux et dans un triomphal unisson.

Je sens encore l'espérance du *resurgam* me chanter au cœur : et l'espérance est une artiste qui chante bien.

Quel spectacle édifiant que la communion des hommes, ce matin ! Pourquoi t'es-tu privé du bonheur d'y être ? et m'as-tu privé du bonheur de t'y voir ?

Reçois tout de même mes joyeux bonjours. Je te serre la main ; — mais je te serrerais bien plus fort si tu étais ressuscité.

Alleluia, Alleluia !

Collège Sainte-Marie,
30 juin 1887.

Pardon, cher Ami, de ne te répondre que quelques mots à la hâte. Ce sera mal écrit et tu vas dire: "C'est dommage! lui qui m'a habitué à un si joli griffonnage et si lisible!"

Tu as fort bien agi, mon Cher; merci pour ce pauvre Jules qui est enfin casé. M. B*** me dit qu'il est heureux de le prendre à son service. Puisse-t-il être heureux de le garder! Te voilà avec une preuve personnelle de plus que la prière constante et humble est exaucée.

C'est ça, va-t-en! Ne reste pas à la ville pendant l'été. Retourne dans Soulanges et prouve à tes bons amis de là-bas que ton séjour à Montréal n'a diminué en rien la foi pratique de ta première jeunesse. Va respirer l'air, courir à travers champs et bois, pêcher le brochet, lire sous les vieux ormes, t'occuper en te reposant, afin de revenir en septembre fort et dispos pour le travail.

Je pars pour Vancouver dans une heure, et c'est tout le temps qu'il me reste pour faire mon sac, — c'est-à-dire pour jeter pêle-mêle

dans une valise les quelques chaussettes, rasoirs, chemises, cuir et mouchoirs que même un jésuite ne saurait décemment mettre dans ses poches. J'aurais bien voulu y ajouter des cigares pour mon compagnon de voyage; mais je n'en ai pas, tu n'en as pas, ils n'en ont pas; et Fred, sur qui je comptais, m'en a donné *un*, dont on ne m'a laissé que l'odeur. Fred continue d'aimer les *un*: il ne fait qu'un avec sa maison, un avec sa fortune; et, l'autre jour, sachant que le pauvre frère P*** devait traverser plusieurs fois à Longueuil pour lui faire ses écritures, il lui a donné *un* billet de passage. Le frère en a profité pour revenir tout de suite; mais il n'en revient pas.

Il est vrai que les temps sont durs, que Fred n'a pas d'enfant, qu'il ne possède qu'une centaine de mille dollars et que les Sœurs quêtent beaucoup.

Son frère est toujours avec lui: un brave garçon encore celui-là; seulement il ne va pas à la messe, à cause, dit-il, de ses oreilles qui le déparent; l'une est beaucoup trop grande et l'autre n'est pas achevée. Ça forme un drôle de cadre à son visage bon-enfant.

Le départ m'a mis dans une humeur qui

chante des actions de grâces en dedans et fait glisser ma plume en pattes de mouche. J'ai bien peur que ces pattes de mouche te fassent chanter autre chose que des actions de grâces.

Il paraît que notre C. P. R. tout neuf livre ses voyageurs, dans les Montagnes-Rocheuses, à un roulis d'océan. Dis à ton ange gardien de dire au mien de ne pas nous laisser rouler dans les précipices.

Adieu.

L. L.

En chemin de fer,
près du lac des Bois.

C'est un voyage féerique, cher Ami.

Trois jours à travers une nature neuve, immense, imprévue, qui m'a monté à la tête et dont je ne suis pas encore tout à fait dégrisé. Jusqu'ici, toutefois, c'est surtout le passage au nord du lac Supérieur qui émotionne et fait vibrer. Les interminables forêts grillées de Pontiac et du nord d'Ontario, que le feu a ravagées l'année dernière, offrent un aspect de tristesse navrante. On aperçoit à peine quelques pousses vertes à travers les corps morts et noirs de ces solitudes endeuillées: — un champ

de bataille sans limite encore jonché de ses cadavres.

Aux approches du lac, la nature est plus tourmentée. On s'engage dans les premiers contreforts des Laurentides et le Pacifique-Canadien s'y fraie un chemin dont les audaces donnent parfois le vertige. Ce qu'il a fallu de courage, de travail persévérant, de puissance téméraire et de génie pour couper ces montagnes, franchir ces abîmes, y jeter des viaducs, y pousser ensuite des locomotives et des convois entiers de chemin de fer, est quelque chose de merveilleux. A certains endroits, les Laurentides, comme arrêtées brusquement au bord du lac Supérieur qu'elles surplombent, ont forcé les ingénieurs à trancher le roc vif en une sorte de demi-tunnel triangulaire: un triangle dont un des côtés est sous nos pieds, l'autre en forme de corniche au-dessus de nos têtes, et dont le troisième, ouvert, laisse voir à gauche le ciel bleu et les eaux cérulées du lac. On éprouve un plaisir intense, fait d'admiration et de surprises, à côtoyer en mille méandres ces pics abrupts des Laurentides, à sillonner ces flancs de montagnes dont les sommets et les arêtes inclinés sur nous d'un côté, nous écrasent de

leur hauteur vertigineuse, nous pressent et nous poussent de l'autre, semble-t-il, — tant l'imagination s'aiguise à ce spectacle,— vers les profondeurs du lac et de l'abîme qui nous attire.

Il me restait trois jours heureusement pour m'apaiser. L'apaisement est venu dans une halte à Port-Arthur; et presque l'ennui, dans les savanes de Fort William et les premières plaines du Manitoba.

Saint-Boniface, 5 juillet.

Winnipeg n'est pas du tout ce que j'avais imaginé en lisant l'histoire des Métis. C'est une ville très moderne, bâtie dans un pays plat, bien américaine d'ailleurs par ses divisions et son architecture. Elle a grandi comme par enchantement il y a une dizaine d'années, à l'époque du "boom"; puis s'est arrêtée soudain, il y a cinq ans, avec le "krach" qui a ruiné un grand nombre de propriétaires, au profit de quelques spéculateurs.

Elle reprend aujourd'hui plus sûrement sa marche vers le progrès. Son hôtel des postes, son palais de justice, ses magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson, tout son *Main*

street ne dépareraient pas les plus beaux quartiers de Montréal. Les *Winnipeggers* sont pleins de confiance dans l'avenir. Dans trente ans, pensent-ils, leur ville viendra bonne seconde dans le Dominion, avant Toronto et juste après Montréal.

Laissons-les croire; ça ne tire pas à conséquence, et ça leur fait plaisir sans faire de tort à personne. Dans trente ans, tu seras un grand spécialiste, tu voyageras et seras reçu partout comme un bienfaiteur de l'humanité souffrante, — tu viendras voir.

Saint-Boniface, séparée de Winnipeg par la rivière Rouge, est une petite ville beaucoup plus modeste. Personne ne prédit ce qu'elle sera dans trente ans. Pour le moment, elle se compose d'une population d'à peu près douze cents âmes, presque exclusivement canadienne-française et catholique, groupée autour de la cathédrale de Mgr Taché. Le collège y est dirigé depuis deux ans par les jésuites. Leurs élèves viennent de subir leurs examens annuels avec un succès qui dépasse toutes les espérances. Sur huit candidats examinés par le bureau universitaire, sept ont obtenu des bourses; — c'est-à-dire, proportion gardée du nombre des

concurrents, trois ou quatre fois plus que n'en ont obtenu les élèves de l'université de Manitoba et autres collèges anglais. Et il en va à peu près ainsi chaque année. Nos enfants viennent en tête, même pour les mathématiques. En philosophie, ils n'ont pas de rivaux sérieux; dans les classiques anciens, leur supériorité se marque sans efforts. Ce n'est pas pourtant que les Anglais de l'Ouest négligent les langues de l'antiquité et la formation intellectuelle par le grec et le latin. Peut-être sont-ils même plus fidèles, sur ce point, que ceux d'Ontario, aux exemples et aux traditions de l'Angleterre. Ils savent que ce n'est pas dans les seuls auteurs modernes, dans les auteurs anglais, qu'on forme l'esprit d'un jeune Anglais. Pour que son intelligence atteigne à son maximum de vigueur, il lui faut en fréquenter d'autres consacrés par le temps et le goût universel; il lui faut d'autres alliances qui soient moins de la famille. Choisir tous ses maîtres dans la langue maternelle l'exposerait à s'affaiblir dans un travail trop aisé et dans l'illusion d'une imitation facile. C'est comme dans ces mariages entre parents, d'où il ne sort que des êtres rachitiques.

L'infériorité en littérature des universitaires anglais vient plutôt, si je ne me trompe, d'abord de leur tempérament qui les incline davantage vers des choses plus positives, et ensuite de leurs méthodes d'enseignement qui donnent une part trop large à la simple traduction, apprise de mémoire dans un manuel *ad hoc*, aux notes d'érudition, d'histoire, de géographie et de mythologie; et une part trop mince aux analyses littéraires ou oratoires, aux exercices de grammaire et d'initiation dans la langue même de l'auteur expliqué.

On peut traduire vingt volumes d'un auteur sans en apprendre beaucoup la langue, et sans autrement profiter de cet exercice. Combien vaut mieux la traduction, ne serait-ce que d'un volume, si on l'accompagne des exercices qui révèlent les secrets de la langue, forcent à la parler et l'écrire, assouplissent l'esprit, aiguisent l'intelligence, forment et affinent le goût.

Mais c'est trop longtemps te fatiguer avec les classiques. Je m'aperçois qu'un professeur a beau voyager, si loin qu'il soit sa classe lui revient au galop.

Quelque part dans les Prairies, 7 juillet.

Nous avons quitté Winnipeg mardi matin par un temps délicieux.

Un orage accompagné de tonnerre avait éclaté pendant la nuit. La campagne ruisselante encore comme au sortir d'un bain, rajeunie, riante, respirait sous les caresses du jour, dans une atmosphère lucide et douce; le soleil, s'étalant en nappes lumineuses, l'enveloppait dans une robe de lumière rayonnante et jetait sur ses feuillages et l'herbe de ses prés des aigrettes de diamant. Par là-dessus passait en grands coups d'éventail, sous le ciel profond et d'un beau bleu de turquoise, le vent d'ouest, dégageant la plaine de ses dernières vapeurs blanches et flottantes comme une gaze, en chantant aux voyageurs, à la fenêtre du wagon: "Bon voyage!"

Quelle joie, cher Ami, de vivre de pareilles heures et de remercier Dieu qui *nobis hæc otia fecit!*

En sortant de Winnipeg, on tombe tout de suite en une plaine admirablement cultivée, très riche, à peine bosselée par de légères ondulations et dont quelques bouquets de verdure

élégants brisent un peu l'uniformité de larges pâturages et des troupeaux sans nombre qui paissent dans l'herbe plantureuse. Nous coupons des champs de blé à perte de vue, ondoyant sous le vent comme une mer d'émeraude, qui me réjouissent et me navrent. La plupart des propriétaires sont des Écossais. Venus au Manitoba il y a quinze ou vingt ans, ils ont travaillé ferme, ont peiné en *cassant* la prairie, ont souffert longtemps, vécu de privations et de fatigues; mais tenaces, en Écossais qu'ils sont, laboureurs économes et forts, ils se sont attachés au sol, qui les paie en bien-être et en fait aujourd'hui de riches bourgeois.

Et je songe à ce que seraient pour nous ces plaines fécondes si le million de nos compatriotes, disséminés aux États-Unis par l'imprévoyance, l'esprit d'aventure, l'incurie, l'attraction des dollars vite gagnés et souvent plus vite dépensés, s'étaient fait les cultivateurs de ce sol au lieu de se faire les fileurs des Américains. Quel appoint pour notre nationalité si tous les nôtres étaient chez nous! si tous ces jeunes gens qui, de douze à vingt ans, grandissent dans l'air méphitique des usines, s'étiolent sur des métiers et plus encore dans des habitudes de vie trop

libre, développaient la vigueur de leurs membres dans l'air pur de l'Ouest, dans le milieu moral des champs, dans des habitudes d'ordre, de travail, de sobriété qui font les hommes forts et bons!

Quelle puissance pour l'Église et la patrie canadienne, si tous les prêtres sortis de nos diocèses, et qui forment une des portions les plus admirables du clergé de la Nouvelle-Angleterre, avaient dû exercer ici leur activité et leur zèle, fonder des paroisses, bâtir des églises et grouper leurs fidèles autour d'écoles catholiques et françaises! Ce serait dans le Nord-Ouest une autre province de Québec.

Mais c'est exprimer là des regrets inutiles, et c'est rêver.

Un Canadien qui abandonne la culture de sa terre, se fait rarement cultivateur d'une autre terre. L'émigration tient à bien des causes; mais il en est une principale que je crois être d'atavisme. Un grand nombre des nôtres ont hérité de leurs pères—soldats licenciés lors de la Cession, coureurs des bois, caboteurs des côtes de Bretagne et de Normandie, explorateurs de tous les noms et de tous les héroïsmes—l'amour des déplacements,

le goût des aventures et des tentatives riches en imprévu. Il n'est pas facile de les tenir en place et de leur faire croire qu'on n'est pas nécessairement mieux, parce qu'on est ailleurs. Ce n'est pas le travail qui leur coûte, c'est d'en être les maîtres; ce n'est pas la propriété de la ferme qui leur pèse, c'est de l'administrer. Le travail, ils l'aiment, même périlleux. Les marchands de bois de la vallée de l'Outaouais et du Saint-Maurice n'ont pas eu de bûcherons plus vaillants à la tâche, et de flotteurs de bois plus hardis que les Canadiens français. Organisez pour eux le travail, donnez-leur une orientation et un but: ils agiront merveilleusement. Fondez une exploitation et soyez-en la tête: ils seront des ouvriers sans pareils. Chargez-vous de la pensée, chargez-les de l'action: ils seront contents. Taillez-leur les besognes les plus pénibles, mais laissez-leur entrevoir une morte-saison où ils pourront en liberté se déplacer, flâner, s'amuser en gaspillant leur salaire: ils feront votre fortune.

Dans ces Canadiens-là, il y a du Bohême; dans leur laisser-faire imprévoyant, il y a du Sauvage. Ils mangent leur terre ou leur petit avoir, comme l'Indien mange ses six repas en

un seul, quitte ensuite à jeûner deux jours.

Or, le succès en agriculture est fait d'ordre, de stabilité, d'économie prévoyante, de soins parallèles donnés à la ferme, à l'étable, à la basse-cour, aux bêtes et aux choses; de travail constant, d'occupations variées, qui rendent aussi fécondes les mortes-saisons que la saison des labours et des moissons; il est fait de sobriété et de sage administration.

Cette administration compte avec les petites épargnes et les petites dépenses; le cultivateur avisé ne la perd jamais de vue, elle le préoccupe après les heures de travail manuel, il en cause en famille, en ajustant toutes choses de façon à se ménager des profits. Quand cette administration ennuie ou qu'on n'en a pas idée, la ruine n'est pas loin.

Un cultivateur ne saurait quitter sa charrue comme un ouvrier des manufactures quitte ses machines. Celui-ci s'en va et n'a plus qu'à songer à sa paie; les fruits de son travail, ça lui est bien égal. Les profits et les pertes de ses patrons ne l'empêchent pas plus de dormir, qu'ils n'ont empêché ses machines de rouler. Quand le laboureur quitte une besogne, il y en a toujours une autre qui l'attend; et s'il

la néglige, il perd d'un côté ce qu'il gagne de l'autre; si par incurie et manque de suite il ne surveille pas, en même temps que ses semences et ses récoltes, ses bestiaux, ses granges, ses *agrès*, ses comptes et sa bourse, il travaille en vain: le résultat de ses fatigues s'écoule par mille fissures, ainsi que l'eau dont un enfant se fatiguerait à emplir un panier.

On parle souvent du luxe qui a conduit nos compatriotes aux États-Unis; je n'y contredis pas. Mais le luxe pour eux n'a été souvent qu'une autre forme de leur imprévoyance de Bohême. Ils n'ont pas songé à ajuster les dépenses aux revenus, ils se sont endettés chez le marchand, n'ont plus fait leurs paiements annuels, ils ont emprunté sans prévoir qu'en ajoutant des intérêts à des dettes déjà trop lourdes, ils seraient bientôt écrasés; puis, un jour, ne pouvant plus joindre les deux bouts, fatigués d'efforts sans succès et de verser de l'eau fuyante dans un panier, fascinés par un salaire qu'on gagne sans autre calcul que de compter le temps requis pour aller du *tenement* à l'usine, afin de commencer et de finir au son de la cloche, la tâche du jour; tracassés par les créanciers, ils ont mis à l'encan, vendu

leur terre et levé le pied. A leur condition de maître a succédé la condition de serviteur, à l'atmosphère des champs, l'air empoussiéré de coton, au travail intelligent, un travail mécanique et parfois des besognes épuisantes.

Et la Patrie pleure ses enfants absents.

Mon cher Prévost, tu as vécu à la campagne, tu connais nos *habitants* autant qu'on les connaît à notre âge: tu sais si je dis vrai. J'ai vu partir de ma paroisse toute une colonie de cultivateurs, dispersés aujourd'hui dans les mines du Michigan et les filatures du Massachusetts: je crayonne ici leur portrait et résume leur histoire. Par bonheur, il y a pour nous consoler la pensée de leur fermeté dans la foi, l'espoir de leurs succès matériels, dans un avenir prochain, et l'œuvre moralisatrice qu'ils accomplissent dans la grande République américaine.

Mount Stephen House, Field.

Enfin, nous sommes sortis de la platitude sans borne des Prairies! Que puis-je t'en dire qui ne soit monotone comme ce pays même?

Çà et là des embryons de villages, légères constructions en bois, précaires comme des campements. Des monceaux d'ossements blanchis, derniers restes de la race des *buffalos* disparus devant la civilisation et la chasse à mort des cow-boys et des constructeurs du Pacifique-C. Par endroits, tachetant de blanc la prairie jaunâtre, de grands lambeaux de terrains, bas, stériles, où ne pousse pas une plante: des fonds de lacs salés qui se seraient desséchés.

Hier soir, je me suis endormi en deçà de Calgary, par une chaleur de tropique. A quatre heures, ce matin, je m'éveille, frissonnant, gelé; je me penche à la fenêtre du pullman et j'aperçois là-haut les neiges et les glaciers qui couronnent les montagnes; et, en bas, dans les ravins, des cèdres d'une hauteur énorme et d'une verdure luxuriante.

Cinq minutes, et me voilà prêt, emmitouflé dans ma couverture, installé dans le wagon des touristes. Nous en avons pour trois heures de montée, de course sinueuse à travers les pics et les escarpements des rochers, avant d'arriver au mont Stephen, qui porte en face de nous, tout près, semble-t-il, et toujours

fuyant, à huit mille pieds dans l'air, son front auréolant sous les rayons de l'aurore.

P.-S.—Je me décide à t'envoyer d'ici ces notes prises au cours du voyage. Si j'attends trop longtemps, je vais les relire et je n'oserai plus te les envoyer du tout.

Pardonne-moi de te forcer à deviner des hiéroglyphes. Songe que j'ai abrégé mon déjeuner pour t'imposer cette tâche, que je griffonne au crayon sur le coin de la table où le P. Nolin et un jeune Canadien de Rimouski achèvent leur repas, tandis que la locomotive halète au bas de l'esplanade de l'hôtel en attendant les voyageurs. J'ai bien dans ma poche une plume-réservoir ; mais la plume-réservoir, comme toutes ces sortes d'instruments perfectionnés par la blague américaine, a pour utilité première et immédiate de faire écrire au crayon. On l'essaie, on la remet dans sa poche, on lave ses doigts souillés par l'encre qu'elle a bavée, on la montre de temps en temps à un voyageur ébahi, en disant : "Avez-vous vu la plume-réservoir nouveau-modèle ?" Celui-ci l'admire, promet de s'en faire donner une semblable le jour de sa fête, ou s'allège de cinq ou six dollars

pour se la procurer, se salit les doigts à son tour, se lave vingt fois et écrit au crayon. Bientôt il tire la merveille de sa poche, la montre en disant : "Avez-vous vu..." à quelqu'un qui le gobe, achète le nouveau-modèle, essaie d'écrire, se salit les doigts, se lave et retourne à son crayon. Ah ! ce que le goût des brimborions curieux en fait acheter de plumes-réservoirs ! et ce que les plumes-réservoirs en font acheter de crayons !

Je n'ai pas besoin d'en acheter, des amitiés, pour t'en envoyer gros comme le mont Stephen ;—et il m'en reste.

Adieu. Nous partons et ça me ravit. Il y a déjà longtemps que j'ai découvert en moi une bosse monstrueuse pour les départs. Ce n'est pas d'arriver que j'aime, c'est de partir ; ce n'est pas la prise qui m'enchante, c'est la chasse ; mieux vaut la pêche que le poisson. Il n'y a rien qui m'attriste comme l'arrivée d'un train en gare ; rien que j'aime comme une gare au départ du train.

Dieu veuille qu'après le grand voyage achevé, je parte de cet air content pour l'éternité ! J'imagine sans effort que ma première arrivée dans le voyage de la vie a été triste. L.

Vancouver, 11 juillet 1887.

Mon cher Prévost,

Je viens de déchirer et de jeter au panier une liasse de notes que je te destinais. Avant de les mettre sous enveloppe, j'ai voulu les relire ; elles m'ont fait honte, et vlan !

S'il est vrai que "toute pensée exprimée est déjà un mensonge", ces notes en renfermaient toute une enfilade, de mensonges doublés de trahisons. Et l'on n'aime pas à trahir les gens, y compris soi-même. Elles n'exprimaient ni ce que j'ai vu, ni ce que j'ai éprouvé, ni ce que j'éprouve, ni ce que je veux te faire voir et éprouver.

A vingt-cinq ans, quand on a juste le style poussif qui suffit à être bachelier-ès-lettres et à concourir pour le prix du Prince de Galles, on ne se met pas en frais de décrire les Montagnes-Rocheuses. On s'expose à traîner dans des banalités les scènes les plus originales du monde, à faire entrer dans des formules de manuel, ou dans des clichés de Télémaque, des paysages aux proportions accablantes et qui déconcertent l'imagination ; ou bien, cédant à la vivacité de

l'impression et à l'enthousiasme débordant, on se met à crier en détonnant comme un ténor qui fausse. Or, les cris: "Oh! que c'est beau!" suivis de "C'est ravissant!" m'horripilent. On m'en a tant rabattu les oreilles, il y a quelque temps!

Tu te souviens de l'excellente famille française à qui j'ai fait visiter Montréal et ses environs, avant mon départ? Il y avait déjà deux semaines que ces braves gens traduisaient toutes leurs admirations par ces deux formules aussi classiques que peu variées. Madame la maman s'était écriée sur le Mont-Royal, à Beloeil, au Sault-Saint-Louis et ailleurs: "Oh! que c'est beau!" et la fille aînée avait invariablement repris: " C'est rrravissant! " (Tu pourras peut-être mettre les r; mais tu ne mettras jamais l'accent de la dernière syllabe de ravissant: toute la gamme y passe.)

Voici qu'après avoir visité l'hospice Saint-Jean-de-Dieu, à la Longue-Pointe, nous traversons les terrasses du pavillon Sainte-Thérèse, mère en tête, filles, garçons, toute la famille à la queue leu leu, et nous voilà dans la basse-cour, au milieu des lapins,—tous d'un *beau!* et des dindons, tous *ravissants!* — puis, enfin,

nous entrons dans la porcherie.—"Oh! que c'est beau!" s'écrie la mère, en voyant des centaines de groins, roses et sales, levés vers nous. —"C'est rrravissant!" clame mademoiselle l'aînée du haut de sa voix de crécelle.

Le porcher, grave de toute la gravité de son triple état de pensionnaire du gouvernement, d'homme de confiance des Sœurs et d'éleveur sans pareil, eut, à ces exclamations, un large sourire de fierté. — Voilà, au moins, semblait-il se dire, des gens qui s'y entendent et qui ont des mots sincères devant les grandes choses et les paysages rares...

En relisant mes notes, j'ai bien trouvé trois ou quatre "c'est beau" de cette espèce, et au moins une demi-douzaine de "ravissant". Les uns étaient accolés au Glacier, aux Selkirk, au Roger's Pass, à la rivière Fraser; d'autres accrochés aux flancs du Cheval-qui-rue,—ainsi nommé, disent les Sauvages, parce que le cheval qui traverse ce torrent rue pour la dernière fois.

J'ai décroché tous ces ornements de pacotille, libre de les reprendre en partie quand tu seras dans ma chambre et que je te décrirai avec force gestes des mains, des yeux, des bras, ces

merveilles, dont les groins ravissants de la Longue-Pointe ne donnent qu'une vague idée.

Je te réserve tout cela pour ma chambre. Je fais comme notre laitier du printemps dernier, qui visitait la Galerie des Arts et qui passait à la course et en silence devant les tableaux, en disant à sa femme : "Dépêchons-nous, nous en parlerons à la maison."

Je t'en parlerai à la maison.

As-tu revu Eugène ? Je compte toujours qu'il ne te tiendra pas compte trop sévère de tes bêtises sans malice. Il sait mieux que personne que tu es un carabin de bon cœur, qui abuse un peu des dons du ciel, mais qui les garde tout de même et les fera servir un beau jour, à la gloire de sa profession et du Dieu souvent délaissé.

Mais prends garde ! Tu joues là un gros jeu. On finit vite, à ce jeu d'ingratitude, par se casser le cou. Quand on a reçu comme toi, pour gagner la partie, un beau nom, une belle intelligence, une brave nature, toutes les qualités de bon camarade qui t'ont rendu populaire et te font aimer, quand on a toutes les lumières de la foi et qu'on peut avoir toutes les consolations de la piété, on a tort d'en faire si bon marché.

Dieu t'a trop bien traité, mon Cher, pour que tu ne lui rendes pas un peu la pareille.

Nous devons aller dîner chez M. Abbott, le magnat du Pacifique-Canadien. Après, j'irai à la poste chercher la lettre que tu m'as promise.

Des trois saluts que je t'envoie, donnes-en un à Philippe, un autre à ton frère, et fais-toi le troisième comme tu pourras.

L. L., S. J.

Victoria, C. A.

Cher Ami,

Nous sommes dans la capitale de la Colombie depuis deux jours. La ville est située sur un rocher, à l'extrémité sud-est de l'île de Vancouver. C'est ravissant!

Le vicaire-général, le T. R. M. Jonckau, administrateur du diocèse en l'absence de Mgr Seghers, nous donne l'hospitalité la plus fraternelle.

Du balcon de ma fenêtre et des hauteurs où est bâti le palais épiscopal, j'aperçois les édifices du parlement,—construction basse et sans caractère, au milieu d'un parc roussi par le soleil; là-bas, au nord, le quartier chinois, avec

ses enfilades de petites maisons misérables, borgnes, d'où nous arrive comme un relent de malpropreté immorale. A l'autre extrémité, séparés de toute habitation par une petite vallée et par une bordure d'arbres et de taillis encerclant la ville, à mi-pente d'une colline, cachés dans le feuillage comme des nids, ouverts aux vents salubres du détroit de Géorgie et des montagnes, s'élèvent le couvent et l'hôpital des sœurs de Sainte-Anne. Au-delà, la mer qui chatoie sous un ciel clair.

On ne peut arriver à un plus joli terme après un plus joli voyage.

Nous y sommes venus de la ville de Vancouver à bord du *Yosomite*. La traversée est de quatre-vingt-quatre milles. Elle se fait parmi un semis d'îles, dont la plupart ne sont que des rochers nus, semblables à des têtes et à des échines émergentes de montagnes éboulées sous l'assaut des marées, des tempêtes, des courants qui se croisent en cette jonction des détroits de Géorgie et de Jean-de-Fuca. Plusieurs sont d'un pittoresque sauvage. La mer qui les bat s'y est creusé des criques, des anfractuosités, des dentelures qu'elle blanchit de son écume.

Quelques-uns de ces rochers, plus étroits, avec les parois verticales de leurs falaises, ressemblent à des murs de vieux châteaux en ruine, dont les créneaux, aiguisés par les morsures du salin, laissent à peine l'espace où se reposer aux grands vols de mauves qui s'y abattent. Tout autour, formant l'amphithéâtre de cette arène mouvante, les montagnes vertes et blanches de la Colombie et du territoire de Washington.

Rrravissant !

Quand tu auras quarante ans, mon cher Arthur,—tu peux attendre moins longtemps, si ça te plaît,—si tu aimes encore la poésie et les paysages "lointains et authentiques", comme dit le bonhomme Bruyère, tu passeras les Prairies, les montagnes et la mer; tu sortiras de Victoria, en poussant une pointe dans la direction du mont Baker, à l'heure où le soleil disparaît dans le flamboiement des eaux; tu t'assoieras sur les falaises pour te reposer de vivre et te rajeunir, en écoutant les chansons de la mer et le langage mélancolique du jour qui s'en va.

Et si alors tu n'es pas content, très content; si tu ne sens pas sourire à ton bonheur tout ce décor infini, c'est que tu seras pris de la folie

universelle, celle qui empêche de jouir du bonheur actuel, acquis,—la folie de tous ceux qui paient sans cesse, en recherches et en efforts, les frais de leur bonheur dans le présent, et l'attendent toujours de l'avenir. La vie leur en donne constamment des billets promissoires, payables à demande; mais quand vient l'échéance, ils ne veulent toujours que les renouveler. Ce qui fait qu'ils ne sont heureux qu'en espérance et n'ont de bonheur que sur le papier.

Si tu viens ici, ne renouvelle pas ton billet; fais-toi payer tout de suite. C'est peut-être encore, si tu sais en remercier Dieu, le meilleur moyen de préparer l'autre, le vrai, l'immortel bonheur.

Bonsoir,

à demain.

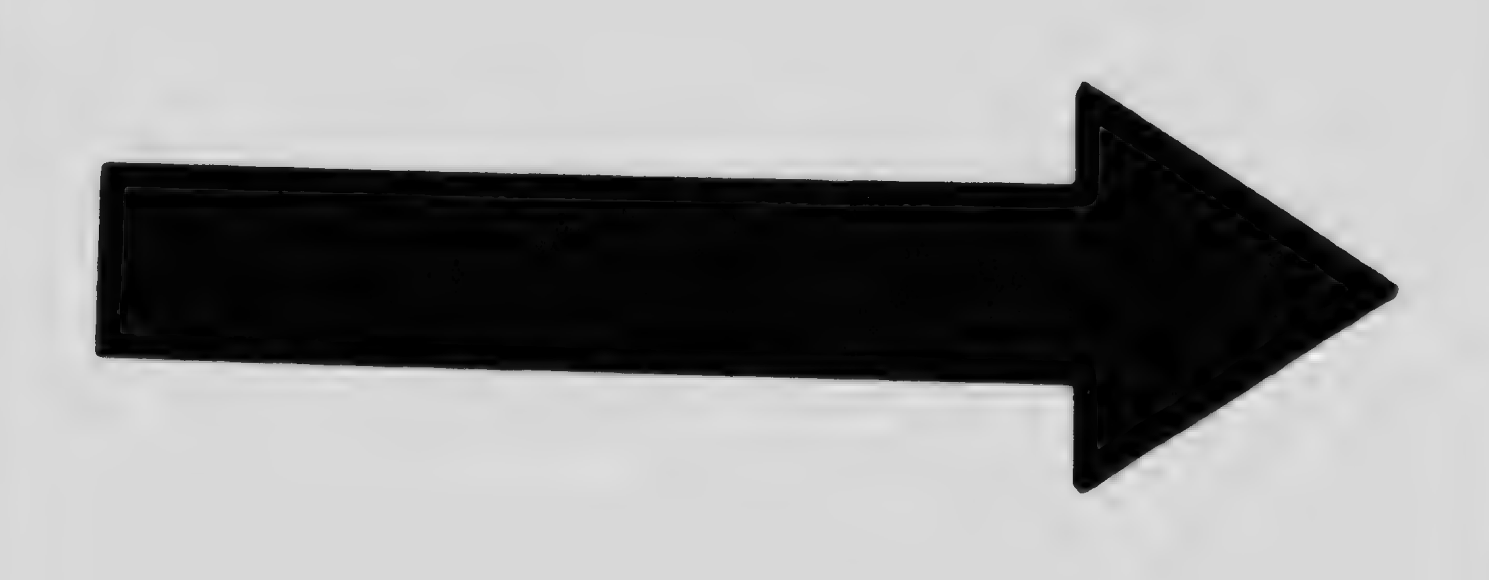
Louis.

---

15 juillet.

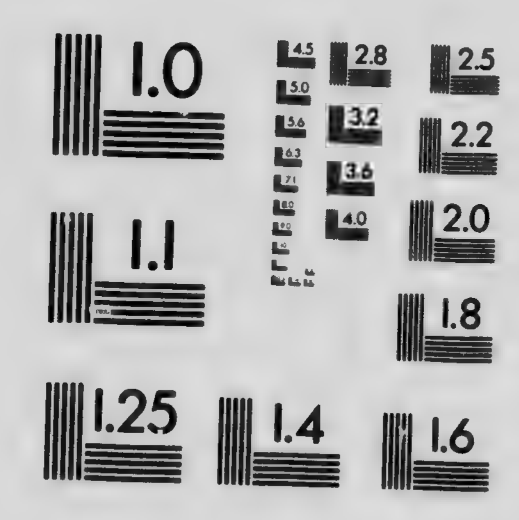
Il est onze heures du soir. Et je trouve que ce serait trop dommage vraiment d'aller se coucher par une si belle nuit.

La conversation que j'ai eue tout à l'heure avec M. le grand-vicaire Jonckau, les souvenirs



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

d'enfance que ta lettre fait chanter dans ma mémoire, le silence de la soirée, sous ce ciel plein d'étoiles, avec, à l'horizon, la pourpre foncée d'un couchant qui n'est pas encore éteint, tout cela me berce dans des rêves que je combats et que j'aime.

Je t'écris de la véranda de l'archevêché, assis pres d'une petite table mal d'aplomb, éclairé par une bougie fixée à un chandelier en bois.

M. Jonckau m'a raconté l'histoire des premières missions de l'Ouest et de l'établissement du christianisme dans l'île de Vancouver. C'est extrêmement touchant. On en fera plus tard de belles pages pour l'histoire de l'Église et du Canada.

En 1846, Pie IX partagea en trois diocèses les missions de l'Ouest. Trois des premiers missionnaires de ce pays, trois Canadiens, en furent les premiers évêques. Mgr F.-N. Blanchet eut pour territoire l'Orégon, dont il était déjà depuis deux ans le vicaire-apostolique. Il fut consacré à Montréal, après un voyage de 22,500 milles à travers l'océan Pacifique, l'Europe et l'Atlantique.—Faut avouer que passer par le Pacifique du nord au sud et doubler le cap Horn, pour arriver à Liverpool,

puis à Montréal, c'est prendre pour le moins, semble-t-il, un chemin d'écolier. Et pourtant, à cette époque, c'était encore plus facile que de traverser le continent et les Montagnes-Rocheuses, — ces mêmes montagnes que je viens de franchir en moins de deux jours.

Mgr M. Blanchet, frère de l'évêque d'Orégon, fut nommé au siège de Wallawalla. Mgr Demers, consacré en 1847, eut pour diocèse l'île de Vancouver. Il formait à lui seul tout son clergé; pas un prêtre, pas une religieuse pour l'aider dans son apostolat. Ce n'est qu'en 1851 qu'il ramena d'Europe cinq prêtres séculiers. Quelques années plus tard, trois prêtres canadiens et quatre sœurs de Sainte-Anne le suivirent dans sa mission.

J'ai vu l'un de ces trois missionnaires, le vénérable M. Rondeau, ancien professeur au collège de Terrebonne. Il est chargé de la petite mission sauvage de Cawichan, à quelques milles d'ici. Sa seule vie est une prédication. Depuis plus d'un quart de siècle, il vit la vie des sauvages; il s'est fait sauvage lui-même pour gagner ses sauvages à Jésus-Christ. Nos catholiques raffinés le trouveraient un peu hirsute, mal brossé, anguleux dans ses manières

et son langage; je le trouve admirable de simplicité et de zèle. Il m'a raconté, hier, à propos des duretés des Indiens à son égard, des choses d'une bonté attendrissante. Dans son langage métis, il était éloquent sans le savoir, et plus d'une fois il m'a ému jusqu'aux larmes. L'été, il bêche la terre; ses mains sont calleuses et son visage est tanné par le soleil. Il cultive lui-même des légumes dont il se nourrit, l'hiver, pendant ses courses sur les côtes et dans les forêts.

Malgré ses misères, le P. Rondeau est le plus heureux des hommes.

—Mon régime, me disait-il, vaut bien mieux que la surveillance dans un collège. Ici, c'est la souffrance; là, c'était le martyre!

Et pourtant, il avait alors à surveiller de bons enfants, — du moins je le suppose, — le P. Turgeon, S. J., Taillon, le Dr Desjardins et un des Prévost, je ne sais pas lequel.

— Eh bien, moi, repris-je, en posant au héros, j'en avais quatre Prévost dans ma classe.

— Vraiment! Dans ce cas, mon p'tit père, j'vas dire comme on dit, vous serez betôt mûr pour Cawichan!

Les quinze cents ou deux mille catholiques de Victoria sont desservis par quatre prêtres belges. En l'absence de Mgr Seghers, parti en mission dans l'Alaska, le diocèse est administré par le T. R. M. Jonckau.

Les RR. MM. Van Nevel et Verbeke font, en même temps que du ministère paroissial, de l'enseignement dans l'école et dans un *collegium inchoatum*, que M. le grand-vicaire voudrait bien confier aux Jésuites. — Oh! que j'y viendrais enseigner avec plaisir! C'est ça qui, plus encore que mes quatre Prévost, me mûrirait pour Cawichan.

Le 3 mai 1838, — il y aura cinquante ans le printemps prochain, — l'abbé Blanchet partit de Lachine pour rejoindre, à la Rivière-Rouge, l'abbé Demers, son compagnon. Le voyage dura cinq semaines.

Tous deux s'embarquèrent en canot, traversèrent le lac Winnipeg, remontèrent la rivière Saskatchewan, franchirent à cheval l'espace qui sépare Edmonton de la rivière Athabaska et, pour la première fois, vers le milieu d'octobre, célébrèrent la messe au sommet des Montagnes-Rocheuses, sur un pic qu'ils baptisèrent du nom de Notre-Dame-des-Anges.

Après six mois de voyage et de souffrance, les deux apôtres descendirent le fleuve Columbia, passèrent les Dalles-de-la-Mort et arrivèrent enfin à Vancouver. Le long de leur route, ils avaient évangélisé et baptisé des centaines de sauvages.

Deux ans plus tard, le P. de Smet, S. J., vint les rejoindre. En 1841, le P. Mengarini et le P. Nicholas Point, S. J., le frère de notre vénérable P. Pierre Point, que tu as vu quelquefois au collège Sainte-Marie, apportèrent leurs secours au P. de Smet et fondèrent avec lui la mission des Têtes-Plates.

Un autre missionnaire, l'abbé Bolduc, quitta l'Orégon en 1843, en compagnie de sir James Douglas, traversa le détroit et fonda la ville de Victoria. Il y célébra la messe le 19 mars, en présence de douze cents sauvages émerveillés, et baptisa cent deux enfants.

Pendant ce temps, M. Demers évangélisait les tribus environnantes et opérait des milliers de conversions. Aucun missionnaire peut-être, si ce n'est le P. de Smet, n'a eu plus d'empire sur les sauvages. On le regardait comme un dieu, lui le plus humble des serviteurs de Dieu. Des RR. PP. Oblats m'ont avoué que les tribus

où Mgr Demers n'a pas pénétré sont les seules qu'il soit presque impossible de convertir.

Il n'y avait que six ans que ces premières missions étaient fondées, en 1844, et l'on y comptait déjà six mille sauvages devenus chrétiens, quinze cents Canadiens, dont deux cents cultivateurs. Il y avait un collège, un couvent et une douzaine de chapelles.

Mais je m'aperçois, mon cher Arthur, qu'au lieu de rêver dans la nuit silencieuse, je t'écris, à la chandelle, des noms et des dates. Si cela t'ennuie, prends courage! j'espère bien vivre assez longtemps pour t'ennuyer bien des fois encore.

Décidément je ne fermerai pas un seul œil cette nuit.

C'est déjà le matin. Tandis que se fondent les dernières teintes violacées du couchant, le ciel pâlit à l'orient et les premières lueurs de l'aurore vont bientôt dorer le sommet des montagnes du territoire de Washington. C'est une des féeriques beautés du ciel de l'extrême nord-ouest que ce double crépuscule au milieu des nuits.

Bonsoir, bonjour.

Louis Lalande, s. j.

Collège Sainte-Marie
22 octobre 1887.

Tu veux donc, mon ami Prévost, avoir une dissertation: eh bien, tu vas l'avoir!

Je ne crois pas qu'elle te serve beaucoup; mais elle fera du moins diversion à ton traité de gynécologie, et j'aurai prouvé aux bons vieux auteurs, qui reposent paisiblement sur ma table et sur les rayons de ma bibliothèque, que je ne les laisse pas taquiner impunément.

Oui, me voila replongé dans les classiques. Tu m'en plains, et c'est trop de bonté — de la bonté en pure perte.

Depuis trois ans, je tâche de les comprendre. Je ne me plains que d'une chose, c'est d'y arriver lentement. Si du moins mes élèves pouvaient y arriver avec moi! En tout cas, je ne veux point qu'ils les admirent "parce que c'est le règlement", comme nous disions de notre temps.

Si jamais, comme toi, ils les traitent de "vieilles perruques", ce ne sera pas ma faute. Jusqu'ici ils les traitent plutôt avec respect. Et s'ils ne se gardent pas toujours envers eux

de l'éloge cliché et des vénérables formules fanées de la critique, ils se gardent soigneusement du dédain plagiaire et prétentieux.

Les classiques sont des modèles consacrés, leur dis-je souvent : on les accepte. Ce sont des maîtres ; le temps n'est plus de les discuter ; il faut se rendre capable de les comprendre. En littérature, vois-tu, comme en philosophie et en mathématiques, il y a des vérités acquises. Il n'est pas permis, sous prétexte d'être soi, original, indépendant, de les méconnaître.

Il est des chefs-d'œuvre qu'on ne conteste plus ; ils sont fixés dans l'admiration. Avouer qu'on ne les goûte pas, qu'on n'en saisit pas la beauté, ce n'est pas les déprécier ; c'est faire acte d'humilité — à moins que ce ne soit acte de vaniteuse insolence.

Les chefs-d'œuvre ne s'en portent pas plus mal.

On n'entame guère la réputation de Bossuet ou de Shakespeare, parce qu'on s'y ennuie ; pas plus qu'on n'abaisse le sommet d'une haute montagne parce qu'on ne peut y monter. Quand je constate que Massillon m'agace et que je n'ai jamais pu lire jusqu'au bout un seul

de ses sermons, je me contente d'avoir honte.

Et pourtant tu sais si je trouve à plaindre les gens qui n'ont jamais la jouissance, ni d'une critique ni d'une admiration personnelle; qui trouvent toujours que c'est beau avec les yeux des autres; qui se pâment, quand on les laisse à eux-mêmes, devant une image d'Épinal, et qui dédaigneraient un Rubens; qui s'endorment en réalité et jubilent par convention, au théâtre, à l'opéra ou à une conférence; qui déclarent Michelet profond parce qu'on le leur a dit et que ça donne l'air de le comprendre, et font la grimace à Veuillot, ce calotin! parce que ça les met dans le mouvement.

Hélas! combien de moutons de Panurge qui se donnent des allures de tigres et de lions! Ils croient bondir sans entraves par dessus tous les obstacles : ils ne font que suivre à la queue leu leu, par des barrières ouvertes, dans de vieilles routes. Ils rejettent les classiques pour rompre avec la tradition et n'en plus subir le joug : ils subissent le joug de la mode et l'engouement qui passe. Pour paraître libres, ils se font gobeurs.

Est-ce que tu ne connais pas de ces hommes qui croient tout mener, et que l'on mène? Qui

croient refaire les jugements suprêmes des générations, et ne font que la preuve de leur manque de jugement ?

Chacun reconnaît, mon Cher,—et il faut bien reconnaître avec les autres,—que certains auteurs, poètes, peintres, compositeurs, écrivains, orateurs, occupent le premier rang dans leur art. Ils ne l'occupent pas seulement dans leur pays, mais dans tous les pays du monde. Ils ne tiennent pas la première place pour un temps, ils la tiennent pour toujours. Le culte intellectuel et artistique dont on les honore n'est pas national, il est universel. Et il dure.

Les efforts d'une critique malveillante, engouée des formes nouvelles, le dédain, la fantaisie, le caprice, les préjugés, n'y peuvent rien. Ces efforts suffisent à faire bonne justice des ouvrages superficiels, variables comme les variations de la mode. éclos sous le soleil de la politique, du plaisir, de l'influence des castes et des rivalités mesquines, des passions du moment. Ils ne déchirent pas plus les chefs-d'œuvre classiques, que nos ongles ne déchirent le roc.

Il y a dans les lettres—permets-moi cette comparaison tirée de la géologie ; j'aimerais

mieux en avoir une tirée de la médecine, mais je ne la trouve pas—des couches superposées de pensées et de sentiments. Les unes s'en vont vite; les secondes résistent quelque temps; les autres restent quand même. Il suffit de quelques coups de bêche du piocheur pour racler et faire disparaître une terre d'alluvion toute de surface et d'extérieur. Les lits de calcaires et de schistes résistent davantage. Au fond sont les granits primitifs sur lesquels s'appuie tout le reste, et que la pioche des siècles et de l'homme ne peut entamer.

Il y a dans la littérature de ces couches qu'on croyait résistantes et dont la critique, de ses premiers coups de bêche, nous a vite débarrassés. Un peu d'indépendance d'esprit a raclé ce terrain mouvant. Le bon sens y est descendu, comme un large torrent, et en a lavé le sol.

Que de prétendus chefs-d'œuvre ont été ainsi vite usés, que leurs contemporains croyaient immortels! Que d'autres, après une résistance un peu plus fermes, ont été élagués peu à peu, comme les gravois et les calcaires des couches intermédiaires, et n'ont pas beaucoup survécu à la génération qui avait fait leur succès.

Il a suffi pour les faire disparaître, de faire disparaître ce qui leur avait donné la vie: de changer les formes de l'élégance, le vocabulaire de la réclame, les goûts de la vanité mondaine, l'intérêt des arbitres du bon ton et du distingué, la physionomie mobile de l'époque, avec ses rêves, ses enthousiasmes politiques, humanitaires ou révoltés, ses mélancolies sombres, ses ennuis emphatiques, ses défis tapageurs ; —comme à l'époque des romantiques, par exemple, où toute une génération de jeunes écrivains, échevelés, en gilets couleur criarde, rompant avec les classiques, créa ou sacra des chefs-d'œuvre qui furent coulés en moins de quarante ans.

Qui donc aujourd'hui se vanterait d'avoir lu tous les vers et la préface-manifeste du *Cromwell* de Victor Hugo ? Combien d'autres pièces ont fait fureur dans leur temps, qu'on ne voudrait plus remettre à l'affiche ! A combien de romans il a suffi d'une légère variation des mœurs qu'ils exprimaient, pour devenir démodés.

Essaie donc, mon cher Arthur, de lire un peu certaines comédies écrites vers 1830, et tu vas te demander s'il est possible de rire à de

telles fadaises.— C'étaient des chefs-d'œuvre dans leur temps.

Impose-toi la tâche, fut-ce par pénitence, un jour que tu te prépareras à aller à confesse, de lire un quart de l'*Astrée*. Tu n'y arriveras pas. — Elle a ravi toute une époque.

Il te faudrait une demi-douzaine de tasses de café pour te tenir éveillé devant les pages du *Grand Cyrus* et de la *Clélie* de mademoiselle Scudéry. Leurs personnages pourtant, polis, raffinés, raides, leur cérémonial majestueux, leur galanterie, leurs soupirs mignards et leur délicatesse fade, tout leur amour subtil et gémissant, ont fait les délices du temps dont ils étaient la représentation fidèle et ridicule.

Ce n'est qu'hier que Chateaubriand berçait tout un monde, dans *Atala* et les *Natchez*, avec ce qu'on appelait le sublime de ses rêves. Notre âge est bien revenu de cette emphase; nous avons vite et cruellement percé cette affectation que les rêveurs contemporains subissaient sans la voir.

Ce matin même, j'ai essayé d'expliquer à mes élèves pourquoi la fameuse *Chute des Feuilles*, de Millevoye, nous laisse si indifférents. Nous ne sommes plus à l'époque où la célèbre

élégie exprimait le sentiment commun, mélancolique, morbide, de toute une génération de jeunes rêveurs, endoloris par une tristesse aimée, broyant du noir avec délice, et s'écriant devant une crique solitaire, vaguement éclairée des dernières lueurs du crépuscule: "Quel bel endroit pour se suicider!"

Toute cette littérature était l'expression d'un caractère à la mode, d'un état d'âme passager. Il lui a fallu, comme aux feuilles, trois saisons pour naître, s'épanouir et tomber.

Telle n'est pas la littérature classique. Ses chefs-d'œuvre sont l'expression de ce que la nature et l'âme humaine ont de plus immuable, ils ont l'immortalité des lois universelles de l'Art et du Beau, d'après lesquelles ils ont été composés. Comme le granit des couches fondamentales, ils défient dans leur pérennité le temps et toutes les variations du goût.

Tu me demandes pourquoi? Comment?

Je voudrais bien te le dire comme je le pense; il me semble qu'avec ta droiture et ta bonne foi, ce serait dit, entre nous, une fois pour toutes.

Quand un maître—qu'il s'appele Mozart, Homère, Léonard de Vinci, Virgile, Dante, Racine ou Bourdaloue — est déclaré, d'après le

verdict unanime du monde, supérieur à tous les autres, il a dû passer par bien des creusets divers, subir mille jugements de la postérité, aussi variés par leur origine, la façon dont ils ont été prononcés, que par l'autorité qui les a rendus.

Leur propre siècle les a d'abord passés, tous ces maîtres, au crible de toutes les opinions. Les auteurs rivaux sont venus les premiers et les ont jugés. A ceux-ci se sont bientôt joints les contemporains de langue et de nationalité étrangères. Les divergences d'esprit, de goût, d'éducation, de tempérament ont eu pour résultat des jugements individuels insuffisants. Les excès des uns ont été balancés par les excès des autres, et cette diversité même a rétabli l'équilibre.

La résultante de ces oppositions de détail a été un jugement final, différent de forme chez tous, mais le même de fond et d'ensemble.

Aux contemporains ont succédé les critiques d'un autre siècle, avec leur esprit nouveau, leurs procédés, leurs formes d'enquête et leurs préjugés tout neufs. Ils ont cité les maîtres devant leur tribunal, ont revisé la cause et refait le procès.

Quand toutes leurs rectifications furent faites, il s'est trouvé qu'elles n'étaient qu'une confirmation éclatante. L'œuvre examinée de prétoire en prétoire, d'école en école, reçut en fin de compte la sentence unanime de tous les juges; et cette sentence n'est que la réunion en un faisceau de l'admiration d'un siècle à celle d'un autre siècle, qu'une consécration lente, sûre, irréformable, du génie. Une pareille concordance de goûts divers, de temps, d'hommes, de mœurs, d'intérêts, s'impose à la confiance. Chacun des individus, de chaque époque, aurait pu mal juger; il est impossible, dans une pareille entente et une telle ténacité du goût instinctif, qu'ils aient mal jugé.

La critique moderne a repris — elle reprend tous les jours — ces jugements séculaires. Elle ajoute la science au sens commun. Elle fait passer les classiques, non plus à l'enquête du goût personnel et arbitraire; — cette méthode dilettantiste a perdu sa valeur; — elle les soumet à des opérations d'analyses minutieuses, à des examens scientifiques, d'après les lois générales, — et ces lois sont indépendantes du talent, des impressions et de la sympathie du critique.

Plus les procédés varient, plus le jugement reste le même, invariablement confirmé.

Penses-tu qu'aujourd'hui, mon cher Prévost, on peut sagement y adhérer?

Si vieilles que soient ces "perruques", crois-tu qu'elles ne valent pas beaucoup de jeunes têtes bien peignées?

Il me serait facile de trouver parmi les auteurs modernes des chefs-d'œuvre qui ont toutes les qualités pour devenir classiques: la *Conscience* de Victor Hugo, par exemple, le panégyrique de saint Louis, par Mgr Pie; mais ce n'est pas cela que tu m'as demandé.

Tu voulais avoir une dissertation: tu l'as.

Ce n'est pas un jugement que je t'envoie, c'est une adhésion; c'est un résumé de mes dernières lectures.

Ce n'est pas une lettre non plus. C'est une *classe* que je prépare en t'écrivant et que je répèterai demain à mes rhétoriciens... oh ! la classe! la classe,

...heure où l'on s'époumonne.
Tandis que les enfants attendent que ça sonne.

Au revoir, cher Arthur, classique sans perruque et mon bon vieil ami quand même.

Louis Lalande, s. j.

Collège Sainte-Marie
27 juin.

Au revoir, mon cher Prévost; nous partons en vacances. Ça durera deux ou trois semaines, au bord du fleuve, dans une maison ouverte au grand air, tout près du bon Dieu qui nous accompagne et nous reste dans une petite chapelle. Ça me repose rien que d'y penser.

Nos élèves sont partis: trêve à l'enseignement et à l'étude! repos intellectuel complet, par la fatigue physique, les courses, la rame et les gais propos.

Dieu sait ce que je ferai après les vacances. Je soupçonne bien que mes supérieurs vont m'envoyer au scolasticat, y faire trois ans de philosophie. Ce pressentiment me fait éprouver comme la peine d'un adieu en quittant ma petite chambre. Tu sais comme on y causait bien à l'aise, et je trouvais si bon de m'y réfugier contre le monde, le bruit, tout ce que j'ai quitté, tout ce qui veut nous revenir quand on a juré de n'en plus vouloir, les frivolités, les exhibitions de la vanité, les gens et les choses, la réclame, l'industrie et les chevaliers d'industrie.

Mais j'en aurai, sans doute, une autre petite

chambre. Et les petites chambres des philosophes sont comme celles des régents, bien calfeutrées contre la poussière mondaine et le vent des convoitises. J'y mettrai moi-même de la propreté, saint Ignace y mettra de la pauvreté, le devoir accompli y mettra du soleil même en hiver; personne n'empêchera Dieu d'y mettre du bonheur. Sur ma table j'aurai des livres, très peu, très vieux, faits du temps qu'on pensait et qu'on écrivait plutôt pour les intellectuels que pour les rêveurs, les oisifs et les névrosés: et ce sera assez pour la tête.

Près du mur, j'aurai un prie-Dieu, et sur ce prie-Dieu un crucifix. J'écouterai ce Dieu qui meurt me dire des choses vivantes, ce Christ qui expire me rappeler des espérances qui n'expirent jamais: et ce sera assez pour le cœur.

Si j'avais pu te voir avant ton départ, tu sais ce que je t'aurais répété. N'oublie point qu'il n'y a point de vacances pour l'âme. Il faut qu'elle se serve même des vacances pour conquérir son immortel repos.

Mille amitiés. Bonjour. Je m'en vais à pied, au grand soleil; mais ce soir je dormirai au frais de la campagne.

Louis LALANDE, S.J.

L'Immaculée-Conception, Montréal
Janvier 1888.

Pas une minute, cher Ami, pour aller vous voir et causer; du reste, sur un pareil sujet, je n'ai guère de conseils à donner.

Ne suis pas X*** dans sa campagne; tu serais son simple valet et ce serait la source de beaucoup de misères. Dis à cet ambitieux candidat qu'au lieu de tant chercher la gloire, il aurait un profit plus net à chercher à la mériter. Il s'efforcerait alors d'être ce qu'il veut paraître, de parler comme il pense, — ce qui le forcerait à penser, — de ne point faire de la politique un tréteau de charlatan, de la religion une exploitation, de la charité une réclame et du parlement une Bourse. S'il y gagnait de n'être point noté pour sa gloire, il le serait pour son honnêteté, ce qui vaut mieux. La gloire, je ne crois pas qu'il y atteigne jamais, pas même à la gloire de notre politique, où l'ignorance, le suffrage vénal, l'esprit de parti, élèvent souvent sur le pavois des médiocrités et des malfaisants.

Et s'il y atteignait?... serait-ce une compensation suffisante pour s'être donné tant de mal? Qu'est-ce que cette gloire, dans laquelle le

désintéressement, la noblesse de l'âme, le sacrifice et le patriotisme vrai n'entrent pour rien? Une vague populaire qui apporte la victoire d'aujourd'hui, et rapportera la défaite et l'humiliation de demain.

Tu sais le mot de Daudet: "La gloire, dit-il à un ami, j'en ai goûté deux ou trois fois, je sais ce que c'est... tiens, il t'arrive en fumant de prendre ton cigare à rebours; eh bien! c'est ça, la gloire. Un bon cigare dans la bouche par le côté du feu et de la cendre."

Boniour. Ne pars pas, et travaille.

Louis

Maison de l'Immaculée-Conception, Montréal
Lundi gras, 1889.

Merci, cher Arthur, pour l'offre que tu me fais de ta fenêtre. Je n'irai pas voir défiler cette procession. J'en ai vu plusieurs autrefois, et je les ai trouvées hideuses. Puisque tu as pris part à celle de l'année dernière, ne me dis pas que tu y as pris plaisir, et ne m'en demande pas d'appréciation.

J'ai toujours eu une antipathie profonde pour ces bouffonneries de mardi-gras.

Qu'est-ce que peut bien apporter au peuple de repos, de vraie joie, de dignité morale, d'élévation d'esprit, ce défilé grotesque sous les yeux d'une foule qui se bouscule, forme haie sous les ordres de la police, s'écrase, s'ébaudit aux mouvements détraqués des fantoches, devant des chars pleins de pierrots et de masques, grelotte dans la neige en croyant s'amuser, applaudit d'autant plus aux contorsions et aux farces des pitres et des bouffons qui passent, qu'ils ont mieux défiguré, sous leurs oripeaux, les formes humaines et qu'ils crient ou sifflent mieux comme des bêtes.

Ne sois pas de ceux qui, sous prétexte de faire rire, donnent tant de causes de pitié.

On n'élève pas le peuple, parce qu'on s'abêtit devant lui. On ne le rend pas heureux, parce qu'on le fait hurler d'une allégresse de convention.

Voici le carême qui va commencer. Je n'ai pas besoin, mon cher Arthur, de t'inviter à le passer dans la tempérance. Ce ne sont pas des pénitences extraordinaires que je te demande ; mais il me semble que ce n'est pas trop que

d'expier un peu par là où tu as péché. Sept semaines de sobriété, ce serait peut-être assez pour t'en donner l'habitude!

Notre ami C*** continue à vivre d'espérance. Il vient me voir souvent et me raconte ses épreuves, mais le plus gaiement du monde. Hier pourtant, il y avait dans son visage et ses récits une inquiétude mélancolique. Il était chargé du poids le plus lourd qu'un homme puisse porter: une bourse vide. Il avait une faveur à me demander, et je m'en doutai tout de suite à la façon dont il me parla de toi et de tes succès de collège. Il n'osait pas d'abord, il hésitait, tâtonnait, se tournait la langue comme s'il eût mangé de la ouate. J'allai au-devant, et il a eu sa faveur.

Il est, le cher ami, en pleine bataille pour l'existence. Je le crois bien fait pour l'existence, mais pour la bataille, non. Jamais il ne vit dans le présent: ça renferme trop de réalité; tout est à venir; il va toujours réussir, plus tard; il a d'énormes succès, futurs; il m'apporte des nouvelles de l'avenir; tu verras que s'il en meurt, ce sera juste au moment de faire fortune.

Il m'a demandé si je me souvenais de notre

dîner de Noël, chez lui, l'année de notre philosophie ?

Si je m'en souviens ! et si je me souviens de tes commentaires et tableaux ! du fameux dindon derrière lequel disparaissaient Madame et tout le mur d'en face. Tu comprends, toi, poète, que ces monuments-là frappent l'imagination.

Sur ce, rentrons en carême.

LALANDE, S.J.

—

Montréal, mercredi matin

Mon cher Arthur,

Ta lettre m'a été remise par notre portier au moment où je partais en promenade. Je l'ai ouverte et lue pendant la marche, en suivant les zigzags d'un sentier qui longe les flancs de la montagne.

Tes aveux et le souvenir ravivé de ta visite d'hier m'ont lourdement attristé. Est-ce donc ainsi qu'il faut t'avouer vaincu ? [illegible] inconcevable faiblesse est-elle arrivée à ce point que tu ne puisses plus rien contre l'habitude et la pas-

sion qui te tuent? Quand je t'ai demandé hier de suivre quelques conseils, si simples et si faciles au fond, tu m'as renouvelé des promesses cent fois faites ; et pour la centième fois, j'ai repris un peu d'espérance en te revoyant prendre courage. Voici qu'aujourd'hui tu me reviens avec un "C'est fini, je ne puis rien!"

Eh bien! non, ce n'est pas fini; et tu peux quelque chose. Cet aveu de lâche désespoir s'expliquerait encore si tu étais seul, repoussé, abandonné, sans amis et sans foi; mais nous sommes deux et tu as beaucoup d'amis qui prient avec moi. Cramponne-toi à nous tous! Donne-nous la main, quand tu te sens glisser.

La volonté n'abdique jamais entièrement dans l'être humain, si maltraitée qu'elle soit par les instincts en révolte et la passion qui crie. Laisse-la donc commander aux sens et concourir avec la grâce de Dieu qui ne te fait pas défaut. Puisque tu as horreur du trou où tu gis, pourquoi veux-tu y demeurer, alors que je te tends la main et te montre l'échelle pour remonter? Dis donc un *oui* énergique une bonne fois! Veuille donc ce que tu veux! Repousse donc ce que tu hais! Fuis donc le mal qui te ruine! Tu as un chez-toi, pourquoi n'y pas

vivre? Tu as un emploi, pourquoi ne pas le remplir? Tu te laisses entraîner aux buvettes par des complices que tu méprises; et parce que tu as plus d'esprit qu'eux, ils se servent de toi comme d'un instrument de plaisirs. Es-tu donc un mouton qu'on mène à l'abattoir? N'éprouves-tu pas, à la fin, des haut-le-cœur devant ces ivrognes qui te traînent et s'ébaudissent de te voir dans leur boue?

Tu sais maintenant combien j'avais raison de craindre pour l'avenir, quand tu me racontais tes premiers excès. Tu as commencé à boire pour rire, pour faire comme les autres; tu te disais: je cesserai dès que l'habitude voudra se faire maîtresse; on n'a qu'à le vouloir, en fin de compte!—C'est vrai; mais celui qui n'a pas su vouloir quand c'était facile, court grand risque de ne vouloir pas, quand la difficulté a grandi.

Quel malheur que tu n'aies pas voulu comprendre, en commençant à boire, dans quelle pente tu t'engageais et quelles chaînes tu rivais à ta liberté! Sais-tu assez maintenant qu'on n'est pas heureux parce qu'on est étourdi? qu'on n'est pas joyeux, parce qu'on a des éclats de rire stupides, qu'on a le cerveau déséquili-

bré, qu'on s'est mieux amoindri à ses propres yeux et aux yeux des autres, qu'on a dans son intelligence plus de ténèbres, dans sa volonté plus d'impuissance, dans son cœur plus de blessures honteuses et plus de dégoût ?

Que puis-je te dire de plus, mon pauvre Ami ? Si tu voulais au moins prier avec moi, et, pour prouver la sincérité de ta prière, ajouter quelque sacrifice en l'honneur du Sacré Cœur !

Consentirais-tu encore une fois à suivre le traitement dont nous avons parlé l'autre jour ? Tu connais là-dessus les dispositions de ton ami, le docteur ... Penses-y, et viens me voir, vendredi vers cinq heures. Nous arrangerons tout cela. Il faut que tu remontes, il faut que tu te reprennes, il faut que tu revives, il faut qu'on retrouve en toi l'homme et le chrétien !

Au revoir.

Ton vieil ami,

L.

Montréal, juin 1889.

Mon cher Prévost,

Elle est bien loin du centre de la ville, la rue Centre. A l'heure que tu te lèves ordinairement, tu auras besoin de prendre tes jambes à ton cou pour arriver avant midi à l'Hôtel de Ville.

Mais puisqu'un garni coûte moins cher là-bas et que tes cinq piastres de loyer vont aider ce pauvre Gonzague à vivre, eh bien, vas-y et marche. Ce n'est pas un conseil que je te donne ; ce sont tes raisons que j'accepte.

Tu ne t'en vas pas dans ce bout du monde, je suppose, pour fuir les restaurants de ce bout-ci. Tu vas rencontrer dans ces coins-là des chevaliers du biberon aussi assoiffés que les nôtres. Ce n'est pas seulement les buveurs et les buvettes qu'il faut fuir; c'est toi qu'il faut dompter. Tant que tu auras un buveur en toi, il y aura toujours des buvettes, et des buveurs pour t'y accompagner.

Explique-moi donc pourquoi Gonzague a commis la sottise de vendre sa terre? Est-ce par folle nostalgie de la ville? N'y trouvait-il

plus de quoi vivre? Ce ne serait pas étonnant: sa nonchalance et ses méthodes routinières en laissaient la moitié en friche. Tu verras, l'Écossais qui l'a acquise va faire produire à cette terre de belles moissons, des légumes tout plein, des pâturages très gras pour ses troupeaux, et de l'aisance de bon bourgeois.

C'est la vieille histoire: l'Ecossais songe toujours à fertiliser son champ; le Canadien est toujours prêt à le vendre.

Avant longtemps, Gonzague regrettera sa galette de sarrasin et son indépendance. Il pleurera sa folie, quand il aura vécu six mois du pain des journaliers, respiré la poussière et la fumée que le vent souffle dans le goulot des ruelles, embrassé ses petits, sales et talochés par les enfants mal élevés des voisins, couché dans un grenier-étuve, glissé sur les pelures de bananes et culbuté dans les ornières, vulgairement appelées rues, de la Pointe-Saint-Charles.

C'est toujours une surprise pour moi de voir, dans un pays agricole comme le nôtre et où les cultivateurs ont une si belle histoire, que l'agriculture ne soit pas plus en honneur, et les *habitants* plus conscients de la grandeur de leur état. Plusieurs d'entre eux croient se

hausser dans la société en devenant épiciers. Des filles de ferme se vantent, comme d'une ascension, d'être devenues filles de magasin. J'en ai vu regarder avec dédain une ancienne compagne des champs, parce que leur père avait échangé sa ferme pour une auberge.

C'est une de nos maladies sociales, et cela fait pitié.

Est-ce donc une honte de rester fidèle à l'agriculture, condition normale de l'humanité? de travailler plus immédiatement en collaboration avec Dieu, dont la pluie féconde les champs et dont le soleil mûrit les moissons? Le Christ n'a-t il pas choisi la campagne pour y travailler pendant trente ans? et n'est-ce pas sous l'aspect d'un jardinier qu'il s'est montré à Madeleine, au matin des gloires de la Résurrection?

Te souviens-tu des portraits que tu faisais de ton bonheur futur? Tu l'enfermais, avec la pureté et les joies familiales, dans une petite maison enfouie dans la verdure, près d'un bosquet d'érables et des buissons de cèdres odorants. Tu venais t'y reposer des fatigues de la journée et des tristesses de vivre, parmi les parfums agrestes et les plaisirs innocents, en voyant onduler les blés d'or, s'épanouir les

roses et paître les brebis sur les coteaux verts. — Ça valait bien toutes les odeurs de la ville et les sifflets impitoyables du Grand-Tronc! — Tu laissais chanter ton cœur, à l'heure où les champs s'enveloppent de buée fraîche, coupée par les longs rayons obliques du soleil couchant. Tu rêvais et tu priais avec l'angelus secouant dans l'air l'adieu du jour et, dans les âmes, des souvenirs immaculés.

Mais je m'aperçois que je tourne à l'idylle. En me laissant faire, j'habillerais à la dernière mode quelques laboureurs des *Bucoliques*, et je te les présenterais en souliers mous et en étoffe du pays.

J'adresse ma lettre à la Pointe. Tu y loges déjà, puisque tu as obéi à ma réponse avant de me la demander.

Je demeure ton humble serviteur,

Louis LALANDE, S.J.

Montréal, 8 janvier.

Mon cher Arthur,

Notre compagnon du Nord est venu me faire une scène.

Il était couvert de neige et d'une peau de bête. Sa sœur l'avait accompagné jusqu'au parloir; lui, est monté jusqu'à ma chambre.

Tu es le seul homme compétent dans son affaire, et je te l'ai renvoyé. Il te rencontrera vendredi soir. Garde-toi bien de demeurer en froid avec lui.

Décidément, il va demeurer à la ville.

Sa sœur, une jeunesse de trente-trois ans, veut se marier et elle espère avoir plus de chance ici. Il me l'a dit, comme il te le dira, tout crûment.

La pauvre fille semble incapable de concevoir la beauté du célibat volontaire dans le monde. Elle paraît ignorer que beaucoup de jeunes filles ne se sont pas mariées, par dévouement, par choix, pour réaliser le rêve de leur charité, ou de leur intelligence, de leur haute éducation, de leur pié[illegible]liale; ou [illegible]n pour ne pas s'unir à un hom[illegible] quelconque, comme il est aisé, même aux plus dépourvues, d'en trouver.

Veux-tu me permettre — toi qui connais mon horreur pour les agences matrimoniales — de te la recommander? Elle glisse vers la maturité, comme tu vois; elle est douce, mondaine, je ne saurais dire si elle est laide: cela ne me regarde pas, et ça dépendra de ton amour; elle est gentille, et elle le serait bien davantage si elle marchait au lieu de galoper, mais d'un petit galop qui n'a pas du tout l'air de l'essouffler. C'est de la voir que ça essouffle. On dirait toujours qu'elle court après quelqu'un. Vu son âge, elle a dû, de ce train-là, en manquer plusieurs. Et c'est ce qui la rend très méritante: chasser tant de lièvres, et si vite, et toujours faire chou blanc! Avoir tant couru, et n'avoir jamais montré ses fatigues résignées que par d'affectueux soupirs!

On dit que l'Histoire est une grande recommenceuse; elle aussi.

Elle a recommencé ses recherches, lundi soir, au patinoir Victoria. Après avoir chassé quinze ans en souliers ou en savates, elle veut chasser en patins. Elle va peut-être trouver, mais... c'est un terrain glissant.

Mackay m'a écrit qu'il s'était souvenu de moi, l'autre jour, en voyant un bonhomme

dont les mains sont comme les miennes, des manières de pattes d'ours. Félicite-moi d'avoir comme ça des mains qui entretiennent le souvenir amical.

Au revoir.

L. L.

P.-S. — Ta note sur les curés, mon cher Prévost, manque de bon sens et de bonté. Si tu es bien intentionné, tu es mal informé.

Il serait plus juste de travailler à connaître les curés, que de les accuser d'ignorance. C'est avec de ces injustices inconscientes, commises par des gens comme toi, que les calomniateurs conscients se font plus tard des dossiers contre les gens d'Église. Et le gros peuple ingénu finit par conclure : ce doit être vrai, tout le monde le dit !

Au fond, les belles colères que l'on fait contre les prêtres viennent moins des fautes qu'ils commettent, que des fautes qu'ils s'obstinent à ne pas commettre. Quand leurs ennemis se réjouissent, ce n'est pas de les voir fidèles à l'exercice vertueux de leurs devoirs, c'est de les voir y manquer, c'est de l'entendre dire, c'est d'y croire, d'y croire quand même, sans preuve.

Est-il besoin de preuves pour croire à ce qui fait tant plaisir ?

Tant qu'un ecclésiastique n'a eu le malheur de commettre qu'une faute isolée, les mangeurs de prêtres le couvrent de toutes leurs accusations méprisantes. En commet-il d'assez nombreuses pour crouler dans l'apostasie, ils en font un héros digne d'entrer dans leurs rangs: témoin, Lamennais, Chiniquy, Combes, Renan... Les oiseaux carnassiers ont de ces instincts: ils dédaignent une pauvre brebis tant qu'elle n'est que blessée, et ils en font leurs délices quand elle est devenue charogne.

L'ignorance des curés! Et c'est toi, mon Ami, qui en parles ?

Crois-moi, j'ai vécu et causé avec des hommes de bien des classes diverses; j'ai vécu et beaucoup causé avec les curés. Il y a chez eux, comme chez tous les hommes, dans les dons du cœur et de l'esprit, des inégalités.—Le monde est plein de ces inégalités.—Mais nulle part je n'ai vu plus de désir d'apprendre, plus d'esprits ouverts à tout ce qui constitue la science propre au sacerdoce, plus d'honneur, plus d'amour de l'ordre, de zèle pour la justice, de compassion pour la souffrance, de charité pour les pauvres,

plus d'esprit d'abnégation, plus d'esprit de piété, et plus d'esprit sans épithète.

Ce sont de bons ouvriers de la vigne du Seigneur. Avant de les accuser, il faudrait démontrer qu'ils n'ont pas tout ce qu'il faut pour la bien cultiver. C'est là leur savoir spécial à eux. On n'accuse pas un avocat d'ignorance parce qu'il ne sait pas la médecine.

Les curés ignorent beaucoup de folies et de fous modernes. Tant mieux! Ça leur est bien égal, à eux, les décadents et les déliquescents, les snobs tolstoïsant et ibsénisant, la langue des *errances*, des *déambulations*, des *troublances* et des *échevèlements*, les grands hommes en baudruche, le roman dernier cri, les Apaches, les artistes de l'argot, et le reste. On les en blâme, et moi je les trouve plus savants précisément parce qu'ils les ignorent. C'est déjà une science digne d'éloges de savoir dégager ses connaissances des scories et des broussailles encombrantes. Et c'est ignorer deux fois, de ne point connaître la vérité, et de croire au mensonge qu'on prend pour elle.

Je me souviendrai toujours de la question prétentieuse d'un jeune notaire, quand il apprit mon entrée prochaine chez les Jésuites.

— "Avez-vous lu Eugène Sue ? me dit-il.

— Non, et je n'ai nulle envie de le lire.

— Alors, vous ne connaissez pas les Jésuites. Comment un jeune homme comme vous peut-il s'associer à des gens dont il ignore la vie et les mœurs ?"

Les curés ont de ces grosses ignorances : ils ignorent les jésuites de Sue.

Il y a, au contraire, dans un certain monde savant, des hommes qui connaissent très bien ces jésuites-là. C'est avec cette science ignorante qu'ils méprisent volontiers l'ignorance savante des curés.

Au revoir, mon Ami. Tu as écrit ton billet, me dis-tu, le matin à ton lever. On ne dira pas de la nuit précédente qu'elle a été bonne conseillère.

Louis LALANDE, S.J.

Maison de l'Immaculée Conception, rue Rachel
Montréal, 15 mai 1891.

Mon cher Prévost,

C'est amusant de t'entendre parler de liberté. Il faudrait tout un volume pour expliquer les sens divers que tu lui donnes et les contresens dans lesquels tu l'enlaces. Tu la décris comme un aveugle décrirait une toile de Murillo. Tu décores de son nom des choses contradictoires. Encore un peu, et tu appellerais liberté la faculté que l'homme a de culbuter, quand il est ivre.

Voilà une liberté qui n'est pas fière. On croit d'ordinaire que cela s'appelle plutôt infirmité.

Tes dernières lectures ont dû te monter à la tête. Tu culbutes dans l'erreur; tu es grisé d'illusions. Je ne m'abuserai pas au point de prendre au sérieux ce manque d'équilibre, et encore moins d'appeler liberté cette perte du centre de gravité. C'est de l'infirmité, mon Cher. Prends la liberté de te dégriser, et tu te relèveras.

Les jeunes gens — et il y en a de tout âge — subissent tous, plus ou moins, la magie incon-

testable de la liberté. Et chez le plus grand nombre, cette magie résulte d'une triple confusion; *confusion du droit et du fait:* être libre d'accomplir un acte quelconque signifie, en français, tantôt en avoir le droit, tantôt en avoir la puissance; la confusion consiste à ne pas distinguer l'un de l'autre, et à se croire libre d'accomplir tel acte, précisément parce qu'on en a la puissance; *confusion de la liberté et des libertés:* ce qui fait qu'on prend souvent pour celle-là ce qui en est la négation, et que des peuples intitulent pompeusement du nom de "nos libertés" des lois arbitraires et liberticides; *confusion de la liberté*, prérogative humaine, et de *l'indépendance*, privilège divin.

Mets bien toutes ces choses au point, si tu veux te garder de la magie des mots et de la griserie de tes lectures. Tu vois d'ailleurs que je ne fais que te les signaler; tu en trouveras la démonstration et le développement dans les auteurs que je vais t'indiquer tout à l'heure.

Dans quel traité de psychologie, dis-moi, as-tu pris tes définitions? Nous serions bien misérables, si la liberté était tout ce que tu dis. Elle serait bien complexe, si elle renfermait tous les éléments essentiels que tu y découvres.

De sa nature, elle est une indifférence active, ou encore, c'est, en nous, la puissance naturelle de choisir sciemment entre l'acte et le nonacte, ou entre plusieurs actes possibles. C'est la spontanéité complète de notre détermination, laquelle n'est ni violentée par une force étrangère, ni nécessitée par une impulsion intérieure, irrésistible.

La liberté n'est donc pas une faculté spéciale; elle est une simple prérogative de notre nature. Et puisque tu la vois et la places partout, pas besoin que je prouve son existence. En tout cas, si tu tiens à en avoir la preuve, écoute ce que te dit le sens intime; rappelle-toi la nature de la volonté d'une part, et la nature du bien de l'autre; entends la voix du sens commun qui crie plus fort que toutes les négations des fatalistes, et tu y croiras comme on croit à l'évidence.

Comment, par ailleurs, concevoir et admettre la moralité de nos actes, s'ils ne sont pas libres? Toute moralité n'étant que le rapport entre les actes humains et la fin dernière, connue et voulue, comment établir ce rapport et en être responsable sans la liberté?

Tu dis vrai, mon Ami, en affirmant que

l'homme possède la liberté du bien et du mal, tant qu'il jouit de l'exercice de son libre arbitre. Mais tu te trompes, en affirmant que la possibilité du mal est de l'essence de la liberté. Entre cette possibilité et l'absence de la liberté, il y a un milieu; c'est dans ce milieu que se trouvent les éléments essentiels qui constituent la liberté, à savoir: le mouvement spontané dans le bien, le choix libre entre les moyens d'atteindre la fin.

Pouvoir faire le mal n'est ni une force, ni un droit, ni un honneur; l'âme confirmée en grâce ne possède pas ce pouvoir, et pourtant il n'est pas d'âme plus noble et plus libre.

Le mal n'étant de soi qu'une aberration, une négation, un néant, le choisir indique, en nous, non pas un privilège, mais une faiblesse, une misère. On ne saurait concevoir cette liberté de choisir en Dieu, et Dieu est la liberté même, la source et le centre de toute perfection.

De ce principe élémentaire, dont tu trouveras la démonstration dans Donoso Cortès, découle, comme une conséquence naturelle, la condamnation du libéralisme anti-chrétien ; et c'est ignorer ou méconnaître ce principe, que de revendiquer des droits égaux pour le mal et pour le bien.

Quand tu entendras cette revendication se faire au nom des intérêts les plus sacrés : le progrès moderne, l'avancement de la science, l'émancipation des intelligences et des volontés, ne te surprends de rien. Ç'a toujours été la tactique et le succès de l'erreur, dans tous les temps, de jongler avec de grandes phrases, que les naïfs et les badauds finissent par prendre pour de grandes idées. Il y a longtemps qu'on vole au vocabulaire de la vérité des mots généreux, pour en revêtir le mensonge rétrograde et persécuteur. C'est au nom de la liberté et du salut de l'empire romain, que Néron fit torturer des milliers de chrétiens pacifiques et d'innocentes vierges ; au nom de la liberté que des révolutionnaires ont chassé, ou tué sur des échafauds, les gardiens légitimes de la liberté ; au nom de l'égalité, qu'ils ont livré à la guillotine la tête de leurs égaux ; au nom de la fraternité, qu'ils ont égorgé leurs frères ; au nom de l'éducation gratuite, qu'on veut encore tenir les ouvriers et le peuple dans l'ignorance de leurs devoirs et les soulever contre leurs vrais éducateurs.

Je ne vois pas pourquoi tu réclames si fort et indistinctement en faveur *des libertés*, et

pourquoi tu t'élèves contre tout ce qui vient en conflit avec elles.

Que sont-elles, ces libertés? Divers exercices laissés possibles, à tort ou à raison, à la spontanéité de l'homme; ou encore, des degrés d'indépendance, des droits réels ou prétendus. Veux-tu juger de leur valeur d'après un principe bien simple? Le voici.

Souviens-toi d'abord que l'exercice normal de la liberté est, pour l'homme, dans sa tendance à sa fin. On peut même dire, dans un sens relatif, que celui-là est indépendant qui peut tendre, sans entrave aucune, vers ce pourquoi il est créé.

Or, nous portons tous en nous-mêmes deux influences: celle de la grâce et celle de la concupiscence. Nous sommes tiraillés de deux côtés opposés, livrés à deux forces ennemies, l'une bonne, l'autre mauvaise; l'une nous inclinant vers la fin dernière, où elle nous attire, l'autre nous empêchant d'y tendre. Et elles sont irréconciliables.

L'homme ne choisit pas d'être dans cet état, il y est placé. Qu'il le veuille ou non, il n'y peut rien changer.

La valeur de toutes les libertés possibles

découle de ce fait, ou de ce principe. Bonnes, les libertés qui secondent la grâce et favorisent la tendance à la fin ; mauvaises, celles qui sont complices de la concupiscence et s'opposent à la tendance à la fin. Ce sont celles-ci qui s'appellent proprement des licences. Elles n'ont d'autres relations avec la vraie liberté que leurs efforts pour la détruire.

Tu as donc tort de mettre en conflit l'autorité qui réprime la licence, avec la liberté dont elle favorise l'exercice normal.

Ce qui est [illegible] de la liberté individuelle l'est également de la liberté civile et politique. En assurant l'exercice sans entrave des facultés et du droit naturel des citoyens, de la religion, de la famille, de la propriété, du commerce, de l'industrie, etc., la liberté civile fait, pour assurer la fin de la société, ce que la première fait pour assurer la fin de l'individu.

Tu accuses l'Église, mon pauvre Ami, d'être l'ennemie déclarée de ce que tu appelles les libertés modernes ; veux-tu regarder un peu, à la lumière du principe que je viens de rappeler, ce que vaut cette accusation ?

— L'Église ne veut pas se réconcilier avec nos libertés, dis-tu ? — Pourquoi se réconcilierait-

elle? Qui a-t-elle offensé? Comment pourrait-elle, d'ailleurs, se réconcilier, sans faire des concessions,—puisque réconciliation veut dire concessions mutuelles,—et quelles concessions peut-elle faire, elle qui est la gardienne de la vérité indivisible, et est investie d'un dépôt divin, qu'il ne lui est pas libre d'entamer ou de livrer? Et puis, que sont-elles ces libertés?

Au fond, je crois qu'on peut grouper tout ce que tu entends par libertés modernes sous deux chefs principaux: la liberté de penser et la liberté des cultes. Deux formules équivoques qu'on ne définit pas, afin de leur mieux faire dire, à l'occasion, tout ce qu'elles ne disent pas; qu'il suffit de pressurer légèrement, comme un ballon, pour faire sortir tout le vent des illusions et des préjugés qui les gonfle.

Fais toi-même ce travail de définition et de dégonflement.

Pour t'aider, tu prendras à la bibliothèque de l'Union catholique, quatre ou cinq volumes qu'on te passera en mon nom. Lis d'abord le *Discours sur la Dictature*, de Donoso Cortès, *le Prodigue et les Prodigues*, du P. Félix, les premiers chapitres des *Libres - Penseurs*, de Louis Veuillot, et *l'Encyclique du 8 octobre*

1864 et les Principes de 89, d'Émile Keller.

Après cela, nous en recauserons.

Sois de bonne foi. Lis comme un homme qui cherche la vérité, non pas comme un homme qui cherche des expédients pour se tirer de la vérité.

Ce pauvre Eugène est revenu me voir. Il a compris qu'il avait fait, l'autre soir, une sottise. Il a essayé de la réparer; mais sa vanité l'a mal servi, en le faisant procéder à la façon des enfants qui commettent, en écrivant, des pâtés: ils passent aussitôt les doigts dessus pour les effacer; ils ne réussissent qu'à les étaler. En la corrigeant, Eugène a étalé sa sottise.

Le premier mardi du mois est le congé de sortie de nos élèves. J'irai au collège, et, si tu le veux, nous ferons la promenade ensemble jusqu'à Hochelaga.

Je te serre la main.

Louis LALANDE, S.J.

Rue Rachel, Montréal, 25 mai 1891

Mon cher Prévost,

Ne prête pas Donoso Cortès et Keller à ton "savant confrère". Ça ne lui servirait pas plus qu'un gouvernail à une pierre. Si tu n'as pas pu t'y orienter, comment veux-tu qu'il le fasse ?

S'il est vrai qu'il se passe de Dieu, cause première, et se fait fort d'expliquer l'origine des choses par la cellule, demande-lui donc d'expliquer la cellule. Quand il t'aura donné la cause de la cellule, prie-le humblement de t'indiquer la cause de cette cause-là. S'il s'impatiente et te traite de bête, traite-le de savant. Vous aurez, tous deux, également menti, et tu seras le seul à le croire.

Tu es trop modeste. En t'en donnant la peine, tu aurais pu faire l'analyse des ouvrages que tu viens de lire, et en tirer une doctrine très claire sur la liberté. En tout cas, il n'est pas besoin pour t'en souvenir, de faire la synthèse des belles leçons morales du P. Félix. Je croyais Émile Keller plus méthodique et plus simple. Le ton de polémiste de Veuillot n'est pas pour te déplaire, et son intransigeance con-

tient beaucoup de ce qui te manque. Je comprends mieux que tu te sois mal dégagé des périodes oratoires de Donoso Cortès. Bien d'autres avant toi s'y sont trouvés enveloppés, puis bercés mollement avec plus de plaisir que de profit...

Tu as tort, crois-moi, de me demander de faire ton travail; d'abord, parce qu'un cerveau ne gagne rien à laisser un autre cerveau s'entraîner à sa place; parce que les choses qui ne coûtent rien, valent souvent, dans notre estime, le prix qu'elles coûtent; parce que le profit le plus sûr des connaissances acquises avec effort, est le développement des facultés produit par cet effort même ; ensuite, parce que je ne suis pas préparé, et n'ai pas le temps de l'être, à te dire, comme ça, de but en blanc, ce qu'est, ou n'est pas, ou doit être, *la liberté de penser.*

Tout de même, comme je ne puis rien te refuser, voici des notes, amassées dans mon grand cahier vert et puisées à toutes les sources. Ce n'est pas une syntèse, ni un résumé, ni une lettre; c'est un schéma, une table des matières. Tes réflexions en feront des chapitres féconds, dont tu te rempliras la tête.

La liberté de penser : 1° Cette formule, prise

dans son sens obvie, est absurde. Il n'y a pas de liberté de penser devant la certitude; il n'y a pas un homme, sain d'esprit, libre de penser que deux et deux font cinq, ou que deux propositions contraires sont vraies en même temps et sous le même aspect.

Mais si la formule signifie que personne n'a le droit de m'imposer une probabilité à titre de certitude, ou ne peut me forcer à penser juste ou faux, à la bonne heure! Elle exprime alors une prérogative donnée par Dieu, qu'il n'est pas besoin de réclamer, puisque personne ne peut la perdre.

2° Le sens réel et intentionnel de la formule est tout autre. Elle signifie, chez ceux qui s'en réclament bruyamment, liberté de ne point croire, de rejeter la Révélation, de nier les enseignements de l'Église.

Cette liberté en cache une autre dans les plis de son manteau, et c'est la liberté de manifester sa pensée, d'écrire, de parler, de discuter, d'enseigner des doctrines contraires à celles de l'Église et de la Vérité.

Voilà en réalité ce que, depuis cent cinquante ans, signifie la liberté de penser.

3° Tu me poses tout de suite la question:

— Mais est-ce ce que la liberté de manifester sa pensée n'est pas un droit inaliénable ?

En *droit*, cette manifestation étant une influence, ou action morale exercée au dehors, elle est légitime ou illégitime suivant le caractère de la pensée manifestée. Le faux et le mauvais n'ont pas le droit d'être ; *à fortiori*, ils n'ont pas le droit de se produire.

En *fait*, la manifestation illimitée de la pensée est un instrument de scepticisme et de perversion morale. Et si tu veux savoir pourquoi, cherche-le dans la déchéance de notre nature. Dès que le vrai et le faux sont également offerts à l'homme, le faux a cinquante-six chances de prévaloir. Le nier, serait nier l'effet du péché originel. De plus, l'immense majorité des hommes reçoit sa pensée de l'autorité ; or, rien ne ruine l'autorité comme le pêle-mêle des affirmations, des contradictions, des négations sur les mêmes sujets. Entre ces oui et ces non qui se renvoient, la foule finit par voir de simples probabilités dans les vérités les mieux établies et les plus essentielles au bonheur ; elle ramène tout à des opinions libres ; elle devient sceptique. Le scepticisme ouvre les barrières aux passions, les passions à la révolte.

Creuse un peu cette pensée ; tu y découvriras, sans doute, ce qu'il faut penser des journalistes qui, sous prétexte de satisfaire la curiosité du peuple, et même de faire son éducation, font des gazettes d'information, mettent tous les jours, sous les yeux des multitudes avides, les misères contagieuses de toutes les sociétés, des exemples et mille faits scandaleux, des appels aux passions et des doctrines puisées à toutes les sources, laissant les lecteurs seuls juges de ces faits et de ces enseignements contradictoires.

Tous ces juges ont en eux-mêmes un traître plein d'admiration pour les coupables, plein d'amour pour l'erreur, plein d'antipathie pour la vérité qui impose des devoirs.

Tu y reconnaîtras aussi les formes diverses et les nuances de certaines illusions modernes. Et si tu ne peux pas classer les illusionnés selon leurs doctrines bien distinctes, tu sauras au moins les discerner par les tendances des groupes divers : en histoire, tendance à exagérer les inconvénients de l'alliance et les avantages de la séparation de l'Église et de l'État ; en religion, tendance à ménager les églises séparées et à les mettre pratiquement sur la même

ligne que le catholicisme ; tendance à reconnaître une sorte de droit essentiel à l'erreur de bonne foi ; en polémique, sévérité extrême pour les nôtres, condescendance extrême pour les adversaires, complaisance envers l'opinion et transaction facile avec elle, chez les uns par faiblesse, chez les autres par une fausse espérance de ramener ainsi les égarés.

De toutes ces illusions naissent une vérité morcelée, ou violentée jusqu'à sa tension extrême, une obéissance attiédie, chagrine, défiante, critique : l'Église connaît mal son temps, elle retarde trop, avec ses dogmes immobiles, dans le mouvement du siècle, elle se défie de la science, elle prêche la pauvreté et méprise le s[illegible]s, elle ne répond pas assez aux besoins nouveaux...

En *pratique* donc, il faut restreindre la liberté de penser. Mais qui va la restreindre ?

Cette question fait surgir trois hypothèses :

Ou bien il y a union des pouvoirs civil et religieux, et alors l'État accepte, maintient, fait exécuter les jugements rendus par l'Église sur les manifestations de la pensée. C'est la solution foncièrement catholique, et la seule vraiment efficace.

Ou bien l'État est séparé de l'Église, et alors il essaye de restreindre la pensée au nom d'une autorité légale, que rien, si ce n'est la force brutale, ne garantit.

Ou bien l'État est séparé de l'Église et partisan de la liberté illimitée de penser. C'est alors, à brève échéance, le déchaînement des passions, dont l'État lui-même est la première victime. C'est la Révolution qui, comme Saturne, dévore ses propres enfants.

L'histoire nous montre combien, dans la deuxième hypothèse, l'État a été impuissant à restreindre la pensée. En France, de 1789 à 1843, on compte plusieurs milliers de lois, décrets et ordonnances relatifs à la liberté de la presse ; et comme résultat, une manifestation toujours plus tapageuse des libertés qu'on croyait restreindre. Dans les écoles, on constate l'impuissance à maintenir et à fixer l'enseignement supérieur ; la philosophie est écartée des programmes, ou devient une simple nomenclature historique.

Choisis donc celle que tu voudras des trois hypothèses, et tu vas arriver, ou bien à la dissolution révolutionnaire, ou bien aux vains efforts de l'inquisition d'État, ou bien à

l'inquisition d'Église : à l'union des deux pouvoirs pour la liberté dans le bien ; à leur subordination pour une fin commune.

---

26 mai.

La cloche du coucher m'a empêché de finir cette lettre, hier soir. Je me rappelle encore ton mot : "On se couche au son de la cloche, même quand on a fait vœu d'obéissance."

Mackay est venu au Gesù, ce matin, et a assisté à la messe dite pour son père. Je lui ai lu ces huit pages de gribouillage. Il m'a dit,—avec cette lenteur douce, qui te flanque un soufflet comme si c'était une caresse,—que ça ressemble à une lettre à peu près comme un thème grec ressemble à une ode de Lamartine. "Si tu penses, ajouta-t-il, que Prévost va combler par ses réflexions les vides que tu lui laisses, et va prendre le temps d'étudier des auteurs sérieux, pour redresser les travers de ses libertés, tu ne te souviens plus de sa légèreté.

— Oui, oui, je me souviens... de celle d'autrefois.

— Eh bien, celle d'aujourd'hui va se moquer

de tes distinctions, de tes restrictions, comme l'oiseau se moque de la cage d'où il s'est envolé."

J'ai nié, protesté, parlé de calomnie. Et pour preuve de sincérité, voici en toute confiance mon thème grec. Il est copié sur des feuilles tirées d'un cahier de notes.

J'y ajoute des souhaits et des amitiés tirés de la meilleure partie du cœur.

L. Lalande, s.j.

Collège Sainte-Marie

Mon cher Ami,

Mes quatre volumes ont été fidèlement rapportés. Un enfant les a déposés à la porte de la classe, où je remplace, depuis trois jours, un professeur malade.

Ton billet, caché sous la couverture du *Prodigue*, renferme des remarques fort judicieuses. J'en suis tout fier. Est-ce que tu t'en trouves plus mal, d'avoir rencontré dans le P. Félix "plus d'applications pratiques que de théories"?

Pour ce qui est d'Émile Keller, tu as raison d'un bout à l'autre. Je t'y ai fait dépenser du temps que tu aurais pu employer plus utilement peut-être, et, à coup sûr, plus agréablement, dans les tomes cinq et sept du cardinal Pie.

Il ne faut pas attacher tant d'importance, je crois, aux paroles de Jules Simon. Pour être un orateur disert et un écrivain spirituel et charmant, il n'en est pas plus un politique sûr et un philosophe sérieux. Quand Jules Simon a dit, dans les Chambres françaises: "Il n'existe plus de délits de pensée",—"la pensée ne peut être coupable", il a répété, après bien d'autres, une formule qui devien absurde, si le bon sens ne la distingue.

Il n'y a pas de délit de pensée, dans ce sens que, avant l'acceptation libre de la volonté et au moment de la simple perception, la pensée, si mauvaise soit-elle *matériellement*, ne peut constituer un délit *formel*,—la responsabilité ne précédant jamais la liberté. Mais dès qu'il y a acceptation libre de la volonté, la pensée devient formellement bonne ou mauvaise, selon son objet. Dans ce sens, nier tout délit de pensée, c'est renverser la morale.

Et puisque l'occasion s'en présente, tu ne trouveras pas mauvais que j'ouvre une parenthèse pour te rappeler ici — ne serait-ce que pour remplir un de ces "vides" dont parlait Mackay — le *processus* d'une mauvaise pensée et les degrés par lesquels le tentateur descend dans l'âme.

La première phase de la tentation est d'habitude la simple suggestion de l'esprit mauvais. Il propose le mal, vague d'abord, plus précis ensuite, en images plus définies, dans l'imagination qui se rebelle sans pouvoir les chasser. Jusqu'ici, l'invasion du mal est subie; la volonté n'y a aucune part; l'âme a joué un rôle passif.

Dès la première advertance du mal, si la volonté n'exerce pas son empire, pour résister à la pensée suggérée, elle s'en fait déjà la complice et le rôle actif commence.

Il se peut bien qu'alors la volonté garde et renouvelle le ferme propos de ne pas commettre le mal proposé; mais elle s'y apprivoise peu à peu, et voyant le plaisir de la chute comme possible, elle se complaît, dans une seconde phase, à la représentation du mal plus nette et plus détaillée. — S'imaginer vivement une

chose, c'est déjà la vivre en soi-même et c'est y participer.

Garder avec plaisir cette image vive, même en disant non à l'acte qu'elle appelle, c'est la voir bientôt sous sa forme concrète toujours plus saisissante, qui envahit la volonté et obtient toutes ses complaisances. C'est la délectation dans l'objet défendu, c'est le délit, suivi souvent d'un autre plus grave, le désir, lequel à son tour est suivi d'un délit plus grave encore, la consommation de l'acte désiré.

Ah! si du moins, en niant les délits de pensée, on pouvait comprendre avec quelle facilité on commet à l'extérieur la faute avec laquelle on s'est familiarisé à l'intérieur! Combien le mal considéré, caressé comme possible, devient vite un mal vécu!

Mais supposons, me dis-tu, que la pensée mauvaise ne se traduise pas en acte, si elle est un délit, elle doit, dans la société, relever de quelqu'un après Dieu. Des hommes? — Assurément non, elle leur est cachée. Leurs lois ne peuvent l'atteindre dans sa retraite intime; d'ailleurs elle ne fait de tort manifeste à personne, si ce n'est le tort qui découle de la solidarité humaine.

De l'Église ? — Oui, mais seulement au for intérieur, c'est-à-dire au tribunal de la pénitence. Au for extérieur, les lois de l'Église, à l'instar des lois civiles, n'atteignent pas les délits de pensée. Personne, par exemple, ne peut être excommunié pour hérésie secrète...

Pardon, j'interromps pour me rendre au parloir. Il y a dix minutes que le bon vieux frère Lacoste sonne mon 114 à toutes ses cloches.

Allons, *vale !*

Mercredi soir

Ma classe est finie. Ouf! deux heures d'histoire, de grec et d'anglais.

J'allais t'envoyer cette lettre sans répondre à la question principale qui l'a motivée. Aussi bien, les notes qui précèdent, jointes à tes lectures, suffisent amplement à te fournir des réponses.

La *liberté de conscience* est une autre de ces formules équivoques, destinées à cacher une fourberie.

Si la liberté de conscience signifie que personne ne peut souiller ma conscience sans mon

vouloir, la formule est, de fait, vide de sens: on ne réclame pas ce que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais nous enlever. Si elle signifie la liberté de choisir en présence du bien et du mal, la formule est vraie tant qu'elle exprime la liberté physique; elle est fausse, en droit, si elle exprime la liberté morale, à savoir la liberté de commettre le mal impunément. Cette liberté n'existe et ne peut exister pour personne.

Dans son sens réel, la liberté de conscience veut dire pour le chrétien, liberté d'avoir une conscience exacte et de la suivre, le droit de tendre à sa fin à la lumière de cette même conscience, sans obstacles ou en dépit de tous les obstacles. Ce droit vient de Dieu même; il est nécessaire comme il est inaliénable. C'est le premier droit de l'homme, et c'est en jouir que de sacrifier, s'il le faut, ses intérêts temporels pour ne point forfaire au devoir; c'est en jouir que de dire au tyran : tu peux m'écraser, prendre mes biens et ma vie, mais tu n'auras pas mon cœur! Tu peux être un Néron et appeler à ton service, contre moi, les bêtes, les chevalets et les flammes, mais je reste libre d'être chrétien!

Telle n'est pas, tu penses bien, la liberté revendiquée comme un droit longtemps contesté, par les libres-penseurs d'aujourd'hui.

Pour eux, la formule signifie le droit de n'avoir pas de conscience, ou de ne pas vivre selon leur conscience. C'est le droit de n'être pas catholique, le plus sacré de tous les droits aux yeux de la libre-pensée.

C'est si bien là le sens conventionnel de la formule, que l'admission du principe de la liberté de conscience suffit, aux candidats francs-maçons, pour être admis dans les loges. On y trouve, implicitement contenue, une preuve d'apostasie suffisante. Ah ! les mots, les mots, ce qu'on leur en a fait dire, de mensonges, surtout depuis un siècle et demi ! Ce qu'ils en ont trahi d'âmes candides !

Toi, mon cher Arthur, sois candide, si tu le peux ; mais ne sois pas dupe.

Louis LALANDE, S.J.

Collège Sainte-Marie, dimanche matin

Mon vieil Ami,

Mlle Margot, "ta douce hôtesse des jours prospères", a daigné m'apporter elle-même les revues que tu lui avais prêtées. Elle était accompagnée de son chien.

—"Pourquoi traînez-vous ce caniche? lui-dis-je.

—C'est mon meilleur ami, répondit-elle; il ne me quitte jamais.

—Votre meilleur ami! Et Arthur? et B*** et L*** que sont-ils donc?

—Bah! vous savez, mon Père, ajouta-t-elle, de son air méditatif de vieille duègne sage, qui a longtemps espéré, trop attendu et beaucoup souffert, vous savez, je suis de l'avis de Schopenhauer: "Plus on connaît les hommes et plus on aime les bêtes"; moi je n'aime plus que mon chien.

—Tant mieux pour votre chien, que je félicite; mais tant pis pour vos anciens amis et pour vos neveux, que je plains. Et vos livres, si chéris autrefois?...

—Ah! dame, mes livres et le bon Dieu, ça c'est autre chose. Ils ne m'ont jamais trompée; je leur dois mes meilleurs jours, et je leur reste fidèle."

Avec ça qu'il est férocement laid, son chien. En me le voyant caresser,—il fallait bien caresser un peu cet amour unique, n'est-ce pas? —Gaston, un de mes élèves, passa près de moi, au parloir, et me dit sournoisement: "Sera-t-il aussi en rhétorique, celui-là?"

Balmès n'est pas ton homme. Tu vas t'égarer dans cette métaphysique et ces théories, plus curieuses que sûres. Reviens plutôt à Auguste Nicolas. Avec lui, tu marches en pleine lumière. L'intelligence y trouve des arguments, le cœur de la chaleur, l'esprit de la variété et du mouvement, la piété de beaux exemples.

Non, la vie de Veuillot n'est pas encore publiée. Eugène, frère de Louis, s'est chargé de l'écrire, et il en retarde la publication, je pense, par respect pour certains survivants des polémiques retentissantes d'autrefois. On a publié sous le titre: "Hommage à Louis Veuillot", un volume d'articles, de lettres et d'éloges, écrits à l'occasion de sa mort. Plusieurs études littéraires et notices biographiques ont paru

depuis. Mais la Vie complète, l'histoire de Veuillot, est encore à venir. Eugène, plus que personne, connaît toute la vérité sur son frère ; et il a plus que le droit de la dire, il en a le devoir. Il la doit à la mémoire de Louis, à sa famille, à ses amis et à ses admirateurs, à ceux qui ont combattu avec lui et par lui les combats de la Vérité, à tous les lecteurs français, à l'Église elle-même, au nom de laquelle il a livré tant de glorieuses batailles. Eugène n'y manquera pas.

Il n'y a pas eu mauvaise volonté, si je n'ai pas répondu, l'autre jour, à ta dernière question sur la *liberté des cultes*. Il me semblait en avoir déjà écrit trop long sur ce sujet. Ne te mets pas dans la tête que tes questions sont fastidieuses. J'avais cent fois raison de croire que mes réponses l'étaient, avec leur ton didactique, leur décousu, leurs notions jetées pêle-mêle, sans liens, comme des en-tête de chapitres.

Au reste, expliquer cette autre formule équivoque, ce serait répéter en partie les notes sur la liberté de conscience. Dans le sens radical, la liberté des cultes signifie la liberté de n'avoir aucun culte et de les combattre tous, ou, tout au moins, le droit d'échapper au culte catholique.

Dans le sens libéral, elle signifie l'égalité de tous les cultes ou de plusieurs, devant la loi. C'est de la tolérance,—chose mauvaise en soi, mais devenue admissible par accident, à titre de mal actuellement inévitable... Ne m'en demande pas davantage sur ce point ; car une fois entré sur le terrain de la tolérance, il n'y aurait pas de raison de s'y arrêter.

Dans le sens chrétien, la liberté des cultes est la faculté accordée à chacun et à l'Église, de manifester extérieurement à Dieu les hommages, les adorations, les actions de grâces, les louanges que toute créature doit à son créateur ; c'est le droit du corps de s'unir à l'âme, dans un accord sincère, pour témoigner à Dieu l'amour et la dépendance de l'être humain tout entier. Et cette liberté est fondée sur le droit divin et le droit naturel. Elle est d'ailleurs si peu conforme à celle de la formule moderne, que celle-ci n'a pas de plus grand souci, que de détruire celle-là. Aussi, au nom de la liberté des cultes, on finira — on a déjà commencé — par retrancher les processions du saint Sacrement, par abolir les fêtes de l'Église, par fermer les sanctuaires trop féconds en miracles.

En tout cela, rien de nouveau : toujours le

même procédé, reçu avec la même bonhomie crédule; toujours la libre-pensée, criant à l'émancipation, afin de mieux opprimer ses émancipateurs.

Assez! Salut. Vive la liberté! la vraie, celle qui n'enchaîne pas l'âme aux sens, celle qui ne se traîne pas dans la licence, celle qui n'étouffe pas la liberté des autres, celle qui ne réclame pas, comme un droit, d'aller chez le diable en nombreuse compagnie.

Vive la liberté des enfants de Dieu!

L. LALANDE, S. J.

Maison St-Louis, Jersey
25 octobre 1891.

Mon cher Arthur,

Nous verrons bien, m'as-tu dit au départ, si tu tiendras ta promesse.

Eh bien, vois! je commence, et si j'en juge par la pile de petites notes que j'ai là, à côté de moi, sur une sorte de trépied qui me sert de table, je ne sais pas quand ça finira. Tu pourrais trouver que je la tiens trop, ma promesse.

Il y a un mois déjà que je suis arrivé au scolasticat de nos Pères. J'habite une petite alcôve dans le Kraal. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un kraal ?

Kraal est un mot cafre, apporté par les missionnaires du Zambèze, qui font ici leur théologie. Il signifie maison, habitation. Le Kraal de Jersey était autrefois une écurie. Quand vinrent les Zambéziens, il y a trois ans, il ne restait plus de place pour eux dans la maison Saint-Louis. On mit les chevaux et le petit âne à la porte, on aménagea l'écurie,—un bâtiment en pierre rose, à l'extrémité du jardin, —on cloua là-dedans des planchers, on blanchit les murs à la chaux, on installa une cheminée, les alcôves remplacèrent les crèches ; et là où les chevaux rongeaient leurs mangeoires et dégustaient leur picotin, les théologiens d'Afrique se nourrissent de science divine, dans une atmosphère délicieuse de métaphysique.

Et je suis du bâtiment.

On me traite comme une plante exotique, parmi ces Africains. Mon compagnon de chambre, le P. Platzer, dit que nous vivons ensemble, comme vivrait un oiseau de neige du Canada avec une autruche du Zoulouland. On va vite

m'acclimater. Du reste l'exotisme ne surprend ici personne. Nous sommes deux cents jésuites venus de tous les pays du monde. Je fais, le matin, ma promenade, au bord de la mer, avec un Espagnol qui me parle de l'Alhambra, et le soir avec un Sicilien venu de Constantinople, qui me décrit Stamboul; tandis que devant nous un jeune père Allemand d'Innspruck se promène avec un Français, sans parler de Sedan. Je n'ai jamais mieux compris la charité du vrai cosmopolitisme jésuitique.

Du Kraal, nous traversons le jardin plusieurs fois par jour, pour nous rendre à l'Hôtel Impérial. C'est là que nous allons assister aux cours, en nous donnant des allures d'externes.

L'Hôtel Impérial, devenu la maison Saint-Louis, a été acheté par les Jésuites de la province de Paris, après les décrets suivis des brutales expulsions du 30 juin 1880. La maison est située sur une colline qui domine la ville de Saint-Hélier, dans un parterre charmant, au milieu de massifs de verdure et de fleurs.

Un mois de séjour dans l'île, ce n'est pas assez pour connaître tout ce qu'elle offre d'intéressant. Mais j'ai causé, j'ai interrogé, et la

bienveillance d'un confrère, plus encore que mes recherches personnelles, m'a fourni assez de renseignements pour que je puisse te les communiquer. Surtout, j'ai fait assez de promenades de çà de là pour en faire une avec sûreté, je pense, en ta compagnie.

Passons d'abord *autour* de l'île. C'est chose facile à présent; autrefois nous n'aurions pu le faire, car Jersey, aux temps anciens, tenait au continent. C'est aux premiers siècles de notre ère que la mer, commençant à envahir les côtes, a creusé le chenal qui actuellement sépare l'île du Cotentin. Les Écréhous, plateau de rocher à mi-chemin de la France, semblent rester là comme les derniers vestiges de la chaussée écroulée.

Au temps de saint Lô, évêque de Coutances, vers le milieu du VIe siècle, les courants n'avaient pas encore affouillé l'isthme de la Chaussée-aux-Bœufs, et le passage demeurait praticable. Il est dit, en effet, qu'à cette époque les habitants de Jersey devaient préparer une planche pour le passage de l'archidiacre, quand il venait exercer dans leur île les fonctions de son ministère.

Peu à peu le sol s'éboula, surtout entre

Jersey et les Écréhous. Aujourd'hui la profondeur de la mer, à cet endroit, n'est jamais inférieure à une soixantaine de pieds. Vers le XIIe siècle, les communications entre les Écréhous et la France devinrent impossibles. Le seigneur de Pratel, en 1203, fit bâtir une église dans l'île, "attendu que les habitants ne pouvaient plus venir entendre la messe à Port-Bail, en Cotentin". Il ne subsiste plus maintenant, sur les rochers du détroit, qu'une seule maison, où loge un gardien, le roi des Écréhous.

Jersey forme une sorte de rectangle de douze milles de long sur six de large. Chacun des côtés est échancré par des baies plus ou moins profondes. Celle de Saint-Aubin est au sud, ayant à une extrémité la ville et le port de Saint-Hélier, et, à l'autre, la petite ville de Saint-Aubin ; entre les deux, une série non interrompue de chalets, de villas, de hameaux à l'aspect le plus gai et le plus fleuri, avec une splendide plage par devant, et, au fond, sept ou huit petites vallées fraîches, qui s'enfoncent en éventail dans l'intérieur des terres, fières de montrer, chacune, son ruisselet, ses moulins, ses bois, ses prairies. Tout cela descend, s'incline par étages de la côte nord qui s'élève à

peu près de cinq cents pieds; tout s'ouvre sur le midi; tout est en plein soleil.

De là vient, sans doute, le bon climat de l'île, si doux en comparaison de notre voisine Guernesey, qui s'incline, elle, en sens inverse, du sud au nord, vers l'Angleterre.

Au sud encore, mais en avançant vers l'est, on aperçoit la baie de Saint-Brelade, avec son village et sa vieille église, construite, d'après une inscription, en l'an 1000. Belle plage, côte déchirée, pittoresque, abrupte. Au centre, cachée dans les arbres, se trouve une grande villa, luxueuse, mais d'un goût bizarre, avec des ruines grecques postiches éparses sur les landes de la colline.

C'est là que pendant deux ans habita l'infortuné général Boulanger. Quand il y séjournait' dit-on, un drapeau tricolore flottait sans cesse au-dessus de sa maison et un poteau, peint aux trois couleurs, interdisait l'avenue aux indiscrets. Peut-être aussi y avait-il une de ces guérites tricolores, de son invention, comme on en voit partout à Paris, et qui restent comme les derniers souvenirs de son bruyant ministère.

Plus loin, la côte est déchiquetée en mille

rochers. Sur le dernier et le plus élevé de tous se dresse un petit phare : endroit dangereux et redouté pour ses naufrages. C'est Corbières.

Le petit côté du rectangle, qui regarde l'est, s'arrondit pour former la grande et morne baie de Saint-Ouen. C'est la partie désolée, la partie bretonne de l'île. Autrefois, il y avait là un fort, et, en face, une forêt était demeurée debout jusqu'au XIVe siècle. Un ouragan a tout détruit ; mais maintenant encore, à marée basse, lorsque de fortes vagues ont bien remué le sable, on découvre des souches qui sortent du sol d'un demi-pied et plus.

La côte nord est formée d'une série de falaises à pic, sauvages et tristes. Çà et là une cascade, deux ou trois petits ports au fond de baies étroites, des grèves, de grands éboulements de rochers, des grottes, qu'on appelle caves dans le langage du pays ; et là-bas, à l'horizon, Guernesey et l'île de Sark. Entre les deux, de longues rangées d'écueils, décrites avec plus de poésie que d'exactitude par Victor Hugo, dans *les Travailleurs de la Mer*. C'est ici que se trouvent les fameuses grottes de Plémont, illustrées par l'auteur des *Misérables* qui en a fait le théâtre de son drame de la Pieuvre.

Traversons Boulay-Bay, station obligée de pique-nique, et nous arrivons à Rozel. J'y ai vu, à marée basse, pour la première fois de ma vie, des bancs d'huîtres. Un vallon, qui débouche sur le port, y est si bien abrité du vent, que les fleurs des pays chauds y poussent en pleine terre et qu'on y voit, dès la fin d'avril, fleurir les rhododendrons et les camélias.

Sur les hauteurs sont des ruines druidiques. Encore ici, un souvenir de Victor Hugo ; c'est de cette hauteur qu'il date sa pièce de vers intitulée *Ibo*, dans laquelle il se proclame "le poète farouche... l'homme-devoir... le souffle des douleurs... la bouche du clairon noir". C'est là encore qu'il a entendu la fameuse "bouche d'ombre" qui lui a conté tant de prodiges:

> J'étais près du domaine qui domine Rozel,
> A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île...

Et pour ne pas revenir tout à l'heure sur les souvenirs de V. Hugo, descendons sans plus tarder de Gorez à Saint-Hélier, sur la côte sud ; — côte basse, sablonneuse, découverte à marée basse jusqu'à un mille ou deux en mer : c'est la grève d'Azette. Voici *Marine-Terrace*, une maison pâle, carrée, grande, sans caractère,

ouverte sur la mer et entourée d'un maigre jardin, où ne poussent guère que des tamaris : c'est là qu'habita le poète pendant son exil.

Sur la côte ouest, nous trouvons la baie Sainte-Catherine, avec une immense jetée. En face, parfaitement visible, quand le ciel est clair, la France. Parfois, on distingue les maisons comme des points blancs sur la côte.

En descendant, c'est le vieux château de Mont-Orgueil, le monument le plus ancien de Jersey. Le lierre couvre en partie ses fortes murailles, le donjon a gardé son aspect sauvage. Mais que de choses ont changé depuis que Duguesclin essayait en vain de l'emporter d'assaut! Les flancs de la petite colline d'où il domine la mer sont couverts d'honnêtes familles qui dînent sur l'herbe, ou d'enfants qui jouent, qui crient, et dont les têtes blondes s'agitent gaîment sous le soleil. Les vieilles portes sont encore là, mais on ne les tourne plus sur leurs gonds rouillés; les antiques canons ont disparu.

Sur la porte d'entrée, un blason à moitié rongé laisse lire cette devise: *Garde ta foy.* Hélas! la foi, la vraie foi, ils ne l'ont pas gardée. Un peu plus haut, la chapelle est vide, déshonorée, et dans je ne sais quelle vieille salle,

une statue de la sainte Vierge reste debout, mais mutilée et méconnaissable, dernier témoin de la foi perdue !

Je compte, mon cher Arthur, au nombre des heures les plus agréables de mon séjour à Jersey, celles que j'ai passées au milieu de ces ruines. C'était le lendemain de mon arrivée ; trois jeunes pères Canadiens s'étaient unis à mon compagnon de voyage et à moi pour visiter Mont-Orgueil ; d'eux d'entre eux, les PP. Blain et Brault, ont quitté le Canada l'année dernière ; l'autre, le P. Lebœuf a dit adieu à sa famille il y a une douzaine d'années. Revenu il y a trois ans des missions de l'Afrique centrale, il se prépare à y retourner l'an prochain, probablement pour le reste de sa vie.

Oh ! quelles douces conversations nous avons eues cet après-midi-là ! Quel bonheur, à douze cents lieues du Canada, de s'entretenir des faits, des espérances, des joies et des tristesses, des amis et des frères de la Patrie !

Bonsoir, cher Ami. La cloche sonne à l'Imperial. En voilà assez pour toi et pour moi. Demain sera dimanche, je t'empilerai le reste.

Mon *co-chambriste*, autruche du Zoulouland, se prépare à dormir. Un oiseau de neige ne

doit jamais déranger une autruche. Prions d'abord, puis dormons comme lui.

Louis

Dimanche matin

Le soleil a bien du mal à percer le brouillard anglais qui nous enveloppe. Une buée froide a pénétré dans mon alcôve et me fait frissonner.

Parlons de Saint-Hélier. La capitale de Jersey ressemble beaucoup à la capitale de la province de Québec, bien qu'elle n'ait pas la moitié de son étendue et de sa population. Cette ressemblance est frappante surtout quand on y arrive du sud au nord et que l'on suit le fort Régent, dont le site, la hauteur, les fortifications, le long mur de revêtement, rappelle tout à fait la citadelle de Québec. Cette vue a causé une émotion visible au père Théophile Hudon, mon compagnon de voyage, un Québecquois d'origine et de cœur.

Il y a dans Saint-Hélier, comme dans toutes les villes anglaises, abondance de temples de toutes les dénominations. Aucun d'eux néanmoins n'égale en beauté la grande église

catholique, en granit de Normandie, que les RR. PP. Oblats ont bâtie au centre de la ville.

Les rues, comme celles de la plupart des villes européennes, sont étroites, forment des courbes et des zigzags auxquels les Américains sont peu habitués. La plupart des maisons qui les bordent sont carrées, peintes, ornées d'un petit balcon et séparées du trottoir par un jardinet plein de fleurs; ou bien ce sont des chalets de forme et d'architecture sans nom et dont l'ensemble est agréable, riche, coquet.

La campagne est jolie comme un grand jardin. Les chemins sont des allées bien entretenues, si nombreux qu'après des années de séjour et de pratique on s'y perd encore. Tout cela est ombragé, frais, rempli de gazouillements. En mains endroits, les haies de coudrier et d'aubépine se rejoignent en haut, de façon à former une voûte parfaitement arrondie au-dessus de la route. Mais aussi quel soin on prodigue à ces haies! On les émonde chaque année, on les peigne, l'art y corrige la nature, on en fait des chefs-d'œuvre.

Toutes les propriétés sont précieusement closes par de grands murs en pierre rougeâtre, ou par des épines. Ne le seraient-elles pas

d'ailleurs que personne n'oserait mettre le pied sur la plate-bande, car partout on ne voit que *Private, No thoroughfare, Trespassers will be prosecuted.* Cette sévérité s'explique dans un pays où les champs ne sont pas grands comme le square Viger, de Montréal. Veux-tu une courte description en vers de Jersey ? Elle est d'un jeune Père jésuite, le P. Fougeray.

L'île forme un réseau de mignonnes vallées :
Les prés sont des gazons, les chemins des allées,
Le fermier un monsieur, la ferme une villa ;
Point d'immonde bétail, grognant par-ci par-là,
Point de mare boueuse où le canard se vautre,
Mais des bassins proprets comme ceux de Le Nôtre.
En ville, des chalets avec leur véranda,
Où la brodeuse, assise auprès du réséda,
Goûte le doux plaisir de voir et d'être vue ;
Des salons de coiffure à tous les coins de rue,
Des cloches gazouillant d'un certain air pensif,
Et des prêches musqués d'un dogme inoffensif.
Pays de l'élégance et de la petitesse ;
En deux heures de break, par petite vitesse,
Vous avez fait le tour de cette humble Albion
Et vu tout l'univers à l'état d'embryon.

Le même auteur disait dans une lettre : " Ici le printemps s'annonce très vite et s'exécute très tard. Il arrive des vents d'est qui coupent l'enthousiasme des lilas et des chèvre-

feuilles; quant aux primevères et aux boutons d'or, ils abondent sous l'épine bourgeonnante des talus. C'est un pays charmant que Jersey. On se promène dans des chemins creux, sous des chataigniers, qui bientôt nous ombragent de leurs feuilles; on est comme enfouis dans un sillon de verdure; et puis, tout d'un coup, le chemin monte, le talus s'abaisse et on voit la mer."

Ces beautés de l'île ont eu la bonne fortune de jeter les auteurs de *Guides* dans des enthousiasmes sans fin. Il est vrai que c'est un mal ordinaire à ces littérateurs officieux. A les en croire, les panoramas jersiais valent les vues de la Suisse; la baie de Saint-Aubin est tout simplement un autre golfe de Naples; Jersey est l'émeraude des mers, la perle de l'Angleterre, et la baie de Saint-Brelade est la perle de Jersey. Encore un peu et les modestes collines jersiaises égalaient nos Laurentides; les rochers de Corbières devenaient le Stephen des Montagnes-Rocheuses; et l'on se croirait au sein de nos forêts vierges, en lisant leur description de certains fourrés où un lièvre ne saurait se cacher.

La population de l'île, qui se monte à 60,000

habitants, peut se répartir en trois groupes. Il y a d'abord le vieux fond jersiais de race franco-normande, puis le fond anglais comprenant presque toute la population commerçante et administrative, et enfin l'élément d'émigration française récente.

Des Anglais, je n'ai rien à dire.

C'est au fond jersiais qu'appartient la noblesse de l'île. Cette vieille race normande a gardé non seulement beaucoup d'usages anciens, mais encore son patois, comme un dernier reste de l'anglo-normand. C'était la langue parlé en Angleterre par les Normands à la suite de Guillaume-le-Conquérant. En voici quelques échantillons, empruntés à J. Sullivan. L'auteur parle de Wace, le célèbre poète français, né à Jersey, au XVIIe siècle.

Daeux trais rimmés à la mémouaithe de Maistre Wace, un vieil prêtre Gerziais qui m'passe bain près du cœu, quoi qu'il yiait bétost huit chents ans que le pouor bouan homme erpose paisibliément souos la blieste. J'ai bain des fais paslait à mes ammins à l'endrait d'esl'ver un monuesment à s'n'honneur, mais c'est comme si j'm'capuchais la teste contre la pathé, ils ont poeux de desmonaizir quicq'herpins. Eh! mon Gui, il en laissont drièthe ieux d'ches fréluques, non n'les mettra pou a lus servir d'onothilli quand nous les pliachécha dans lues dernièthe grande naithe casaque, et nou l'y zenviètha a s'er'poser dans l'bian grand gardin à noutr'ammin le ministre Fillieu.

Tu vois que la vieille langue normande se rapproche assez du français pour qu'il n'y ait pas besoin de traduire. Seulement, si tu lis ma lettre à E*** tu lui traduiras les "fréluques": " Eh! mon Dieu, ils en laisseront derrière eux de ces fréluques ; on ne les mettra point à leur servir d'oreiller, quand nous les placerons dans leur dernier grand habit noir..." Ça l'aidera peut-être à posséder un peu son argent, et à n'en être pas dépossédé.

Les Jersiais restèrent catholiques jusqu'à la soi-disant Réforme, alors qu'ils devinrent en grande partie puritains ou presbytériens. Il leur vint des prédicants d'Écosse, d'Angleterre et de Saint-Lô, foyer de protestantisme en ce temps-là.

La langue officielle de Jersey est le français. C'est en cette langue que se font les débats au parlement, aux *États*, comme on dit ici. De temps en temps, il arrive qu'un député parle en anglais, mais c'est l'exception. Les lois et arrêtés de police, ainsi que les plaidoyers à la cour se font aussi en français, sauf quand l'accusé est de race anglaise. L'élément britannique voudrait bien bannir cette langue pour la remplacer par l'anglais; mais les Jersiais ne sont

ni peureux ni complaisants; leurs ministres tiennent plus aux traditions nationales qu'à leurs portefeuilles et aux faveurs ministérielles.

Il va sans dire que ce n'est pas aux États qu'il faut chercher des modèles de beau langage. Il paraît que les touristes français, quand ils assistent aux débats publics, s'amusent beaucoup des formes bizarres et inouïes de cette langue officielle. Les Jersiais le leur rendent bien, quand ils assistent aux bagarres parlementaires des Chambres de Paris.

En tout cas, bon ou mauvais, c'est encore du vrai français que parlent les Jersiais. Et d'y tenir comme ils le font, malgré mille difficultés, est une belle leçon pour nous et pour beaucoup d'autres.

L'émigration française à Jersey remonte assez haut. Le premier flot arriva lors de la révocation de l'édit de Nantes, et apporta dans l'île un accroissement considérable de richesses. Un bon nombre de vieilles fermes remontent à ce temps-là; la date est curieusement gravée au-dessus de la porte d'entrée, sur une large pierre formant linteau; on y voit deux cœurs, de chaque côté le chiffre de l'année, puis les initiales du mari et de la femme.

Lors de la Révolution, beaucoup de prêtres et de Français royalistes vinrent se réfugier dans l'île, ce qui semble avoir donné alors un certain mouvement vers le catholicisme. Le dénûment des prêtres était tel en particulier, qu'on vit le plus grand nombre d'entre eux et un évêque quêter de maison en maison pour leur soutien.

Depuis ce temps-là, Jersey n'a cessé de recueillir des émigrés français. Les uns y viennent refaire leur fortune; plusieurs viennent vivre de leurs économies dans ce pays, où la vie ne coûte presque rien, où tous les produits — sauf le vin et les alcools — sont importés sans payer de droit d'entrée. Les autres, hélas! trop nombreux, sont des banqueroutiers, des déserteurs, des fils en rupture de famille qui veulent mettre la mer entre eux et la police. Cela forme dans Jersey une population interlope et malhonnête, qui ne fait guère honneur à la France. Ajoute à cela les réfugiés politiques, comme furent en leur temps Hugo et Boulanger.

Il y a cependant à Saint-Hélier un quartier dans lequel on se croirait dans une de ces bonnes rues de petit commerce, comme on en

voit dans le faubourg de Québec. Là, ce n'est plus l'Angleterre, froide, compassée, même dans les quartiers populaires. Les gens causent et fument sur le pas des portes, de grosses boutiquières normandes, assises à leur devanture, vous saluent tout haut d'un honnête et affable bonjour. C'est moins propre, moins luisant que dans les rues adjacentes; mais tout a je ne sais quel air de bonne humeur qui fait plaisir.

— Est-ce que tu ne me parles pas des monuments ? me dis-tu.

Il n'y en a guère de remarquables à Jersey, si j'excepte le vieux château-fort de Mont-Orgueil. Je ne compte pas, en effet, quelques restes d'architecture préhistorique, cromlechs ou dolmens: c'est là trop peu de chose, et ces specimens archéologiques sont tout au plus un peu curieux.

L'église française, Saint-Thomas, et l'église irlandaise, Saint-Pierre, sont modernes.

La salle des États n'a de beau que son granit. Les églises protestantes datent d'avant la Réforme. Elles étaient toutes catholiques autrefois. Ce sont des édifices de style normand du xve siècle, renfermant de la manière la plus uniforme deux nefs assez courtes, séparées par

une rangée de colonnes et surmontées d'une tour massive. Souvent la tour elle-même a reçu l'addition postérieure d'une lourde pyramide carrée ou hexagonale, presque toujours sans ouverture, crépie de blanc, de l'effet le plus disgracieux.

Ajoute à cela une relique de guerre. Le grand fait militaire des temps modernes à Jersey est la victoire remportée en 1781, à l'intérieur même de la ville, par la garnison anglaise et le peuple, contre une troupe d'aventuriers français. Le brave major Pierson, à la tête des Anglais, tomba à la première décharge. Une vilaine maison grise, faisant angle à la place des États, porte cette inscription : *Here Pierson fell.*

C'est cette muraille, repeinte à l'huile de temps en temps, que j'appelle une relique. De gros ronds noirs, tracés sur le fond, marquent les trous de balle ; et je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'à chaque recrépissage de la maison, ces glorieuses cicatrices agrandissent leur diamètre. C'est comme la gloire de certains personnages légendaires : *crescit eundo.*

Parlons maintenant culture et affaires. D'industrie dans l'île, point ! Il n'y a en ce genre

que la fabrique très restreinte de bijoux en *granit de Jersey* : un joli grain rose ou gris, que les dames touristes achètent quelquefois pour le plaisir d'alléger la bourse de leur mari.

Jersey est en rapport commercial avec l'Angleterre, la France, la Hollande et la Norwège. Il y a quelques années, beaucoup de ses bateaux allaient pêcher sur les bancs de Terreneuve ; mais la faillite d'un de ses grands commerçants amena la ruine de la pêche à la morue.

L'île produit surtout des pommes de terre. Le Jersiais les cultive avec amour. Il met toute sa coquetterie à avoir au printemps des champs parfaitement alignés ; il plante, il recueille, il manie les chers tubercules comme des pierres précieuses. Quand vient le mois de mai, le port est encombré de steamers qui viennent chercher leur chargement. C'est à qui arrivera le premier à Londres pour y vendre les primeurs au poids de l'or.

Ces fameuses primeurs n'ont guère de saveur, elles sont encore pleines d'eau ; mais n'importe ce sont des primeurs ; — et l'Anglais qui veut des primeurs est un Anglais qui en aura.

La pomme de terre de Jersey a beaucoup perdu de sa valeur. Outre que les côtes de

Bretagne et de Normandie font une rude concurrence, cette culture forcée à outrance n'a pas peu contribué à altérer les qualités de l'espèce.

Une autre source de richesses pour Jersey, ce sont ses excellentes vaches laitières. Elles sont petites, bien faites, ordinairement brun pâle ou couleur de café au lait. On les voit paître dans tous les coins une herbe fortement imprégnée de sels marins. Car il faut savoir que l'engrais le plus abondant du pays est le varech,— le *vrec* comme on dit jusque dans les arrêtés de police, quand ce malheureux vrec a eu le malheur d'engendrer chicane. De cette pâture vient que la vache de Jersey transportée ailleurs perd ses qualités distinctives. Son lait est extrêmement riche et nourrissant. Un Américain a dit, l'année dernière, que le lait de Jersey vaut autant que la crême des États-Unis. Dans la bouche d'un Américain, c'est un compliment.

Pour conserver pure la race des vaches jersiaises, la loi exige que toute vache étrangère, débarquée dans l'île, soit immédiatement conduite à l'abattoir.

Pour ne pas finir là, veux-tu, mon pauvre Prévost, avant que j'aille dîner, connaître les dernières ressources des Jersiais ? Ajoute une

race de petits moutons, appelés *présalés*, extrêmement prisés comme viande délicate de boucherie, et la culture de la vigne en serre. Tu as là, à peu de chose près, ce à quoi se réduit l'exportation de Jersey.

Et maintenant, adieu. Crois, espère, aime et va droit !

Si j'ai quelque chose à ajouter à cette liasse de papiers, je te le dirai demain. Je te sais des défauts,— je ne t'ai jamais fait l'injure de te dire que tu n'en avais pas,— mais je crois que tu auras la patience de me lire.

Ma dernière page est pleine ; je n'ai plus de petites notes, et dans ma tête je n'ai plus qu'une névralgie.

C'est assez pour que ton ami s'en aille sur la grève d'Azette.

Louis LALANDE, S.J.

Lundi, 26 octobre.

Quel vent, ce matin! Quel entonnoir de tempêtes que cette Manche!

Ma migraine et ma névralgie ne sont pas beaucoup *plus pires*, malgré les remèdes de notre frère infirmier, un Prussien. Je ne voudrais pas affirmer qu'il en sera de même ce soir, quand j'aurai fini d'absorber ses "prises". La nuit a été mauvaise. Parfois j'avais des envies de guérison radicale, et de battre sur le mur la névralgie qui me bat dans la tête. Délibération faite, mon envie s'est passée et j'ai opiné pour les "prises"; non pas à cause d'elles, les venimeuses! mais à cause du mur, qui ne se donnerait jamais pour battu, et de ma tête qui l'est déjà assez.

Je voudrais bien te dire que tous mes cheveux s'en dressent sur ma tête, mais tu me dirais: Quels cheveux?

Parlons plutôt d'autre chose.

Je n'ai pas encore dit, dans ma lettre-bouquin, qu'il y a deux époques dans l'année où Jersey semble se réveiller: celle des pommes de terre, et celle des touristes. Pendant la pre-

mière arrivent de Bretagne des voiliers chargés de travailleurs ; les champs sont en mouvement et les routes sillonnées de voitures portant en ville des *cabots* remplis jusqu'aux bords. L'île rentre ensuite dans la placidité pendant quelques semaines.

A la saison d'été arrivent des flots de touristes, Anglais ou Français, venus de Southampton, de Weymouth, de Saint-Malo ou de Granville. Ce qu'ils viennent voir, ce n'est pas une grande ville avec des musées et d'antiques monuments ; c'est la petite île, l'île coquette, l'île jardin. Pour les recevoir, il y a tout un quartier de la ville plein d'hôtels. A peine arrivé et installé, on s'entasse dans de grandes voitures, on tourne autour des côtes, on pique-nique dans quelque coin, et l'on se rembarque fortifié et content.

Une autre classe de visiteurs, pas gais ceux-là, viennent de Paimpol ou de Saint-Brieuc, pour gagner ici quelques sous. Ils sont rarement la fleur de Bretagne. Ces pauvres gens, en blouse bleu, ou en petite veste bretonne avec boutons de cuivre, coiffés de leur chapeau de feutre à rubans et à larges bords, suivis de leur femme en bonnet, font un singulier

contraste avec le Jersiais. Celui-ci, quoique de race normande, a pris de l'Anglais des habitudes de décorum extérieur; il est bien habillé et garde un faux air de petit bourgeois; les filles de fermes, tout comme à Saint-Polycarpe, semblent des filles de magasin.

Les nouveaux arrivés, eux, dans leur costume débraillé, vont chantant, tout comme s'ils étaient en France, dans les rues, par les chemins, cherchant quelque fermier qui veuille bien leur donner un gîte et du travail. Parfois ils s'assoient sur le trottoir pour prendre la nourriture qu'ils ont apportée avec eux, se réunissent, courent, s'appellent à haute voix : toutes choses que l'Anglo-Jersiais ne peut comprendre et qui lui paraissent, sans doute, choquantes au dernier chef.

Trop heureux encore, le pauvre Breton, s'il garde sa foi et ne se laisse pas circonvenir par le ministre de quelque secte protestante. Le danger, hélas! n'est que trop réel: n'a-t-on pas vu de malheureuses Bretonnes, malgré les avis de leur curé, s'en aller au premier temple venu, le dimanche, ou même suivre, le chapelet à la main, les mascarades de l'Armée du salut!

Et pourtant ce ne sont pas les secours reli-

gieux qui manquent. Les PP. Oblats, qui ont partagé l'île en trois paroisses françaises, y exercent leur ministère avec un zèle tout apostolique. Mais le zèle ne peut suffire à tout; les mauvais exemples et les séductions sont de toutes les heures, et la misère est quelquefois mauvaise conseillère. Plusieurs cependant se conservent bons et offrent aux Jersiais un magnifique exemple de leur fidélité à Dieu, à leur foi, à la France et à leur chère Bretagne.

Cette fois, *mi care Arthure*, un point c'est tout.

L. L., S.J.

Collège Sainte-Marie, rue Bleury, Montréal
29 décembre 1893.

Mon cher Arthur,

Nous arrivons au premier vendredi du mois de janvier. Tu vas te préparer, n'est-ce pas? à venir au Gesù communier avec moi.

Tu n'as pas encore fait les neuf vendredis en l'honneur du Sacré Cœur. Ce serait bien commencer l'année de te donner à toi-même ce gage de salut; et ce serait la bien continuer d'aller

jusqu'au bout de la neuvaine. Tu le sais, entre autres révélations faites à la bienheureuse Marguerite-Marie, Notre-Seigneur a promis d'accorder la grâce de la persévérance finale et de la réception des derniers sacrements à tous ceux qui, neuf mois de suite, communient chaque premier vendredi du mois.

Tu te sens faible et malheureux. Tu gémis sur ton intempérance, et tu te crois impuissant contre cette habitude que tu maudis. Viens donc au Sacré Cœur! Il s'ouvre à toi, il t'appelle, il te sollicite. Viens t'y appuyer comme saint Jean. Viens t'y réfugier: tu y trouveras des forces et des consolations qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Je ferai avec toi les neuf vendredis, à ton intention.

Pour prouver au Sacré Cœur ta bonne volonté, voici ce que je te suggère: ne refuse pas, c'est facile, tu le peux et ce serait ton salut :— à ta résolution d'éviter à l'avenir tout excès contre la tempérance, tu vas ajouter comme moyen préparatoire de te bien confesser et de bien communier, la résolution de ne boire aucun alcool le jour de la confession et de la communion. Est-ce trop demander, voyons,

au nom du Dieu qui te pardonne et se donne à toi ?

En février, au lieu de t'imposer deux jours d'abstention totale, tu t'en imposeras trois.

Si tu peux en observer trois en février, pourquoi ne pourrais-tu pas en observer quatre en mars, et une semaine entière en avril ?

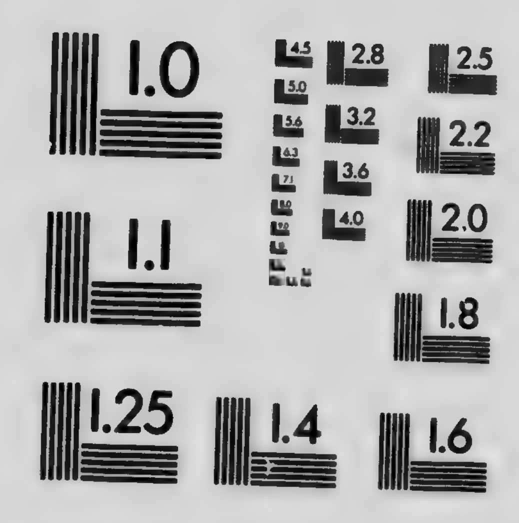
Tu y prendras goût, et, en mai, la sainte Vierge aidant, tu observeras le mois complet. Ce serait le retour des belles espérances, des énergies d'autrefois, du travail, des ambitions : ce serait la cure enfin, non pas le *Gold cure*, mais une cure divine, appuyée sur la volonté, laquelle serait appuyée sur la grâce de Dieu.

C'est un mystère pour moi,—et des milliers de faits quotidiens ne suffisent pas à me l'expliquer,—qu'un homme puisse trouver son plaisir dans cela même qui émousse le plaisir des sens, et tue celui de l'esprit. Le whisky mène à l'abrutissement, et l'abrutissement c'est l'impuissance de jouir même des plaisirs les plus vulgaires et des sensations communes de l'humanité. Quel spectacle peut réjouir l'individu travaillé par le vertige alcoolique ? Quel concert, ou quelle harmonie de la nature peut charmer ses oreilles ? Quels mets délicats et



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





quelle liqueur même peuvent flatter son palais, alors que le goût a été faussé par l'abus, et que la nature violentée par l'excès proteste contre les surplus de la passion ? L'animal lui-même, qui suit pourtant son plaisir instinctif, a horreur du trop boire.

Quel plaisir peut-il y avoir pour l'intelligence, quand les vapeurs montées au cerveau obscurcissent la vue de la vérité ? Quelle joie dans le travail et l'espoir du succès, quand on sent en soi toutes les puissances du travail mésusées par la boisson, tandis que les sens et l'esprit sont traversés, hantés, par les besoins d'une passion qui demande toujours plus ? Quel bonheur y a-t-il dans la société des honnêtes gens, quand les plus estimés d'entre eux, ceux dont le témoignage va droit au cœur, nous montrent du doigt, avec tristesse ou avec dégoût, en résumant d'un mot tous nos déshonneurs ? Quelle jouissance reste à la volonté, quand l'habitude l'a avilie, comme une esclave ? La jouissance de la volonté, elle est dans sa fierté de faculté reine, dans ses triomphes en nous sur les puissances inférieures et sur les assauts du dehors, dans son indépendance ;—dans cette indépendance, dont il ne reste plus chez le bu-

veur, en face de ses complices et de ses carafons, que ce qu'il en reste chez le mouton conduit à la boucherie.

Oui, cher ami, c'est un mystère douloureux!

C'est une contradiction monstrueuse aussi: un être raisonnable tuant tous ses plaisirs au nom du plaisir; au nom de la bête qui demande à boire, tuant la bête et l'ange qui sont en lui.

Réveille encore une fois ta volonté, mon brave Arthur. Commande à ta raison et à tes sens de ne plus accepter de ces contradictions avilissantes. Mets-toi debout, comme un homme, sapristi! tu n'es pas un mouton.

Commence, continue et achève tes vendredis. Range-toi du côté du Sacré Cœur. Tu vas voir quelle force et quel joyeux courage!

Prépare-toi. Le P. Desjardins va te recevoir avec toute sa bonté paternelle. Tu seras si heureux, agenouillé sur son prie-Dieu, d'entendre les douces paroles du pardon et d'offrir à Jésus-Christ tes actes de ferme propos et d'amour!

Prions ensemble, et ensemble, vendredi, nous irons à Celui qui ouvre ses bras et son cœur en disant: *O vos omnes qui laboratis et onerati estis...*

L. L., s.j.

Collège Sainte-Marie, Montréal

Mon cher Prévost,

Ce qui me fait de la peine, ce n'est pas de te voir à court d'argent, sans crédit, sans amis, ruiné comme un prodigue. Tout cela, tu l'as voulu. Tout cela peut devenir un remède, si tu le veux.

Ce qui m'afflige, c'est de te voir gaspiller le trésor de ta foi. Mes espérances en ton avenir comptaient encore sur celui-là. Je sais bien que c'est à peu près tout ce qui te reste ; mais c'est beaucoup, quand on veut s'en servir. Ça vaut mieux que l'argent en poche, en banque, ou en consolidés américains.

Ne perds donc pas cette fortune !

Tu t'imagines peut-être, comme beaucoup d'autres, qu'on peut nier les vérités de la foi, ou s'en moquer, libre d'y revenir à son gré, quand l'âge des folies et du respect humain est passé. Tu penses qu'on peut, sans danger, trahir ainsi au dehors des croyances qu'on garde au dedans. C'est un jeu périlleux et bien criminel aussi. Prends-y garde, cher ami.

Être fourbe et menteur est laid toujours ;

mais être fourbe et menteur pour se vanter d'un crime qu'on n'a pas commis et qui rend monstrueux, c'est une bêtise jointe à une basse ingratitude.

Tu n'es pas incrédule; tu ne peux pas l'être, je le sais; mais tu es en train de mériter de l'être.

Je crois à la perte de la foi, même chez des jeunes gens élevés chrétiennement par des mères fortes et pieuses comme était la tienne. La foi est une vertu surnaturelle; les seules forces de la nature ne suffisent pas à la conquérir. C'est un don de Dieu qu'il faut demander, et garder précieusement quand on l'a reçu. Croire qu'on peut le déposer et le reprendre à sa guise est une erreur fatale. N'en fais pas l'expérience. Bien d'autres l'on faite avant toi, et en ont connu toutes les luttes douloureuses. Ils ont commencé par rire, par faire écho à l'incrédulité artificielle et aux négations de quelques bravaches; ils ont raillé la vertu chez les autres, ont caché eux-mêmes ce qu'il leur en restait, crainte d'être raillés à leur tour; ils sont devenus lâches pour paraître sceptiques, toujours avec l'arrière-pensée que ces trahisons n'auraient qu'un temps.

Comme ces attitudes de démolisseurs de dogmes et d'Église exigeaient des airs de savants, ils en ont pris et ont tâché de les garder. Ils ont lu, non pas dans l'intention de s'éclairer, mais de soutenir leur rôle ; puis, la mémoire garnie de mots et de sophismes, ils ont fait, au nom de la science, des cours d'impiété dans les clubs et les buvettes. On trouve toujours là, des auditeurs faciles à convaincre.

Ces faux savants ont mis Dieu à la porte de leur cœur et de leur intelligence, en se disant qu'ils n'auraient qu'à le rappeler, quand le besoin s'en ferait sentir.

Dieu, il est vrai, revient toujours au pécheur qui revient à lui ; mais ces pécheurs-là reviennent-ils ou reviendront-ils à lui ? La voie où ils s'engagent est-elle de celles qui s'ouvrent facilement au retour ? On y entre aisément, comme dans une forêt peu dense d'abord, pleine d'un mystérieux attrait ; on y marche vite, étourdi par le bruit et les passions qui secouent l'âme, comme le vent les grands arbres, content de laisser loin derrière soi le sentier monotone du devoir et les obligations de conscience, éclairé çà et là par les rayons intermittents d'une science trompeuse, et dont les lueurs ne

ressemblent pas plus à la lumière de la vérité, que ne ressemblent au soleil les lucioles qui vont, viennent et se croisent, dans les nuits sombres d'été.

L'heure sonne enfin, où le transfuge de la foi se sent pris du désir de revenir. Il se retourne, seul, dans les ténèbres.—Il est facile de trouver des amis pour s'égarer; on n'en trouve guère pour sortir de ses égarements.—La forêt épaisse, inextricable, semble s'être refermée sur lui, comme l'eau d'un lac sur le noyé qui s'y enfonce. Et il n'est pas commode de s'orienter à la clarté des lucioles.

J'ai vu, mon cher Arthur, des jeunes gens qui ont ainsi joué au scepticisme, et qui auraient été bien aises de ne pas croire, afin d'être libres de ne pas pratiquer. Ils ont d'abord dit, en mentant: je ne crois pas. Puis, ne pouvant violer le précepte sans sentir le tourment des reproches intérieurs, ils ont lutté contre eux-mêmes pour se convaincre que le précepte n'existe pas, et que personne n'a le droit de l'imposer à la libre-pensée.

En pareille lutte, la victoire est facile; c'est une de ces victoires à rebours, où le vainqueur se tue lui-même.

Dieu qui parle, la tradition qui nous apporte sa parole révélée, l'Église qui enseigne la loi, le prêtre qui est comme cette loi en soutane, tout cela désormais n'a plus été, pour ces jeunes gens, que de l'arbitraire gênant. Ils auraient pu trouver le bonheur dans la tranquillité de l'ordre, en mettant leurs œuvres à l'unisson de leur foi; ils ont trouvé plus simple de démolir le motif et le fondement de leur foi.

— Pourquoi, ont-ils dit, ma conscience me reprocherait-elle de violer un commandement ? Il n'y a pas de commandement !

— Vous me condamnez parce que je passe par-dessus le mur ? Il n'y a pas de mur ! Je le sais, j'en ai causé avec des savants, j'ai lu Renan, j'ai lu Charcot, j'ai lu Strauss, et bien d'autres que l'Église condamne, parce qu'elle en a peur !...

Ce jeu blasphématoire a duré quelque temps ; et j'ai vu de ces jeunes gens, mon cher Arthur, revenir à moi, l'âme dévastée et triste, portant sous des débris d'orgueil, des plaies profondes, des désirs inassouvis, de vieilles objections cent fois réfutées ;—et ils ne mentaient plus en me disant : je ne crois pas.

Les uns préparaient leur mariage. A ce

tournant de leur existence, l'occasion leur paraissait bonne de revenir à la foi. Ils ne pouvaient s'empêcher d'entendre — dernière voix de leur éducation première — ce qu'il y a d'odieux à recevoir un sacrement pour le profaner et à traiter le mariage comme un vulgaire marché. Ils ressentaient tout ce qu'il y a de monstrueux à unir une âme ravagée par l'incroyance et ses suites, à l'âme croyante et pure de leur fiancée ; tout ce qu'il y a d'éléments de désaccord et de souffrance, dans un ménage où les époux n'aspirent pas au même ciel par la même foi, les mêmes pratiques, la même adoration du même Dieu. Ils auraient voulu, sur ces hauteurs de leur jeunesse et dans ce renouveau de vie, croire comme autrefois.

Mais on ne commande pas à la foi, comme on commande aux sens.

Il ne suffit pas, pour faire un acte de vertu surnaturelle, qu'il soit utile au ménage. Il ne suffit même pas de s'instruire à neuf, d'écouter ou de trouver des réponses à toutes ses objections. Par ce moyen, on peut arriver à SAVOIR ; mais savoir n'est pas une vertu ; CROIRE en est une. Par ce moyen, on peut apprendre ; mais apprendre n'implique pas un motif divin, et

c'est sur un motif divin que la foi s'appuie. En parlant à l'intelligence de ces jeunes gens, j'ai pu quelquefois les amener à conclure et à avouer qu'ils s'étaient trompés. C'était là un aveu du bon sens et de la raison ; ce n'était pas un acte de foi.

L'acte de foi exige de plus un acte de confiance transcendante et un acte d'humilité. En s'expliquant bien, on peut même dire qu'il se résout dans ces deux actes. L'aveu prouve le travail accompli dans l'intelligence, pour y redresser ce qu'il y avait de faux ; la foi prend l'intelligence et le cœur, par la confiance et l'humilité, et les unit à Celui qui est la Vérité, et parce qu'Il est la Vérité.

Quelques-uns de ces jeunes gens, les plus sincères, sont revenus aux pratiques longtemps abandonnées ; ils ont prié, souffert, lutté contre le doute, supplié humblement, — et ils ont retrouvé le don perdu, avec la grâce de Dieu. Mais comme il leur faut pâtir longtemps avant de cicatriser les blessures reçues ! Que de morsures à endurer ! Que d'assauts à repousser pour garder le trésor reconquis, pour empêcher le démon du doute de rentrer dans la place, par les brèches naguère grandes ouvertes !

Ah ! si du moins notre pauvre Jules avait voulu prier et souffrir comme ceux-là ! Tu te souviens des conditions prétentieuses qu'il posait à Dieu : "Qu'il me donne la foi, s'il veut que je l'aie ; ce n'est pas ma faute, à moi, si je ne puis pas croire !..." sans se donner autrement la peine de se mettre à genoux et de mériter la grâce de croire.

Et tu sais ce qu'il est devenu, le pauvre vieil ami. Je n'en sache pas de plus misérable, dans sa solitude de misanthrope antireligieux... Je me trompe pourtant. Parmi les jeunes gens dont je te parle, j'en ai connu de plus dignes de pitié ou de mépris. Ceux-là joignaient à l'impiété la fourberie. Mécréants, ils posaient à la dévotion ; de toutes les incrédulités, ils pratiquaient la pire : celle qui singe et exploite la piété par intérêt.

L'un d'eux était fiancé. Pour ne pas être éconduit par l'honnête famille qu'il avait trompée, il cessa ses insolences contre la religion, cacha son jeu et sauva les apparences. Il remplit hypocritement des formalités, promit d'accomplir ses devoirs de chrétien et se maria. Il avait été à confesse pour avoir un certificat. Il y retourna une fois ou l'autre pour ne pas

déplaire à sa femme; il assista à la messe pour ne pas lui faire de peine. Puis, bientôt, on vit la dernière scène de la comédie : il laissa décroître sa fidélité de néophyte exploiteur, à mesure que décroissait la lune de miel; on vit même disparaître tout signe de religion, avant que la lune ne fût complètement éteinte à l'horizon.

Une religion qu'on pratique pour ne pas déplaire à sa femme, est une religion qui ne mène pas loin.

Au surplus, à voir l'empressement de certains parents catholiques à donner leurs filles à n'importe qui, on se demande pourquoi ces déserteurs de l'Église rempliraient tant de formalités. Il est des mères de famille—et tu sais combien c'est ridiculement vrai—qui croiraient offenser Dieu, si elles manquaient une seule des formules de leurs prières quotidiennes et machinales, et qui se préoccupent moins de la foi de leur gendre futur que de la forme de ses cravates et de ses boutons de manchettes.—Pourvu que nous n'ayons plus à la faire vivre, semble dire le père, pourvu que son mari soit riche, que nous importe la disette de principes, ou la pauvreté d'âme!

Est-ce donc une marchandise si avariée que des filles, qu'il faille les placer sur un pareil marché? L'affection d'un père et d'une mère se borne-t-elle donc au corps, qu'ils oublient ainsi l'âme de leurs enfants et de leurs petits-enfants?

Tu vois, mon cher ami, jusqu'où je me laisse entraîner en causant avec toi. Il faut que je finisse. Mais il faut que tu finisses aussi, n'est-ce pas? de te dépouiller, comme un fou, de ta foi et de la jeter en lambeaux.

Quelle que soit par ailleurs ta misère, ne te plonge pas dans cette misère suprême. Tu y resterais peut-être enfoncé jusqu'à la mort.

A l'heure de la mort, pas plus qu'au moment du mariage, la foi ne cesse d'être une vertu surnaturelle, et ne devient facile à reconquérir pour l'ingrat qui l'a chassée.

Plus d'un, frappé soudainement, n'a pas le temps d'en faire les actes. Bien d'autres dont on dit qu'ils se sont convertis, n'ont guère rempli alors, sinistres fiancés de la mort, que des formalités.

La foi doit naître d'un motif plus haut que l'intérêt d'un beau mariage; elle ne revit pas nécessairement dans le cœur parce qu'on souffre,

ou qu'on a peur. L'intérêt peut tromper un beau-père ; le clinquant peut séduire une fausse dévote, qui brûle de devenir belle-mère ; mais tous ces moyens ne séduisent pas plus la mort, qu'ils ne trompent Dieu.

L'incrédule mourant peut bien, sous l'empire des frayeurs de l'éternité, agir comme s'il avait la foi. Si Dieu ne lui redonne pas cette foi volontairement perdue, ses forces naturelles ne la lui donneront jamais. Si tous les actes de ce moribond, même la réception des sacrements, ne sont pas vivifiés par cette vertu surnaturelle, on ne peut pas plus dire qu'il meurt en croyant, qu'on ne peut dire qu'il s'est marié en croyant, qu'il a vécu en croyant.

Ce qui paraît n'est pas. Ce sont des formalités dernières, bonnes tout au plus à consoler les survivants.

C'est une des douleurs secrètes de notre ministère, mon cher Arthur, de constater parfois cette contradiction entre les apparences et la réalité. Un homme avait joué à l'incrédulité ; Dieu, fatigué de son ingratitude et de ses défis, le prend au mot, de fait, le malheureux ne croit plus, et il meurt. Ses amis se consolent en se rappelant sa conversion finale ; tandis que le

prêtre, qui sait mieux, lui, ne s'en souvient qu'en tremblant.

Mon pauvre ami, toi pour qui la vie est si dure en ce moment, n'oublie donc pas la vieille chanson de la foi. Sa mélodie est douce à la souffrance. Ne ferme pas le ciel sur toi, sous prétexte qu'il sera toujours temps de l'ouvrir. Souffre dans la foi ; tu verras bientôt dans cette lumière renaître l'espérance, et tu aimeras Dieu qui t'éprouve.

Agenouille-toi ce soir ; nous prierons ensemble comme

DEUX FRÈRES

Montréal...

Mon cher Arthur,

Ta lettre est presque méchante ; on dirait que tu réponds à un adversaire.

Je ne prévoyais pas avoir à m'expliquer si tôt sur des conseils, dont le pire défaut est d'avoir été dictés par une franche amitié.

Comme nous voyons les choses différemment, mon cher ami ! Je les vois avec mes yeux, dans la claire lumière de la vérité ; — et je n'ai aucun mérite en cela, pas plus que le mendiant n'a de

mérite à tenir en sa main l'aumône qu'on lui a donnée. — Je les vois telles qu'elles sont, je le sais, j'en suis sûr. Tu les vois à travers des lunettes, dont le monde que tu fréquentes a sali et fumé les verres.

Laisse-moi donc te le dire, et crois-moi. Ce n'est pas pour te morigéner en pédagogue que j'en prends peut-être le ton sans le vouloir. Ce n'est pas de chicaner que je désire ; c'est de t'éviter des hontes et des malheurs auxquels j'ai été exposé et où je serais tombé plus bas que toi, si Dieu ne me les avait épargnés.

Tu estimes "méprisables" et tu trouves bon de railler les "dévots" qui s'agenouillent devant des madones. C'est sans doute pour le même motif que tu juges dignes d'estime les buveurs que tu hantes et les libertins agenouillés devant des filles. Ce jugement a l'avantage de donner une sorte de brevet d'innocence à ta propre conduite, et de t'apporter une paix factice où tu t'endors content.

Il fut un temps, tu t'en souviens, — et ce souvenir, j'espère, te fait encore pleurer, — où tu aspirais à une paix plus haute. Qui aurait pu te faire croire alors que l'instinct satisfait de ce qui est la bête en nous aurait jamais

pu pacifier ton âme et combler tes désirs ?

Ce n'est pas que j'ignore les efforts de ta bonne volonté; tu as voulu mieux faire par moment, je le sais; mais tu l'as voulu sans constance. A la première attaque tu as rendu les armes. Tu es retourné à tes vieilles habitudes dès que la soif du mal t'a repris.

La lutte n'est pas finie, mon cher, parce qu'une fois on s'est converti. Au contraire, elle devient alors plus ardente, l'ennemi, *quærens quem devoret*, étant plus irrité de sa défaite. On peut même dire que contre le tentateur, à qui on a longtemps cédé sans résistance, la lutte ne commence en réalité qu'au moment où la conversion semblait la terminer. C'est alors que les plaisirs quittés deviennent précieux, que l'amour sensuel se transforme en bonheur, que l'erreur a pour l'intelligence des reflets fascinants, des cajoleries enlaçantes, dans lesquelles il lui semble si doux d'être captivé: — oh ! si c'était vrai ! — C'est alors que le cœur a des poussées vers le mal qu'il a chassé, mais qui réapparaît sous des traits inconnus, dans une longue perspective de joies abhorrées et désirées, peintes par cette artiste folle et féconde qu'est l'imagination.

Pas une passion n'a été une fois satisfaite, qu'elle ne redemande à grands cris de l'être encore. Quiconque veut le péché, commence à vouloir le vice.

Le péché jeté dans l'âme est une semence. Et, comme les plantes des marais, cette semence pousse vite ses tiges et ses fleurs. Quand une fois on en a respiré l'infection avec délice, on peut bien, en se convertissant, couper ces fleurs et ces tiges ; mais il faut de longs sacrifices, un long travail de souffrance, il faut des tenailles de fer pour en extraire toutes les racines.

Voilà ce que tu n'as pas eu le courage d'accomplir. Ne t'étonne donc pas que l'infecte moisson soit plus touffue que jamais et qu'elle te déborde.

Si je t'ai accusé faussement, comme tu me l'écris, d'avoir singé l'incrédulité, alors que tu croyais, et d'avoir fait montre d'un scepticisme de pacotille, je te demande pardon et je te plains davantage. — Tu n'as pas commencé, me dis-tu, par nier ce que tu croyais ; tes doutes sont venus avant tes négations. — Alors pourquoi niais-tu puisque tu doutais ? Pour nier ou affirmer, il faut être certain.

Tes paroles étaient sincères ? C'est possible. Tes actes, à l'origine, l'étaient-ils de même ? Il y a des faits qui signifient plus que des paroles; il y a une morale pire que toutes les professions d'incrédulité. Avant de douter, n'as-tu rien nier sous cette forme ? Catholique croyant, n'as-tu pas agi souvent comme un incroyant ?

Il faut à la foi ses pratiques : l'eau stagnante se corrompt et engendre mille êtres visqueux. L'épée qui ne sert pas se rouille à l'humidité : l'âme croyante qui ne s'exerce pas dans l'observation des commandements, s'encanaille vite dans la concupiscence et se rouille au contact des moisissures de la sensualité.

***

Mon cher Arthur, j'ai interrompu ma lettre pour en lire une qui m'arrive de Seattle. On s'inquiète beaucoup sur ton compte, là-bas. On prie, on craint, on récrimine un peu, on me questionne beaucoup, mais sans aigreur, ni amertume. On t'aime quand même. Tu ne le crois pas; et, à ton point de vue, tu as raison. Tu ne peux pas concevoir qu'on aime quel-

qu'un, et qu'on déteste tant ce qu'il fait. Ce brave Josie est un monstre de nourrir dans le même cœur tant d'amitié à la fois, et tant de haine. Et je suis comme lui.

Aussi bien, le vrai monstre ce n'est ni lui ni moi. C'est le type composite que tu es, fait de qualités qui m'enchantent depuis vingt ans, et de défauts qui me crèvent les yeux, tandis que je m'obstine à ne pas les voir. C'est à me demander parfois si ce n'est pas surtout par leurs défauts qu'on s'attache à ses amis. Et c'est sans doute pour cette raison que l'amitié fait tant souffrir.

Fais disparaître les tiens, cher ami ; au moins ceux qui t'empêchent d'être l'ami de Dieu. Je te promets que je serai tout aussi attaché et beaucoup moins souffrant.

Louis.

Montréal, samedi soir

Cher Arthur,

Il n'y a pas d'indiscrétion, je crois, à te transmettre la lettre de Josie, puisque tu ne peux venir me l'entendre lire. C'est fâcheux, tout de même. Ça me force à rentrer mes com-

mentaires; et on ne sait pas ce que ça peut produire, des commentaires rentrés.

Tu te calomnies toi-même quand tu appelles "naturelle" ta répugnance pour la foi et ses œuvres. Si elle est naturelle, elle vient de cette nature viciée qu'il faut combattre et non pas écouter.

A cette nature-là, il sera toujours désagréable de croire à des vérités qui soumettent à des commandements; il lui répugnera toujours de se retrancher des plaisirs, pour accepter des obligations.

Pour contracter une mauvaise habitude, cette nature n'a pas besoin d'efforts; il lui suffit de se laisser glisser et descendre. Mais il lui reste le désagrément de se trouver plus bas. Pour contracter l'habitude de la vertu, il lui faut lutter, se renoncer, recommencer, obéir et monter. Mais il lui reste le fier agrément de se trouver plus haut.

Quant à tes déserteurs de la foi "devenus honnêtes", et à nos catholiques qui ne sont que des "hypocrites", je ne te ferai pas l'injure de croire que tu y croies.

Voyons, là, as-tu jamais connu un homme, même de foi très ordinaire, qui ait renié ses

croyances, ou mis sa conduite en opposition avec elles, et soit devenu par là plus juste ? En est-il un seul que l'accord de sa foi et de ses œuvres n'ait pas grandi, rendu plus moral, plus honnête, plus fort, plus fier, plus constant au travail, plus digne de confiance ? En connais-tu un seul qui ait trahi l'Église pour devenir meilleur ? En as-tu rencontré quelques-uns qui se soient convertis à l'Église par dépravation, pour mieux boire et mentir ? Cherche donc un apostat qui le soit devenu par vertu ! Trouve donc un néophyte qui le soit devenu par vice !

Je ne parle pas des faux dévots et des exploiteurs : ceux-là se servent de la religion, ils ne la pratiquent pas. Ils sont à l'Église ce que les chenilles sont au pommier en fleur. Ce n'est pas par eux qu'il faut juger le catholicisme ; c'est assez que par eux les esprits faibles l'attaquent.

Non, non, cher Arthur, je ne me " fiche " pas de ta pauvreté, et beaucoup moins de ta pauvreté d'âme. J'ai seulement voulu te faire entendre que la pauvreté n'est pas un mal, puisqu'elle est un instrument de salut. Quand Dieu fait un homme riche, c'est pour s'en servir ;

quand il le fait pauvre, c'est pour le servir. C'est un métier difficile que de bien servir; — puisque Dieu s'en est chargé, laisse-le faire, il s'en acquittera mieux que toi. Mais encore faut-il comprendre comment le laisser faire.

Cette pensée m'est venue hier pendant une visite à M. C***. J'espérais que pour les pauvres il allait m'ouvrir sa bourse. Il ne m'a ouvert que sa maison, d'ailleurs richement meublée.

Je te donne la main, cher ami; et si j'avais une bourse dedans, je te la donnerais aussi.

Envoie à Seattle une réponse rassurante et, pour ne pas mentir, *age quod dicis.*

L.

Maison de l'Immaculée Conception
Montréal, 15 février 1894.

A M. Arthur Prévost, vieux garçon et jeune théologien, salut.

Mon cher, jamais lettre ne m'a plus surpris ; et jamais surprise ne m'a été plus agréable.

T'envoyer tout ce qu'il faut pour " répondre aux ennemis du Syllabus et les clouer là ", voilà de ta part du neuf bien authentique. Ça me rend rêveur de voir qu'une pareille question ait pu passionner deux huissiers et trois commis-voyageurs. Il faut leur pardonner volontiers d'avoir attaqué le Syllabus, ne serait-ce qu'à cause de tes excellentes réponses qu'ils ont provoquées, et du désir qu'ils ont fait naître chez toi de t'instruire.

Il me semble qu'attaquer le Syllabus est devenu vieux jeu. Il y a longtemps que les colères soulevées par ce document pontifical sont éteintes. Tes voyageurs de commerce ont dû voyager à petits pas ; ils ne sont pas dans le train, s'ils piétinent encore dans ces vieilles routes.

Toutefois, si les colères sont passées de

mode, les vérités qui les ont fait naître ne passent pas et ont, chaque jour, des applications nouvelles. Je te félicite de les vouloir mieux connaître.

Tu trouveras, dans la brochure que je t'envoie, le Syllabus et l'Encyclique qui l'accompagne.

Ne perds pas de vue, cher ami, que c'est une lettre que je t'écris et non pas un traité de théologie. Je crains bien cependant que, sans être un traité, ce ne soit long: les cours que je suis depuis une huitaine d'années m'habituent mal aux synthèses.

Le Syllabus a été publié le 8 octobre 1864, peu de temps après le congrès de Malines. On peut même dire que sa publication a été hâtée, provoquée, par les doctrines du libéralisme catholique énoncées par plusieurs des membres illustres de ce congrès. Il fut élaboré avec le conseil d'un certain nombre d'évêques, et sa promulgation fut décidée par Pie IX, malgré les appréhensions et les angoisses personnelles que lui causait la prévision des effets de ce document dans le monde.

Il fut accueilli par une tempête. La Révolution fit rage contre "la théocratie, qui lançait

un défi si fier aux idées modernes". De son côté, le libéralisme catholique s'efforça d'en amoindrir le sens et la portée. En somme, il devint, pour les faibles, un épouvantail; pour les impies, un prétexte à persécutions; pour tous les autres, un drapeau. On y trouva la dernière formule de la vérité intégrale appliquée à notre temps. Plus de faux-fuyants possibles: il fallut être catholique jusqu'au Syllabus inclusivement.

Il te servira, je crois, mon cher Arthur, pour voir plus clair dans le catalogue des quatre-vingts propositions condamnées par ce document, de le considérer dans dix paragraphes différents. Les quatre premiers traitent des fondements mêmes de la religion, et rappellent les condamnations déjà prononcées contre la Révolution sous toutes ses formes et de tous les noms. Les trois suivants se rapportent à l'Église, à l'État, à leurs relations et aux erreurs modernes en cette matière. Les derniers mettent au point les questions délicates de la société civile, du mariage, du pouvoir temporel des papes, du libéralisme.

Voici maintenant la réponse à tes deux questions principales: 1° quand peut-on dire

que le Souverain Pontife parle *ex cathedra?* 2° le Syllabus est-il un acte de la souveraineté doctrinale de l'Église, et partant de son infaillibilité?

La première réponse est très courte. Je la tire intégralement de mon cahier de notes, en te laissant le soin de la traduire pour tes commerçants et tes huissiers.

Le pape parle *ex cathedra* lorsque *omnium christianorum pastoris et doctoris munere fungens, pro sua suprema apostolica auctoritate, doctrinam de fide et moribus, ab universa ecclesia tenendam, definit.*

Pour répondre à ta seconde question, et y répondre affirmativement, il faut démontrer que dans le Syllabus le pape s'adresse à l'Église universelle, qu'il y réprouve et condamne certaines propositions, comme erronées, contraires à la foi et à la morale chrétienne.

Qu'il en agisse ainsi dans l'encyclique qui accompagne le Syllabus, personne n'ose en douter, puisque, là, il le dit en propres termes. Mais on essaie d'établir une différence entre l'encyclique et le Syllabus, lequel n'est pas revêtu des mêmes formules d'autorité. Cette distinction ne manque pas absolument de

fondement, quoique le bon sens loyal ait peine à l'établir. Et il ne manque pas de preuves, au contraire, pour démontrer la solidarité qui existe entre ces deux documents.

Il y a d'abord la presque *identité de fond :* nombre de propositions étant déjà condamnées dans l'encyclique. Il y a la *simultanéité* matérielle et morale de l'envoi, ou publication : c'est l'intention évidente du pape que l'un et l'autre soient reçus *per modum unius*. Il y a la persuation générale subséquente de cette solidarité entre les deux documents : tous les théologiens, à part quelques libéraux, les considèrent comme solidaires. Il y a enfin les actes subséquents de Pie IX, reconnaissant le Syllabus comme son œuvre de pape et couverte de son autorité.

Donc, le Syllabus, comme l'encyclique qui y est jointe, est un acte de la souveraineté doctrinale de l'Église, émané du pape parlant *ex cathedra*.

Est-ce à dire que le Syllabus soit de foi ? ou que les contradictoires des propositions qui y sont condamnées soient autant d'articles de foi ? Non. Au sens rigoureux des mots, il n'y a d'articles de foi que les vérités révélées par

Dieu, explicitement ou implicitement : la Trinité, par exemple, l'Incarnation, l'Immaculée Conception... Or quelques-unes des propositions du Syllabus appartiennent à ces vérités révélées. Elles étaient donc, bien avant lui, des articles de foi. Mais nombre d'autres n'ont pas ce caractère. Dieu n'a pas révélé, par exemple, que les congrégations romaines (XII[e] proposition) ne font pas obstacle au progrès de la science ; que les papes (XXIII[e] proposition) n'ont pas usurpé les droits des rois.

Et cependant il n'y a pas de différence pratique entre l'obligation d'adhérer à ces propositions et l'obligation d'adhérer aux vérités révélées. Pourquoi ? Parce que, outre les vérités révélées et articles de foi, il est nombre de vérités à croire en vertu d'un article de foi. Par exemple, il est de foi que l'Église est infaillible en tout ce qu'elle-même juge nécessaire à la défense des dogmes, ou du dépôt confié à elle par Jésus-Christ. Elle l'est donc en condamnant comme erronée toute proposition incompatible avec ses dogmes. Par conséquent, il faut croire la contradictoire de la proposition condamnée, non que cette contradictoire soit article de foi, mais par suite de l'Infaillibi-

lité de l'Église, qui est, elle, article de foi.

Je ne sais, cher Ami, si je me fais bien comprendre. En réfléchissant un peu, je crois que tu verras clair et me fera comprendre par tes interlocuteurs. S'ils sont de bonne foi, ça suffira. Et s'ils ne sont pas de bonne foi, à quoi bon ? Tout servirait à les aveugler davantage. On ne convainc jamais un homme qui ne veut pas l'être ; on ne peut que l'irriter.

Quant à ceux qui contestent l'opportunité du Syllabus, sous prétexte qu'il ne fait que rappeler et résumer des documents pontificaux déjà connus, ils oublient que ces documents acquièrent une autorité plus grande à titre de promulgation nouvelle, qu'ils sont présentés dans ce catalogue sous une forme plus nette et plus précise, plus propre à réfuter des erreurs, vieilles aussi, mais qui ont revêtu de notre temps des modalités nouvelles.

Que Pie IX ait par là soulevé des questions brûlantes, c'est ce qui ne doit étonner ni effrayer personne. Des questions brûlantes, il y en a toujours eu et il y en aura toujours dans l'Église. Personne n'a soulevé plus de questions brûlantes que Jésus-Christ. Le meilleur moyen de les empêcher d'être brûlantes, c'est de les résoudre.

Là-dessus je te fais une grande révérence de confrère.

Louis LALANDE, S. J.

L'Immaculée-Conception, Montréal

Mon cher Arthur,

C'est donc décidé: tu jettes la médecine par dessus bord. Tu ne t'en porteras pas mieux, ni les malades que la mort devait recevoir de tes mains.

Voilà des études — si tant est que tu aies étudié—qui ne t'auront pas servi à grand'chose.

Devenir journaliste, mon Dieu, ce n'est pas gai comme une aurore du Jour de l'An. Le journalisme exige de la préparation, du tempérament, des talents speciaux, une vocation enfin. Pour acquérir tout cela d'un coup, il ne suffit pas d'avoir raté son brevet de médecine, d'avoir fumé et flâné cinq ou six ans dans une chambre d'étudiant.

Je ne veux pas, note bien, te grossir les difficultés, en te faisant ces remarques ; je désire uniquement t'empêcher de gâcher cette carrière comme tu as gâché la médecine. Si donc tu n'as pas d'autre situation en ce moment, et si

on t'en offre une à la *Presse*, soit! saute dessus. Ça te permettra d'attendre, de regarder autour de toi et de trouver mieux.

Quel métier de légionnaire pourtant que celui de reporter! Ce qu'il faut en avoir de talents pour les courses; de souplesse intellectuelle pour trousser, varier, assortir des faits divers; de bon sens pour écrire le moins de bêtises possible, sans avoir le temps de penser; de connaissances universelles pour parler avec une égale compétence, dans le même quart d'heure, de la dernière profession religieuse et des scandales de la cour du Recorder; des choux et des avoines du marché, de la toilette des dames aperçues sur quelque plage éreintante et à la mode; du dernier livre en vogue et du menu d'un grand dîner, dont s'est fendu certain parvenu pour que le public le sache; des fiançailles rompues, des cambrioleurs et des tigres terrifiant les campagnes; des boxeurs décrochant la mâchoire de leurs adversaires, des réceptions en grande pompe, avec portraits d'ambassadeurs, de ministres, de gros-bonnets, de chevaux qui ont pris le mors aux dents!

Te reconnais-tu ces dispositions encyclopédiques? As-tu des pieds d'Achille? des yeux

d'Argus ? des clefs pour toutes les portes ? une tête d'archiviste ? une grammaire à toi tout seul, souple comme un gant de peau ? As-tu des réponses pour tous les indiscrets ? des scènes sensationnelles, des mets épicés pour toutes les fringales ? des questions sans vergogne à toutes les intimités, à tous les confidents, au mari et à sa femme, au grand seigneur et à sa cuisinière ?

Va donc alors, monstre ! Il ne te manque plus que cent bouches : la *Presse* va te les prêter, — en y ajoutant sept ou huit piastres par semaine.

Enfin, blague à part, il n'y a rien à dire et rien à faire. Si c'est un gagne-pain, et si tu as fini de manger ton héritage, ce pis-aller s'impose. A quoi bon te dire : je le regrette, toute étude professionnelle est finie, tu vas bientôt te dégoûter de l'improvisation sans relâche du reportage, et, à moins de faire du journalisme une carrière permanente, ton nouveau genre de vie et le milieu où tu t'engages ne te préparent à rien pour l'avenir et te jettent dans une imp[illegible]e ?

[illegible] le moment, j'aime mieux ne pas prendre tes velléités au sérieux. Tu vas revenir de Saint-Polycarpe, et nous aviserons.

On croit ferme encore, rue Sherbrooke, à tes succès futurs. Tes deux vieilles amies, celle qui sait tant et si bien parler et celle qui sait tant et si bien se taire, m'ont répété vingt fois, l'autre jour, entre deux prières, au Gesù: "Quand notre Arthur sera médecin...— Tout le monde l'aime tant!... Il va bien réussir, hein, mon Père?..." Ces deux-là, tu peux le dire, te prennent pour ce que tu devrais être. Quel bonheur, cher ami, tu causerais autour de toi, si seulement tu voulais consentir à être heureux!

Je parie qu'à la campagne on t'appelle docteur; et ce devrait être juste. Vu tes talents, tu ne tuerais pas plus mal qu'un autre. Moi, je me serais mis la tête et le cœur entre tes mains.

C'est à Saint-Polycarpe que se rattache un de mes derniers souvenirs d'écolier. Comment appelles-tu donc ce petit village sans église, entre le Coteau et Saint-Clet, par où nous sommes passés en revenant de chez toi?

Trois-Châteaux?... Pont-Château?...

Je l'ai encore là, devant les yeux. Tout ce bruit fou et ces éclats de rire de jeunesse, tes romances sentimentales et les notes de ténor carillonnant du grand Marcellin me sonnent

encore aux oreilles, comme si c'était de ce matin. C'est un brave pays que ce... Château; et nous y avons vu de braves gens. Je me demande s'ils ont pu trouver que nous étions de braves collégiens ?

Douze ans ont coulé au sablier depuis ce jour-là. Le temps nous a dispersés comme les oiseaux de nos toits dans les migrations d'automne. Chacun a été poussé par ses rêves d'avenir, par son ambition de faire quelque chose et de devenir quelqu'un. Roussel est à Boston; Marleau dans le Nevada; Champagne continue en dillettante son droit, à Paris; Ladouceur a bâti son nid dans une sacristie et met toute sa gloire d'artiste-décorateur à parer des autels. Marcellin s'en est allé dans l'au-delà, hélas ! pauvre victime; et tu sais combien la mort, en fauchant sa vie, a fauché d'espérances grandes et chères.

Si tu te rends à Saint-Clet, va jusqu'au cimetière, agenouille-toi sur sa tombe et récite-lui une prière pour nous deux.

Quand rentreras-tu à Montréal ? Écris-moi tes desseins, et si je puis t'aider en quelque façon, dis-le sans détour. Quelle veine tout de même de passer ces jours de chaleur à la campagne !

Tu as le grand air des champs, l'odeur des foins coupés, la fraîcheur des soirs, les bonnes brises venues de loin pour secouer les ardeurs de "midi roi des étés". Tu bois de l'eau de source très claire : nous buvons les reptiles de nos fonds de réservoir ; tu respires dans une atmosphère toute neuve : nous respirons de la fumée coupée de poussière ; tu dors la nuit : nous haletons nuit et jour ; tu lis sous les ombrages où il fait bon vivre : nous nous épongeons dans notre étuve et nous demandons presque à mourir, pour cesser enfin de suer comme des gouttières. Quel dommage que l'hiver vienne quand il fait froid ! Ce serait si bon maintenant !

Connais-tu des gens, comme ça, qui arrivent juste quand on n'en a pas besoin ? Et d'autres qui continuent une lettre quand ils auraient dû depuis longtemps la finir ?

LALANDE

Sault-au-Récollet, 15 septembre 1894.

On me remet ta lettre, mon pauvre Arthur. Je me hâte d'y répondre en trois mots.

Calme-toi. Tu as connu et tu as mérité des épreuves plus rudes.

Sors de ce milieu malpropre. Désinfecte-toi. Ne réponds plus à ces adversaires de mauvaise foi. Ce n'est pas à connaître la vérité qu'ils cherchent : ils la connaissent trop et ça leur fait mal. C'est à la chasser de leur esprit, où elle habite malgré eux.

Il te paraît mystérieux que des religieux, créés et mis au monde pour sauver leurs semblables, soient haïs par eux. Rien ne me paraît plus naturel.

Tu ne peux comprendre pourquoi nos idées sont impopulaires ? Rien n'est plus humain.

Il est naturel au courant de descendre. L'endiguer et le remonter ne sont pas des œuvres populaires. Et le courant, ce sont les passions, les plaisirs, la vanité flattée et qui se flatte, la libre-pensée, le libre-faire, la libre-vie, les sept péchés capitaux mis en train. Toutes choses très populaires ; toutes choses que nous tâchons d'endiguer ou de remonter.

Ceux que nous combattons et qui sont l'enjeu de nos combats sentent au fond de leur vieille nature, malgré leur raison qui nous approuve, un grand désir de nous voir vaincus. Ce désir vient de ce complice du mal vivant au dedans de tout pécheur. Si le complice pouvait prouver que nous avons tort de bien penser, il prouverait du même coup que lui a raison de mal agir. S'il pouvait démolir les bonnes idées, il glorifierait les mauvaises actions.

Nos idées seront toujours trop impopulaires pour persuader tous les *amusards* de remonter le courant. D'ailleurs, Dieu ne l'exige pas. Quand il daigne se servir de nous, il se contente de notre fermeté dans la foi et des efforts de notre bonne volonté. Le reste est son affaire.

Le travail de notre ministère ressemble un peu à celui du ministère de la marine. Nous jetons à l'ancre des bouées dans le chenal, pour que ceux qui descendent le courant, s'aperçoivent de temps en temps où ils vont; nous allumons des phares tournants, pour que leur nuit ne soit pas trop sombre. Ce travail nous donne parfois le bonheur de tirer du gouffre ceux qui allaient heurter l'écueil final et s'engloutir.

Souviens-toi de ces quelques mots de psychologie populaire et ne t'étonne de rien.

Si tu abandonnes ta position de pauvre chien, viens tout de suite me voir. Je te recommanderai à un archiviste de mes amis. Il te mettra aux écritures. Tu gagneras au moins ton pain. Nous verrons ailleurs pour la chambre et les habits.

je te serre cordialement la main, mon pauvre Arthur, et je t'aime beaucoup plus à cause de tes misères.

Louis LALANDE, S.J.

Collège Sainte-Marie, Montréal
13 décembre 1896.

Cher Arthur,

Tu me consultes pour avoir une décision, n'est-ce pas? et non un simple conseil d'ami. Ce serait bien plus court, si tu demandais un conseil. Je te dirais: ne commets pas la sottise de te laisser circonvenir par les affiliés des loges. Éconduis de la façon que tu sais quiconque te ferait l'injure de te proposer une affiliation. Nous en rirons et tu t'applaudiras quand nous pourrons en causer.

Mais puisque c'est un cas de conscience que tu me poses, va pour le cas de conscience.

Il est défendu par la loi de l'Église et par la loi naturelle d'appartenir à une société secrète proprement dite. Tu ne peux donc en faire partie, ni comme catholique, puisque ce serait choisir toi-même ta propre déchéance et mériter l'excommunication ; ni comme homme, puisque la loi naturelle lie toute conscience humaine, et qu'il n'est pas plus permis de la violer à un païen, qu'à un juif et à un protestant.

Or, c'est violer la loi naturelle, 1° que de s'engager à l'avance, aveuglément, à exécuter les ordres d'un chef, connu ou inconnu, qui peut commander des actes réprouvés par la conscience, ou simplement de contribuer à ces actes, ou de s'en faire le complice ; 2° de garder ou d'imposer le secret des loges à l'égard de tout pouvoir légitime et de toute autorité civile ou religieuse, même devant un mal général à réprimer ou un bien commun à promouvoir ; de se faire membre d'un corps qui, ouvertement ou en secret, travaille à la destruction de l'autorité de Dieu dans le monde et de ceux qui le représentent.

Voilà en substance ce qu'exigent les sociétés

secrètes, ce qu'elles sont et ce que renferme leur secret.

Si tu veux savoir comment, en se faisant leur adepte, on viole les lois de l'Église, tu n'as qu'à écouter ce qu'on en rappelle chaque année aux prônes des églises, qu'à lire quelqu'un des nombreux documents pontificaux sur ce sujet, et notamment la Constitution apostolique *Quo graviora*, de Léon XII, dans laquelle il réunit les actes et décrets de ses prédécesseurs en cette matière, les sanctionne et les ratifie de nouveau pour toujours; ou bien tu peux revoir l'encyclique plus récente, *Humanum genus*, de Léon XIII.

En second lieu: quelles sont, me demandes-tu, les sociétés secrètes nommément condamnées par l'Église?

Il y en a cinq: 1° la Franc-Maçonnerie, sous toutes ses formes et à tous ses degrés; 2° les Odd Fellows; 3° les Chevaliers de Pythias; 4° les Fils de la Tempérance; 5° l'Ordre des Templiers.

La Franc-Maçonnerie — l'église de la Révolution, comme l'appelait Félix Pyat, la Synagogue de Satan, comme disait Pie IX — a été condamnée une première fois, en 1738, par Clément XII. Pendant longtemps toutes les socié-

tés qui étaient nées de la Maçonnerie, ou se rattachaient à elle par des liens plus ou moins étroits, furent englobées dans cette condamnation et celles qui suivirent.

En 1848, alors que les Odd Fellows et les Chevaliers du Temple multipliaient leurs loges aux États-Unis, Mgr Kenrick, archevêque de Philadelphie, s'adressa à Rome pour savoir si ces deux sociétés étaient comprises dans la condamnation portée par Léon XII. Après de longues études et une volumineuse correspondance, le cardinal Fransona lui répondit que ces sociétés étaient condamnées comme la Franc-Maçonnerie et en vertu des mêmes principes, et qu'il était défendu à tout catholique de s'y affilier.

Tout récemment encore, en 1894, les Fils de la Tempérance et les Chevaliers de Pythias, condamnés comme les Odd Fellows et les Good Templars, s'efforcèrent de faire lever par Rome l'excommunication qui pèse sur eux. Ils n'obtinrent que l'affirmation des mêmes principes coucluant à la même condamnation. "Ce n'est pas, disait une des réponses de la Sacrée Congrégation, une question qui relève de la loi ecclésiastique, mais de la loi naturelle et divine.

Si tu lis les lettres pontificales et la Constitution dogmatique de la Foi catholique, promulguée par le concile du Vatican, en 1870, tu découvriras plusieurs autres sociétés qui, pour n'être pas nommément anathémathisées, n'en méritent pas moins les défiances de l'Église et ses condamnations *générales*. Toutes celles, par exemple, qui font profession de naturalisme, et dont les écrits, les œuvres, les efforts avoués ou sournois, tendent à supprimer la religion surnaturelle, à abolir le règne du Christ sur les individus et les nations, pour y faire régner la seule raison et la pure nature.

Et si tu ne sais pas discerner, par leur nom, leur origine, leur cérémonial, ces sociétés diverses, filles fécondes que la Franc-Maçonnerie a toutes plus ou moins portées dans son sein, examine un peu la conduite de leurs adeptes quand il s'agit d'un projet de loi en matière d'éducation, d'un "frère" à caser dans une charge publique, d'une législation qui porte atteinte aux droits de l'Église, d'une accusation ou d'une calomnie contre un prêtre ou un évêque, et tu verras vite de quel prétoire ils sortent et à quelle synagogue ils ont vendu le Christ.

Me permets-tu d'ajouter à ces sociétés celles que l'Église tolère encore, mais dans lesquelles elle voit avec peine entrer ses enfants : les Chevaliers du Travail entre autres et les Forestiers Indépendants ? Elles constituent, particulièrement pour les catholiques, un véritable danger. En effet, entrer dans une société suspecte, c'est s'exposer, si jamais elle est interdite, à être un jour dans l'alternative, ou bien de perdre, en sortant de ses rangs, l'argent qu'on y a versé, ou bien de cesser, par un acte de révolte, d'être enfant de l'Église.

La révolte en pareil cas n'est pas inouïe ; et l'on peut s'étonner que les exemples du passé ne rendent pas les catholiques plus circonspects dans le présent, et mieux garantis contre les dangers de l'avenir.

Mon cher Arthur, ne sois pas du nombre des pauvres leurrés qui, éblouis par des promesses et des mensonges, fatigués de travailler honnêtement pour gagner leur vie, croyant trouver un bien-être tout fait, se jettent dans une loge, comme un chevreuil affolé se cache dans une trappe.

N'y sois pas même entraîné par la curiosité ou l'imprévoyance myope de ceux qui n'y voient

qu'une association de secours mutuels et d'œuvres de philanthropie. Ce sont ces myopes-là qui font l'affaire des voyants haineux et malfaisants.

Ne soumets jamais ta dignité de baptisé et de confirmé au cérémonial d'une réception, dans quelque loge que ce soit. Laisse passer docilement par ces momeries grotesques la fierté des incrédules. Quand on est trop grand pour adorer Dieu, et trop intelligent pour admirer les cérémonies du culte catholique, on peut se permettre de monter jusqu'à la hauteur des postures requises pour être sacré franc-maçon. Par ailleurs, le démon se doit à lui-même de faire passer, dès l'initiation, ses nouvelles recrues par le ridicule du cérémonial. Ne leur envie pas cet honneur. C'est déjà assez humiliant de savoir que d'anciens catholiques s'infligent à eux-mêmes ce châtiment hâtif de leur apostasie. Leur crédulité niaise ferait pouffer de rire, si elle n'était lamentable.

Voilà, mon ami, ton cas de conscience. Acceptes-en la solution ; elle vient de l'amitié non moins que de la théologie.

Louis Lalande, S.J.

Montréal, mardi matin.

Mon cher Prévost,

Je te retourne la lettre du rédacteur en chef. Les offres sont superbes. Évidemment tu as été fort recommandé, pour avoir la promesse de passer, à si bref délai, du reportage au bureau supérieur de rédaction. Tes craintes et tes regrets de ne pouvoir répondre à tant d'espérances ne me surprennent nullement. La préparation au journalisme ne s'acquiert pas par chance, comme une fortune à la Bourse.

N'importe! va toujours: *audaces fortuna juvat.* Aie confiance, et ne doute de rien!

Si inférieur que soit le niveau où tu as longtemps langui, si tu te mets à monter, tu atteindras bientôt les sommets. Et tu sais de quel cœur j'applaudirai en te voyant suivre cette voie ascendante, sans dévier, ferme et droit, du pas alerte et de ton allure d'autrefois.

De toutes les carrières, le journalisme est peut-être celle qui, actuellement, a le plus besoin d'hommes désintéressés, capables d'arriver sans déchoir.

Tandis que tu formeras ton style en fabriquant des nouvelles et des faits divers, tu armeras ton esprit de résolutions vigoureuses et de principes féconds. Après ton entrée au bureau de rédaction, tu n'auras peut-être pas à attendre longtemps les belles batailles pour la vérité,—des batailles d'homme libre. Je te les souhaite. S'il arrive à la justice d'être maltraitée, tu le seras avec elle. Les causes qui méritent d'être défendues, méritent qu'on ne se sépare pas d'elles à l'heure de l'épreuve. On n'a pas assez prouvé à la Patrie son amour, tant qu'on n'a pas souffert pour elle. On ne s'est pas assez prouvé à soi-même son endurance, tant qu'on n'a pas reçu les coups de la bataille. On n'a pas assez prouvé à Dieu sa fidélité, tant qu'on n'a pas, dans le sacrifice, identifié sa cause avec la sienne.

Tu es mal pourvu de fortune? Tant mieux! C'est un aiguillon au travail.—Tu n'a pas encore de nom et de prestige? C'est une gloire de les conquérir.—Tu es jeune? Pas si jeune que cela; et tu vas travailler sous un soleil qui mûrit vite. D'ailleurs il est des ardeurs et des dévouements propres à ton âge, et dont on a grand besoin pour réchauffer les âmes

frileuses, blotties dans leur égoïsme. Et puis, ceux même qui te reprocheront ta jeunesse se garderont mal du regret de ne plus mériter ce reproche. En tout cas, c'est un mal dont on guérit,—trop vite, hélas!

Oh! si ton indépendance contribuait à briser les vieux cadres des vieux partis!

Trouve, dans tous les sujets, un mot, et glisse-le partout. qui fasse comprendre enfin aux lecteurs, que la Religion, la Patrie, les grandes questions sociales et de la colonisation, les droits des minorités, l'intégrité de notre territoire, la langue et l'éducation, forment un terrain assez large pour y grouper toutes les bonnes volontés et y concentrer tous nos efforts. Pourquoi épuiser plus longtemps nos énergies en des luttes fratricides, et enfermer davantage les Canadiens français en deux camps distincts, d'où sortent des moitiés d'homme au service d'une moitié de pays? On fait pourtant déjà assez peu pour l'Église et la nation, même quand on les défend avec un entier désintéressement, sans rétrécir cette défense à la mesure et aux calculs mesquins d'un parti.

Ne sépare pas l'Église de la Patrie. Tu ne

saurais servir fidèlement l'une ou l'autre, sans les unir toutes deux. L'Église te fournira la direction qui montre le péril, indique les excès et en préserve. Toi qui aimes la liberté, tu la trouveras là, féconde, noble, séduisante : la vraie liberté qui, ayant brisé tous les autres liens, ne garde plus que le lien de Dieu et des pouvoirs constitués par Lui. Celle-là mène très loin, elle élève très haut, tu peux m'en croire. Nos dissentiments, sur ce point, ne viennent pas de notre amour de la liberté ; nous nous entendons parfaitement là-dessus. Ils viennent de la conception différente que nous en avons. Tu l'identifies avec la licence ; il faut l'identifier avec l'ordre sous l'autorité ; tu la trouves dans la faculté de tout dire, de tout écrire, de te mouvoir à ton gré et sans entraves ; il faut la trouver dans la faculté de se mouvoir sans entraves dans le bien.

Le pouvoir de mal faire n'est pas de l'essence de la liberté, c'en est la faiblesse.

Réprimer ce pouvoir ou l'amoindrir, ce n'est pas gêner la liberté ni la détruire, c'est la perfectionner. Pas plus qu'on ne gêne la liberté d'un voyageur en éclairant la route où il marche, en jetant des ponts sur les torrents,

en posant des garde-fous au bord des précipices.

Nous sommes des voyageurs, tous allant vers le même but final. Vous autres, journalistes, vous avez de plus l'énorme responsabilité de ne point voyager seuls. Vous marchez à la tête des multitudes qui vous lisent. Mon cher Arthur, si tu veux avancer sans broncher et que les lecteurs, à ta suite, marchent d'un pas rapide et sûr, accepte de Dieu et des hommes qui tiennent de lui l'autorité, des commandements, des conseils, des directions; laisse-les garantir la liberté de ta marche, fermer les casse-cou et jeter des ponts sur ton passage.

Quelle ère de progrès ce serait pour le journalisme canadien, si l'on pouvait faire consentir les vrais catholiques à faire et à lire des journaux de doctrine, au lieu de faire et de lire des journaux à sensation! Ce n'est plus de penser, semble-t-il, qu'il importe pour faire certains journaux: c'est de voir. Ce n'est plus de réfléchir qu'il importe à ceux qui les lisent: c'est de regarder.

Si on te le permet, rends-toi responsable de tes articles en les signant. C'est un bel appoint contre la médiocrité. On y regarde à deux

fois avant d'écrire, quand on doit porter la peine de sa nullité. On pèse ses éloges, ses compromis, ses attaques, ses principes, ses expressions, quand on y accole son nom. Le journalisme impersonnel est d'ailleurs privé, auprès des lecteurs, d'un des attraits les plus attachants: l'attrait de la signature. Il y a plaisir, en lisant, à savoir qui nous parle, qui a pensé pour nous et nous fait penser. Si éloquent qu'il soit, j'imagine mal un orateur capable de m'intéresser en parlant derrière un rideau.

De l'orateur, il nous faut les gestes et la physionomie; de l'écrivain, nous aimons à voir le nom.

Je crois, mon cher ami, qu'il vaut mieux attendre ton retour pour répondre à tes autres questions. Je vais demander la permission d'aller te rencontrer à Lachine; nous descendrons ensemble le Saut-Saint-Louis, et nous causerons de tout cela.

Prions bien afin que tout réussisse comme nous l'espérons.

Valeas.

Louis LALANDE, S. J.

Du haut de mon "sapin" de rhéteur
2e vendredi de septembre.

Mon cher, avec l'année scolaire qui commence, je recommence ma classe.

Mes rhétoriciens n'ont pas de chance;—et moi non plus. Ils s'étaient demandé si on n'allait pas leur bailler un jeune professeur vibrant d'éloquence et de poésie: on leur a prosaïquement infligé l'ancien. Loin d'y gagner à leurs yeux en vieillissant, j'en perds. Ce n'est pourtant pas l'âge; mais je suis comme le saule de la cour des Petits, qui a perdu ses feuilles avant la saison; moi, ce sont des illusions, des enthousiasmes, des... ah! si tu savais tous les cheveux que je n'ai pas depuis les vacances!

Autrefois, dans cette même classe de rhétorique, du temps que j'étais scolastique et que les cheveux et les feuilles poussaient comme au printemps, je t'écrivais des lettres sur les classiques, et je croyais que *c'était ça*. Nous causions préceptes et théories avec toute notre juvénile sincérité. J'en ai bien rabattu sur les théories!

Je fais réciter très peu de préceptes. Et

ceux que je fais réciter, je les fais réciter très peu; mais j'en fais causer de cinquante façons différentes. Quand mes élèves les ont bien tournés, retournés, redits en leur propre langage, j'imagine qu'ils les comprennent. J'ai peur de trop de mémoire chez les grands enfants; c'est souvent un simple instrument à répétition. Il y a du perroquet dans tous nos petits prodiges de mémoire, et ce perroquet est, pour l'intelligence, ce que le perroquet de Théo. Gauthier était pour sa chatte Théophile: l'ennemi.

Après cela, je lis et analyse des modèles. Il y en a d'aujourd'hui, d'autres d'hier, d'autres de la Restauration, d'autres anciens, d'autres plus anciens; les uns écrits à l'étranger et les autres au Canada. Tous y passent à leur tour. Mais, hélas! j'ai beau les choisir, les varier, les assortir, en extraire ce que je crois en être la pure essence, rien n'y fait. Ils deviennent insipides, étant devenus livres de classe. Rien ne tue un chef-d'œuvre comme d'en faire un manuel aux mains des écoliers.

Mes jeunes élèves me reprocheront plus tard de leur avoir laissé ignorer à dessein les ouvrages du dernier demi-siècle. Je les aurai dédaignés, diront-ils, sous prétexte qu'ils n'ont

pas observé, dans leurs discours, les précep
du P. de Boylesve, les trois unités dans leu
drames, la poétique de Boileau dans leurs ve

Et ils en feront la découverte. — Il y
a, comme ça, chaque année, qui découvre
Victor Hugo et Daudet. J'en ai même con
qui avaient découvert La Fontaine, parce qu'
avaient mis la main dans la saleté de s
Contes.

Les ayant découverts, ils les trouvent cha
mants ; — ce n'est plus le professeur qui les le
présente ! Exquis, comme ces liqueurs rares qu
les domestiques fripons boivent au fond d
verres après un grand banquet. Délicieux :
sont des fruits défendus et verts ! Car il y
un âge, dit Louis Veuillot, où l'acidité des fruit
verts plaît plus que la saveur des fruits mûr
Il arrive même qu'on ne change pas de goût e
changeant d'âge.

De tous ces mécomptes le professeur doi
prendre son parti de bon cœur. On ne fait pa
du bien pour qu'il nous revienne, ou qu'on nou
en tienne compte. Il ne faut pas bien faire
parce qu'on réussit. Ça rendrait le bien fair
trop facile et trop tôt récompensé.

L'écolier, règle générale, n'est pas méchant

il est léger. Le jeune homme n'est pas ingrat; il oublie. C'est moins par un acte de *vouloir* qu'il fait litière des enseignements reçus, que par l'absence de cet acte; c'est par irréflexion. Quand il méprise, ce n'est pas tant à son maître qu'il en veut; c'est sa propre conscience révoltée qu'il combat. Ce n'est pas pour diminuer la valeur de son éducation qu'il la critique ou s'en moque, c'est pour alléger le poids de la reconnaissance, lourd aux faibles épaules. Ce n'est pas le trésor qui lui pèse, c'est la dette. Son âme était de cire; on a pu aisément y graver tous les codes, et celui de la morale. Il ne les a pas effacés. Seulement, certaines passions dont il n'a pas tempéré l'ardeur, et le grand soleil de la mondanité où il s'est exposé, ont fondu la cire, et avec la cire fondue ont coulé les gravures.

Ah! quand donc les pères et les mères de famille nous fourniront-ils des âmes qui ne coulent pas au soleil! Des âmes qu'on pourrait tremper comme l'acier dont on fait les fortes épées au service des nobles causes! Des âmes sur lesquelles on écrit des choses immortelles, comme sur le bronze des monuments!

3 heures.

L'après-midi, je fais un cours d'histoire du Canada. Je devrais y consacrer une demi-heure, et je m'y oublie parfois une heure entière. Mes élèves causent sur un événement important qu'ils ont étudié. Ils tâchent d'en découvrir les causes et la préparation dans les circonstances qui le précèdent, ou les conséquences dans les évènements qui le suivent. Ils apprécient, sans réciter, les hommes et les choses, critiquent, louent, comparent et jugent.

Il est intéressant de les voir se livrer à cet exercice d'intelligence et de bon langage. Quelques-uns aiment moins cette méthode. Les forts en mémoire seraient plus sûrs d'une bonne note, s'ils avaient à réciter la liste des gouverneurs français ou anglais, les dates de toutes les fondations, les noms de tous les chefs sauvages et la nomenclature des batailles, victoires et défaites sous les deux régimes.

Nous faisons un peu de philosophie de l'histoire sans lui en donner le nom: ce grand mot de *philosophie* déconcerterait les jeunes gens, ou servirait d'excuse à leur indolence. —" Com-

ment voulez-vous que je sache ma leçon, c'est de la philosophie de l'histoire!"

Il se peut bien toutefois que j'aie tort de ne pas l'appeler par son nom. Un jour, on me reprochera, qui sait ? d'avoir refusé la chose, parce que j'aurai caché le mot.

Quand l'histoire est finie, plus tard que plus tôt, nous tombons dans le grec. Et c'est une chute. Ce qu'Euripide danserait en beau diable, s'il entendait mon Ouimet lire seulement trois ou quatre vers d'*Hécube !*

Hier, je préludai au discours *Pour la Couronne* par la notice obligée sur Démosthène. Je racontai, naturellement, l'anecdote du caillou et des récitations sur le rivage de la mer.

L'exorde traduit et commenté, je fais répéter par Lafond. Hélas! le voilà qui bafouille, ânonne, halète, est rendu, avant même d'avoir achevé la lecture du premier paragraphe. Puis il s'arrête, me regarde avec de grands yeux ronds suppliants : " Ah ! dit-il, quel homme heureux que ce Desmosthène! — Pourquoi ça ? parce qu'il ne vous entend pas, je suppose ? — Non, mais il n'avait qu'un caillou dans la bouche, lui ; moi, quand je lis du grec, j'ai la bouche pleine de cailloux!"

Le mot, j'en ai bien peur, va rester. Un de ces jours, mes rhétoriciens me demanderont une exemption de l'exercice des cailloux. Des papas, férus d'instruction pratique, m'accuseront de perdre le temps de leur fils à l'exercice des cailloux. Des mamans tendres crieront au surmenage de leurs chéris, à l'exercice des cailloux. Les petits de la classe préparatoire vont désormais trembler, se sentir grimper des fourmis dans le dos, rien qu'à la pensée de monter en rhétorique et de faire l'exercice des cailloux...

Mais voilà que mes élèves achèvent leur composition. Ils m'apportent leurs chefs-d'œuvre.

——

9 heures

Je termine cette lettre que j'aurais dû t'envoyer au sortir de la classe.

Bonsoir.

Je veille à ma fenêtre en compagnie de la lune et de vingt-sept copies d'une narration française.

Si tu ne travailles pas le soir, c'est le meilleur moment pour me trouver chez moi. Viens; mais j'ai changé de chambre. Tu arrives, tu

montes, tu tournes à droite, tu montes, tu te détournes à gauche, tu montes, montes, montes, tu demandes au premier venu où c'est; il te dit de monter; tu montes, tu redemandes à un autre premier venu, et c'est moi. Est-ce clair?

Si c'est vrai que tu n'es pas entré dans une seule auberge depuis le mois de mai, tu n'as qu'à te bien tenir contre mes démonstrations.

Louis LALANDE, S. J.

Collège Sainte-Marie, Montréal
10 décembre.

Madame X*** est venue me voir ce matin, tout en larmes, après la messe. Son fils, ton misérable commensal de taverne, agonise, s'il n'est pas déjà mort. Ah! ce que cet enfant a fait souffrir sa mère!

Prions pour lui.

Il a été tué par bien des causes connues et voulues; mais toutes, comme des confluents d'égouts, se rencontrent en une seule: l'alcool.

L'alcool a produit sur lui l'effet de tous les

stupéfiants : il l'a abêti ignominieusement. Il en meurt.

Il ingurgitait le whisky à grands verres, et il le suait en vice.

C'est à en pleurer ! Il avait de si beaux talents, une imagination si fraîche, une sensibilité si délicate ; et sa mère avait harmonisé en lui toutes ces qualités avec une tendresse si douce !

Elles auraient pu s'épanouir en fleurs de génie. Elles sont restées fermées, comme des boutons sur le rosier dont une nuit froide d'automne a glacé la sève.

Cette mort, mon cher ami, ne te fait-elle pas songer jusqu'au ferme propos et jusqu'aux larmes ?

Louis LALANDE, S. J.

Samedi, pendant l'orage et après trois heures de Shakespeare.

Qu'est-ce que tu me contes là, cher ami ? Une plantation du féminisme dans le comté de Soulanges ! Et tu crois que cela va fleurir ? As-tu jamais vu des roses s'épanouir dans le sable d'une plage ?

Ta lettre est gaie, rafraîchissante par ce soleil de feu, pétillante de verve et d'humour. On dirait que tu préludes à tes succès de journaliste.

Je vais me permettre toutefois une restriction. Plaisanter sur ce ton, leste pour le moins, des femmes, est un mérite trop facile pour te tenter, et souvent trop injuste pour ne pas froisser ton cœur honnête. Il est telles épigrammes sur les belles-mères qu'on laisse désormais aux amateurs de vieilles choses et de formules d'esprit apprises par cœur. Il est des délicatesses et des candeurs dont on ne doute point, serait-ce par le seul respect pour le souvenir de ses sœurs. On n'enveloppe pas dans une défiance générale, ou dans une infériorité d'esprit humiliante, toutes les femmes, quand on

songe que dans ce nombre se trouve sa mère. — Et pour un fils, tu sais, sa mère, c'est l'être pur qui, un jour, lui a donné la vie au dépens de la sienne; c'est l'être intelligent qui a moulé son âme et y a gravé à force d'industries patientes et ingénieuses les grandes vérités dont s'éclaire toute l'existence; c'est l'être sublime fait de bonté et d'énergie, de tendresse, de courage et d'amour, qui lui a tout prodigué: sa substance pour le nourrir, ses fatigues, ses veilles inquiètes, ses leçons entremêlées de baisers qui les rendaient inoubliables, ses pardons mouillés de larmes qui faisaient tant regretter, le soir, les fautes du jour; ses sourires caressants, même au milieu des angoisses, pour chasser loin de lui toute tristesse et lui faire croire à un bonheur dont elle était privée; son cœur enfin où il venait s'appuyer dans ses heures de chagrins d'enfant et trouver l'affection la plus sincère et la plus débordante, le refuge le plus sûr que Dieu nous ait donné, après son propre cœur.

Non, un fils ne fait pas certaines plaisanteries contre les femmes, quand il songe à ses sœurs et se souvient de sa mère.

Il pardonne joyeusement aux femmes de prononcer moins de discours et d'écrire moins de

livres que nous, en les voyant donner à la société ce grand nombre de chefs-d'œuvre vivants, qui sont des enfants bien élevés.

Tes citations ne sont pas heureuses. Personne n'a dit ni plus de bien, ni plus de mal des femmes, ne s'est plus contredit en parlant d'elles, que Michelet. Lorsqu'il généralise les angoisses morbides de certaines âmes féminines, et conclut sans restriction : " La femme est un être malade ", il cède à la tentation — presque une maladie chez lui — de dire un mot qui devienne axiome. Que Drumont, dans un moment de mauvaise humeur, ait trouvé le mot très juste, et prétende que l'intelligence chez la femme ne fonctionne pas de la même façon que chez l'homme, attendu que " l'homme est un être de raison, la femme un être d'impression ", cela démontre tout au plus comment certains écrivains peuvent se livrer à des fantaisies anti-féministes, et offrir dans leur personne un exemple vivant des défauts dont ils accusent les femmes.

On crie beaucoup contre l'envahissement des bureaux, des charges publiques et des professions libérales par les femmes. A mon sens, c'est moins cet envahissement qu'il faut déplorer,

que l'état social qu'il révèle. Elles y so
poussées par le *struggle for life*, toujours pl
ardent. L'égoïsme des hommes et leur fraye
exagérée du mariage, les nécessités réelles c
factices de la vie, le besoin de pourvoir à le
table et à leur garde-robe, ont bien souve
tiré du foyer des jeunes femmes qui dema
daient d'y vivre tranquilles et d'y faire, com
les anges gardiens, beaucoup de bien sans êt
vues.

Si l'on savait la biographie intime des 1
femmes ingénieurs, des 27,700 teneuses de livr
des 64,000 clavigraphistes et des 888 femm
journalistes des États-Unis, on constaterait q
beaucoup d'entre elles ont dû vaincre des rép
gnances instinctives, pour accepter ces situ
tions et en faire le gagne-pain de leurs vie
parents ou de leurs petits enfants.

Ce n'est pas leur faute, c'est le malheur d
temps.

Comment dès lors pourrait-on les blâmer
se préparer à ces situations nouvelles et de
rendre, par l'instruction, aptes à les remplir

— Tu penses qu'il faut craindre pour elles
science ?

— Pourquoi ?

— A cause de leur légèreté naturelle, dis-tu.

La réponse est fausse, ou pour le moins exagérée. Et si elle était vraie, ça ne justifierait rien. Quand un cerveau est léger, ce n'est pas en le gardant vide qu'on le rend plus grave. La science étant un perfectionnement, elle est voulue par Dieu, et pour tous. Je sais bien qu'elle peut enorgueillir, mais c'est là un abus, et l'abus n'est pas inouï chez les hommes eux-mêmes. Ce n'est pas pour la femme en particulier que saint Paul dit : *scientia inflat.*

—La femme instruite n'a plus d'affection, elle vit trop par l'esprit et pas assez par le cœur ?

C'est possible, et si c'était poussé à l'excès, ce serait aussi monstrueux que l'état d'un homme vivant trop par le cœur et pas assez par l'esprit. Mais en supposant la femme instruite capable d'oublier un peu d'amour dans l'amour-propre de sa science, quel si grand mal y aurait-il ? Pour n'en avoir pas assez oublié, souvent il lui est advenu tant d'avanies ! Et tant d'hommes avec elles en ont souffert !

En tout cas, tu as raison de dire que la lutte est commencée—se continue plutôt—entre les féministes et leurs adversaires. Tu verras que ses phases les plus acerbes naîtront de malen-

tendus, d'équivoques, d'exagérations fâcheuses de part et d'autre et de gros mots. Certaines femmes revendiqueront à grand bruit des allures et des libertés compromettantes, et crieront aux droits lésés et à l'esclavage antique, parce qu'on leur aura conseillé de ne pas coudoyer les hommes, dans la promiscuité des affaires publiques, dans l'ornière éclaboussante de la politique, et de ne pas tourner à la Louise Michel. Certains hommes s'indigneront, comme d'un bouleversement radical des sexes, d'entendre la femme parler d'autre chose que de chiffons, casseroles et pot-au-feu, de la voir écrire un article de revue, d'ailleurs inoffensif, et de ne pouvoir la confiner dans son boudoir, comme au temps des païens on confinait dans leur gynécée les matrones romaines. On se battra autour de la question, on s'arrachera les cheveux,—peut-être dans tous les sens.

Pour remettre les choses au point, on verra intervenir celui qui a déjà réhabilité la femme : le catholicisme, pas le paganisme, qui en faisait un instrument de plaisir ; pas le protestantisme, qui en fait la servante de son maître ; pas la libre-pensée, qui la jette dans les hasards du divorce et arrache de son front les honneurs

de la maternité, pour la couronner des jouissances de l'amour libre.

Seulement, quand le catholicisme résoudra la question, on aura vu dans les deux camps bien des excès: d'un côté, des célibataires hargneux et des maris autocrates, comprimant les libertés intellectuelles et féminines les plus innocentes ; de l'autre, des Jacobins en jupe, des pastoresses et des Catos, donnant dans tous les ridicules et toutes les métamorphoses.

Et ce sera triste à voir, tous les éclopés d'une bagarre où l'on avait droit de compter sur plus d'égards mutuels.

C'est à de pareils combattants qu'il faudrait rappeler l'observation psychologique fort suggestive de Pascal. Elle pourra peut-être te servir dans tes polémiques de journaliste. Prends-la.

"Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à quelqu'un qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité; mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or,

on ne se fâche pas de ne point tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies."

Que de chicanes, mon cher, on éviterait, si on procédait de cette façon!

Que gagnerions-nous, par exemple, l'un et l'autre, toi de te fâcher en écoutant, et moi de te dire: ta comparaison entre la presse anglaise et la presse française est absolument fausse, tu te trompes, c'est absurde, tu dis des bêtises? J'y gagnerais de passer pour un imbécile, et toi de t'ancrer plus au fond de ton erreur. Mais, quoi que je pense, je ne te dirai rien de tel. D'abord, parce que ça me fait plaisir de te voir étudier cette question, devenue pleine d'actualité pour toi; et ensuite, parce qu'en effet le journalisme anglais, par le côté que tu l'envisages, est bien supérieur au journalisme français.

Le journal sert d'habitude à un double rôle: il est l'organe de l'opinion, ou l'instrument de la publicité. Il apporte des idées, ou il fournit des informations; il est le porte-voix des rédac-

teurs et prêche leurs théories, ou il est l'écho des affaires et des bruits du monde; il fait de la propagande, ou il fait de la réclame.

Comme réclame et comme publicité, tu as raison: le journal anglais l'emporte sur l'autre. Mais conclure de là à une supériorité absolue, indique que tu n'as pas considéré l'autre côté de la question.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que moins un peuple a d'idées, et plus il aime la réclame; et si, par ailleurs, la presse est la plus fidèle expression du caractère d'un peuple, cette supériorité du journal anglais n'est pas pour nous faire sécher d'envie. Le journal français est plus doctrinaire, mais il est plus logique aussi. Tu n'y trouveras pas, dans deux colonnes voisines, des correspondants qui donnent le démenti à l'opinion des rédacteurs, ou des comptes rendus faisant l'éloge de l'adversaire qu'on éreinte dans l'article de fonds. Cherche donc, par exemple, la louange des Juifs dans un compte rendu de *la Libre Parole;* cherche donc dans *l'Univers* une correspondance contre l'autorité pontificale. Tu pourras trouver tout cela, et bien d'autres choses contradictoires, dans une même page du *Times* de Londres.

Le Français, vois-tu, pense ; l'Anglais s'informe ; celui-là veut des idées, celui-ci des faits ; l'un a besoin du calme de son bureau de travail, l'autre cherche le bruit du grand public. Le premier aboutit souvent à l'utopie, le second à la marchandise.

Je pourrais sans effort allonger cette note puisée je ne sais plus dans quel souvenir, et je multiplierais les contrastes, si j'allais jusqu'au journalisme américain. De celui-là, tu en connaîtras vite assez long, quand tu seras dans la galère.

Écris comme tu penses, toi qui penses bien, et ne contribue pas à faire de la presse canadienne une vulgaire reproduction, en français hybride, de la presse des États-Unis.

Le procédé-Pascal dont je viens de me servir ne t'a pas froissé, j'espère, et il nous donne raison à tous deux.

Jouis bien de ton repos ; affermis tes desseins et surtout ta volonté de les poursuivre jusqu'au bout. Les inconstances naissent des coups de tête, ou de la lâcheté. Retrempe-toi dans la tempérance, dans l'eau claire et le grand air ; reviens en septembre et alors... Courage et en avant !

LALANDE

Montréal, 15 novembre.

Mon cher Arthur,

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais malade ? J'aurais trouvé le temps de passer quelques quarts d'heure près de toi, et j'aurais obtenu des religieuses certaines douceurs dont tu as été privé.

Cela t'aurait aidé à absorber les remèdes de ton médecin, et à ne pas digérer ses inepties. Dis-moi donc, pourquoi t'es-tu laissé conter ces histoires-là ? Tu l'avais appelé pour te purger, quelle démangeaison l'a pris de t'endoctriner ? Tu le payais pour son sel et non pour ses blasphèmes.

Je t'envoie par le bonhomme Bruyère, *l'Honnête Femme*, de Veuillot, et *le Général de Sonis*, de Mgr Baunard.

Le paquet était déjà ficelé, lorsque j'ai découvert dans mes paperasses *le Gendre de M. Poirier*. M. Bruyère m'offre de t'apporter cette comédie dans sa poche. Ça t'amusera.

Tu te souviens, n'est-ce pas, du bonhomme Bruyère ? notre incomparable cocher, raide comme tenue, colonel comme galons et bou-

tons jaunes, chèvre comme barbe, magistrat comme dignité d'expression ? C'est lui qui trouve la température "marécageuse", au Canada, et qui parle souvent d'une dame bien "légitime", où il était cocher avant de passer chez les Jésuites.

Fais jaser le bonhomme.

Sois de bonne humeur : la maladie a quelquefois de bons effets. Tu t'en apercevras. J'en connais même qui se confessent pendant leur maladie. Cela ne fait pas mourir, si ce n'est peut-être les habitudes contractées pendant une trop bonne santé.

Maurice est venu me conter son voyage de l'Ouest. Il a été le héros de vingt aventures, et c'est une aventure frémissante rien que de l'entendre. Il m'a répété certaines de ses prouesses trois ou quatre fois, et il avait lui-même l'air de se croire, du moins les dernières fois.

Si tu voyais sa figure et ses gestes quand il décrit les *buffalos* qu'il a regardés et qui l'ont regardé. Je pensais au mot de Tartarin devant la cage du lion de Tarascon : "Ça c'est une chasse !" Mais il ne les a pas tués, du moins pas encore. Attendons au prochain récit, quand tu seras là.

Il a découvert Chicago. Et si tu pouvais seulement imaginer le quart de ce qu'il y a vu! En amateur de neuf, d'inédit, il s'est fait conduire où personne ne songe d'aller: aux Abattoirs, à Pullman, chez Marshal Field, au Stock Exchange..., et ce qu'il en a admiré d'échantillons de blé, de vrais *sleeping* à dormir debout, de bestiaux, de porcs vivants dans la minute d'avant et saucissons dans la minute d'après, de skyscrapers, de femmes bien habillées et même d'Américains!

Un seul souvenir de son voyage lui est pénible. C'est celui d'un dîner de gala chez un vieil oncle, où lui et Oscar ont dû jeûner. Et tu sais que Maurice a la mémoire de l'estomac. Ah! mon cher, me dit-il, d'un ton sec et comme aigri par la fringale, si tu as des amis qui dînent pour l'amour de dîner, fais-en donc un jour les convives de l'oncle P. Tu verras que ça les guérira du péché capital de vivre pour manger. Il nous a régalés d'un de ces régals dont il a le secret : une carpe pêchée en eau tiède, un poulet-primeur de trois ans, des petits pois très gros, des pommes de terre en chemise couleur poussière, un vin tout jeune et si malin que le pauvre Oscar en piquât un soleil dès la

première gorgée. Puis des cigares *domestiques* capables de donner le vertige à une cheminée. Je finis par griller le mien en soufflant dedans, pour faire jaillir la fumée par le bout de la cendre. En me voyant faire, Oscar me dit : "Hé, hé, tu pousses dessus, mon vieux!" Lui, qu'un mauvais cigare pourrait tuer et qui est toujours armé contre les assassins, avait glissé discrètement le *domestique* dans sa poche, et en fumait un autre qui sentait bon la Havane.

Ce n'est pas cela que le bonhomme Bruyère appellerait un dîner authentique.

Au revoir. Bon courage! Soigne-toi, guéris-toi, confesse-toi.

Louis LALANDE, S.J.

L'Immaculée-Conception
rue Rachel, Montréal

Mon cher Arthur,

Jamais je ne t'ai dit que la cause unique du scepticisme était le libertinage. La perte de la foi est une question trop complexe pour être résolue par cette exagération simpliste.

La dépravation du cœur mène souvent il est vrai à l'incrédulité et l'accompagne. Mais cette cause ordinaire n'exclut pas toutes les autres ; et il n'est pas plus permis de conclure : foi perdue, cœur perverti, que de conclure : foi robuste, mœurs pures.

Il arrive au problème de l'incrédulité d'être purement intellectuel.

C'est peut-être le cas des individus dont tu me cites les noms ; mais ne crois pas les avoir exonérés de toute faute, parce que tu as expliqué la cause extraordinaire de leur incrédulité. On n'est pas innocent parce qu'on est moins coupable. La charité respecte les intentions et donne aux accusés le bénéfice du doute ; mais la charité n'est pas une vertu niaise, toujours

prête à fermer les yeux pour distribuer des absolutions.

Règle générale, dans un pays comme le nôtre, on peut dire que personne n'est incroyant sans de graves motifs de soupçonner son erreur, de douter; et, par conséquent, sans avoir l'obligation de chercher la certitude dans la vérité. Douter, en effet, et ne pas s'éclairer quand on le peut, c'est cesser d'être de bonne foi, c'est consentir à l'erreur entrevue dans le demi-jour du doute.

Or, quel Canadien peut dire avec sincérité: j'ai la certitude que les enseignements de la foi catholique sont faux. J'ai étudié, j'ai réfléchi, j'ai pesé le pour et le contre, sans passion, avec le seul désir d'arriver au vrai. Aux objections où se heurtait mon esprit, j'ai cherché des solutions chez les auteurs catholiques, et je les ai trouvées insuffisantes; mes parents se sont trompés, mes maîtres se sont trompés, la tradition catholique se trompe. J'ai acquis, pour asseoir l'affirmation contraire que je leur oppose, une somme de documents et de preuves suffisante à me donner la certitude de leur erreur ou de leur longue illusion, et la certitude de la vérité que je possède.

Parmi tes amis, dis-moi, combien pourraient tenir sincèrement ce langage? C'est le langage de la bonne foi. Tout autre langage est celui de l'opinion, de la fourberie, du peut-être,—du doute.

Ne point faire ce qui dépend de soi pour arriver au langage de la bonne foi, rester conséquemment dans le doute, et partir de là pour accomplir des actes certainement contraires aux obligations de la foi, c'est pécher plus ou moins gravement selon la gravité de ces obligations.

Malgré ton assertion contraire, je me demande s'il est parmi nous des catholiques dont on puisse dire qu'ils n'ont jamais eu la foi,—je ne parle pas évidemment du don *habituel* de la foi: celui-là, ils l'ont reçu dans le baptême. Est-il chez nous des victimes précoces de leur milieu intellectuel, des jeunes gens entraînés inconsciemment dans un courant d'idées impies, où le nom de Dieu sert au blasphème, l'Église à de persistantes calomnies, la religion au ridicule de toutes les railleries, les dogmes à des négations sans réponse ou à des objections victorieuses? Je ne crois pas à l'existence de pareilles victimes, du moins dans la généra-

tion présente. Il faut donc, si on ne veut pas recourir exclusivement à la question des mœurs, chercher ailleurs les causes de l'incrédulité d'un grand nombre.

L'une d'elles est faite d'ignorance, doublée le plus souvent de légèreté.

Un enfant a reçu pour toute science religieuse son catéchisme, comme on l'apprend à dix ans. Ses parents y ont ajouté des exemples édifiants de piété, mais d'une piété routinière qui ne s'est jamais demandé et n'a jamais enseigné le pourquoi des pratiques les plus élémentaires. A l'école, la grammaire, la clavigraphie, l'arithmétique et autres matières de l'enseignement commercial, ne lui ont guère laissé de temps pour l'apologétique.—Et puis, l'apologétique, à quoi bon? Cela ne sert pas à gagner de l'argent.—Des sermons entendus, il se souvient qu'ils étaient longs. Des livres sérieux sur les vérités de la foi, il n'en a jamais lu ; —livres de luxe, livres inutiles : son père et sa mère étaient de bons catholiques, et ils n'en ont jamais lu!

Mais voici finir cet âge de routine. L'enfant est devenu jeune homme et il est entré dans un bureau d'affaires. Sa foi ne respire plus à

l'aise, comme dans son ancien milieu de piété confiante et traditionnelle. Il entend contre ses pratiques religieuses des railleries; il voit mépriser en paroles et en actes les préceptes de Dieu; on nie devant lui les dogmes auxquels il a toujours cru; on lui demande des preuves qu'il n'a pas.

Aux paroles des mécréants de son entourage s'ajoutent bientôt, avec tout le prestige de l'imprimé, les journaux et les revues. Il y trouve une pâture détestable: des doctrines contradictoires et des erreurs de tout nom, qui se heurtent, se croisent, dans son esprit désemparé; des promiscuités immorales, des tolérances odieuses, au nom de la largeur d'esprit et de la liberté des croyances; des sévérités décourageantes pour tous les tenants du christianisme, des éloges outrés pour les progrès du temps présent et pour toutes les inventions destinées à remplacer nos vieux dogmes mourants; des louanges répandues avec mélancolie, comme des fleurs funèbres, sur la tombe de la religion qui s'en va.—Hélas! dit-on, elle qui a accompli tant de belles œuvres, dans le passé! Mais n'a-t-elle pas fait son temps et ne doit-elle pas disparaître, puisqu'elle vit de mystères

et de miracles, et que la science explique, ou va bientôt expliquer les uns et se passer des autres !

La première impression chez le jeune homme est toute de surprise : on peut donc porter la main sur l'arche de mes croyances ! on peut donc s'en passer !

Puis il s'émerveille de voir démolir si aisément des dogmes réputés indestructibles ; et il cède, comme à la science et à la vérité, aux démolisseurs auxquels il ne peut répondre.

Tu songes, n'est-ce pas ? que la première réponse devrait être un aveu de son ignorance. C'est d'ordinaire la réponse de l'homme qui n'est pas du métier : d'un médecin incapable de résoudre une question de droit, d'un avocat embarrassé par une question de chirurgie, d'un musicien questionné sur la tenue des livres, d'un cultivateur interrogé sur une critique d'art ou une pièce de poésie.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi dans les questions religieuses ? Ah ! cher ami, pourquoi ? Cherche au fond de notre vieille nature pourquoi elle n'aime pas les vérités gênantes, escortées d'obligations pratiques, et pourquoi elle se fait volontiers complice des erreurs qui l'éman-

cipent et la flattent. Quiconque l'écoute,—et qui ne l'écoute pas un peu? — raisonne comme notre jeune homme: vous m'apportez contre l'observation des commandements de Dieu et de l'Église des arguments que je ne puis pas résoudre; donc, je ne suis pas obligé d'observer ces commandements.

Le raisonnement est assez sommaire, n'est-ce pas? Eh bien, regarde autour de toi, et dis-moi: n'est-ce pas là le raisonnement, en faits ou en paroles, de beaucoup d'adolescents dont la vie a été désorientée avant leurs vingt ans? Remonte le courant où s'en vont, comme des épaves, les débris de leur foi naufragée, et tu vas retrouver ce raisonnement, inconscient ou délibéré, au point de départ de tous leurs désordres du cœur et de l'intelligence.

Et, à ton avis, ils ne seraient pas coupables?

Supposons même qu'ils en arrivent — Dieu leur retirant la grâce du remords et les abandonnant à leur ingratitude — à une sorte de bonne foi et de tranquillité dans l'apostasie, ils ne cessent pas d'être coupables à l'origine. Il y a eu pour tous ces incrédules un moment de transition, où, sciemment, ils se sont exposés au mal avant d'y passer délibérément. L'état

d'âme suivant, heureux et sincère si tu le veux, ne change rien à cette tache de transfuge.

L'ignorance, mon cher Arthur, est donc ici la première cause du mal.

— Mais si cette ignorance, penses-tu, n'est pas volontaire,—ce qui peut fort bien arriver,— comment le jeune homme devient-il coupable en cédant aux objections qui le confondent ?

— N'y pouvoir pas répondre, est-ce une raison suffisante pour y croire ? Ne pouvoir pas analyser un breuvage considéré depuis longtemps comme poison, est-ce une raison pour céder à l'invitation de le boire ? Parce qu'il est plus facile d'objecter que de démontrer, de démolir que de bâtir, faut-il se ranger du côté des démolisseurs ? La vérité cesse-t-elle d'être la vérité parce qu'on l'ignore ? Le faux devient-il vrai parce qu'on ne peut lui donner un démenti victorieux ? Les adversaires eux-mêmes n'objectent-ils pas, parce qu'ils sont trop ignorants pour répondre aux difficultés entendues ou lues quelque part ?

La légèreté est la seconde cause du mal.

Sans elle, l'ignorance aurait recours au bon sens et elle se dirait : moi, je ne sais pas ; mais depuis dix-neuf siècles l'Église catholique a eu

des savants, pour résoudre les objections d'adversaires aussi forts que ceux de nos clubs et de nos tables d'hôte. Et il se trouve que ces savants acceptaient toutes les obligations de la foi et en pratiquaient tous les devoirs. Ils devaient être sincères.

Sans la légèreté, le jeune homme se dirait encore: moi, je ne sais pas; mais avant d'être renégat je dois au moins étudier. Il y a des livres pour me renseigner; et comme il s'agit de mon bonheur et de mon éternité, la chose en vaut la peine.

Moi, je ne sais pas; mais en renonçant à mes croyances et à mes pratiques religieuses, je me sens moins honnête, moins fort, moins chaste, moins fidèle à la parole donnée, moins respectueux de l'honneur d'autrui. Ce sont là des vertus bien catholiques,—ce sont des fruits excellents: l'arbre qui les produit doit être bon.

Moi, je ne sais pas; mais il est autour de moi des hommes qui savent, des laïques instruits, des prêtres, mon confesseur, des professeurs de collège et d'université, pourquoi ne leur demanderai-je pas des lumières et des réponses?

Moi, je ne sais pas; mais j'ai un cœur pour

jouir, et ce cœur est trop au-dessus de celui de la bête pour se contenter des jouissances sensuelles d'une nature déchue. Il exige d'autres consolations et un autre idéal. Vous voulez éteindre sur mes lèvres la prière, fermer sur ma vie les portes de l'au-delà, traiter de sottises et de crédulité naïve ce qui a fait la joie de mes meilleures années, l'honneur et la force de toute ma famille, qu'allez-vous me donner à la place?

Comment exonérer de toute faute l'être léger qui dédaigne même ces raisonnements élémentaires, et comment croire à sa bonne foi dans l'incrédulité ?

Chez d'autres, la cause du doute et de ses conséquences est moins complexe, tient plus exclusivement à l'intelligence.

C'étaient des jeunes gens instruits, chercheurs, bien doués, sans peur de l'effort; seulement, présomptueux. Ils ont cru pouvoir, sans danger, tout lire et tout braver. Séduits souvent par la forme littéraire ou une certaine métaphysique nuageuse, plutôt que par le fond, ils se sont engagés dans le dédale des théories, des systèmes, du dilettantisme philosophique, de la critique et de l'histoire dont notre âge

est si fécond, se flattant de savoir faire le triage dans cet amas d'erreurs et de vérités. Ils se sont dit : le temps est venu de soulever tous les voiles et de voir par nous-mêmes ; la crainte pudique ou intéressée des professeurs de collège en a assez caché de chefs-d'œuvre et d'adversaires, pour qu'il y ait un plaisir intense à les regarder enfin face à face.

Et ils ont fait du modernisme littéraire et philosophique, français ou allemand, leur milieu intellectuel. Ils ont forcé leur âme à vivre dans une atmosphère privée d'air surnaturel.

Leurs bonnes intentions, servies par leur belle intelligence, les ont d'abord préservés du scepticisme. Mais une âme catholique a beau être vigoureuse, si on la laisse vivre hors de son élément propre, dans un milieu contaminé, elle languit bientôt et s'affaisse, comme languit la poitrine d'un montagnard habitué à respirer l'air pur des sommets, dès qu'on le force à vivre dans l'air vicié d'une usine ou l'atmosphère méphytique d'une houillère.

Hors du milieu surnaturel, la foi vacille ; puis, comme ces lampes du sanctuaire dont l'huile s'est lentement consumée, elle s'éteint presque à l'insu de l'incroyant laissé dans les ténèbres.

Un jour il a voulu se mesurer dans une lutte inégale à un adversaire admiré, et il a été terrassé. Le sophisme est resté debout, victorieux dans son esprit.

Combien j'en ai vu, mon cher Prévost, de ces jeunes vaincus de l'imprévoyance ! Tous ne sont pas allés jusqu'à l'incrédulité absolue ; mais tous étaient amoindris dans leur foi.

Ils avaient quitté le collège bien armés pour les luttes de la vie, l'âme fière, prête au sacrifice et au travail, le cœur plein d'admirations très hautes ; leurs succès dans le monde nous apparaissaient déjà dans un rayonnement de foi, de pureté, d'honneur. Ce n'est pas sur eux que pouvait compter la vie de bohème. Ce n'est pas dans leurs rangs que les viveurs, fils à papa, ou enfants ramollis de parvenus, cherchaient leurs camarades en jouissances. L'incrédulité vulgaire, faite de bravades grotesques pendant la vie et de frayeurs tremblantes à l'heure de la mort, nourrie de vantardises, de farces ineptes contre le clergé, de goujateries contre les religieuses, de calomnies et de vieilles rengaines cent fois réfutées, n'aurait jamais pu les entamer. Ils avaient pour elle, comme pour l'immoralité, un dédain suprême. Ils auraient

rougi d'avoir un simple point de contact avec ces mécréants de bas étage; ils seraient devenus apologistes intransigeants par la seule peur d'être de leur école.

Eh bien, si prévenus qu'ils fussent contre les mauvais amis, ils ne l'étaient pas contre les mauvais livres. L'ami eut été mis à la porte ; le livre les suivait jusqu'à leur chevet.

Ils revenaient de temps en temps au collège. On causait des choses d'autrefois ; ça leur semblait un plaisir sincère ; ça nous était une grande joie. Quel professeur ne constate pas avec joie que le cœur de ses élèves reste jeune avec lui, tandis que poussent leurs moustaches et que mûrit leur esprit au soleil de la vie ?

Mais c'est une douleur profonde aussi de constater chez eux l'effet des études aventureuses et du sophisme envahissant. La remarque se fait peu à peu ; leur mentalité n'est plus tout à fait la même ; le vrai n'arrive plus comme autrefois dans leur âme, ainsi que la lumière dans le cristal. Leur esprit est enveloppé d'ombres et d'éclairs qui ôtent aux choses leur contour précis et y jettent des reflets décevants. Ils ne voient plus la vérité comme ils la voyaient ; ils la morcellent, lui font des

restrictions. A tout propos on s'étonne de voir leur répugnance devant certains principes d'ailleurs indiscutables. Ils se soumettaient naguère à l'autorité, ils en appellent aujourd'hui de ses ordres ; ils étaient dirigés par elle, ils se montrent prêts à la diriger. Ils jugent volontiers leurs juges. Catholiques, ils veulent continuer de l'être, mais d'un catholicisme à leur goût, d'où ils retranchent, par un éclectisme digne du libre-examen, les points de doctrine et de morale trop embarrassants. Ce n'est plus l'Église, semble-t-il, qui les reçoit, ce sont eux qui reçoivent l'Église ; et pour la rendre digne d'être reçue, ils la corrigent. Avant de la mettre à la porte, ils lui donnent toutes les chances de se rendre acceptable.

Dans ces conditions, la défiance à l'égard des anciens maîtres ne se fait pas attendre. Peut-être même se mêle-t-elle à une forte idée de supériorité dédaigneuse ; — le dédain est si proche parent de l'orgueil ! Ils se disent en secret : j'ai étudié des choses que ces routiniers de la classe ne savent pas. Et ils s'éloignent de leurs maîtres par le même chemin qui les éloigne de l'Église.

Et pourtant leur savoir de quoi s'est-il ac-

cru ? Des erreurs qui s'y sont ajoutées ? Peut-on dire que des erreurs ajoutées à des vérités grossissent le trésor de la science ? Autant vaudrait au prodigue, pour prouver l'accroissement de sa fortune, énumérer ses dettes.

Samedi matin.

Je me suis relu avant de fermer ma lettre. Bon Dieu, que ce n'est donc pas cela ! Que c'est indécis, terne et flou, comparé à ce que je ressens ! Ce sont des photographies de jeunes gens, prises instantanément sur la pente de l'incrédulité, que je voulais t'envoyer, et je ne trouve, en les développant, que des taches vagues, sans physionomie. Je compte sur tes deux yeux pour débrouiller tout cela et y mettre un peu de lumière.

J'ai connu en particulier l'un de ces jeunes gens, et j'ai suivi sa marche. Il suffirait de raconter dix ans de sa vie, pour raconter celle de tout le groupe dont il est un des types.

Il eut des succès de collège, — bon premier de sa classe, huit années durant. Quand, par accident, il fut second, l'humiliation rageuse

qu'il en éprouva fit assez voir la part de l'orgueil dans son émulation. Il brilla en littérature et l'on put croire que les lettres seraient sa voie. En philosophie, son esprit délié, subtil, assoupli par une culture précoce, servi par des connaissances étendues, pour son âge, l'inclina plutôt vers la métaphysique.

Il reçut de ses maîtres des faveurs, assez pour rendre un cœur loyal reconnaissant, assez pour rendre un cœur égoïste ingrat.

Sa conduite était comme sa diligence, excellente, et ses succès comme sa conduite.

Il n'était pas populaire parmi ses condisciples; on ne l'aimait pas, mais on le respectait, et il se respectait beaucoup lui-même. Les espiègles lui semblaient de jeunes fous, les frondeurs des tâcherons du pensum, les paresseux des imbéciles fermés au bonheur d'apprendre. On ne le prit jamais dans un chahut.

Il quitta le collège en bons termes avec tout le monde. "Si celui-là déraille, disaient les vieux maîtres, ce ne sera pas par le cœur, ce sera par la tête." Par la tête il dérailla.

Il fit son stage, aida sa famille, travailla ferme, mena de front plusieurs besognes, sans renoncer à ses chères études.

La critique littéraire l'attira tout d'abord. Ce genre parasite, empruntant à la fois à la philosophie, au théâtre, à la poésie et à l'histoire, fournit avec beaucoup d'agrément une science à bon marché. Il étudia Faguet, s'amusa dans Sarcey, s'attarda dans Taine et Sainte-Beuve, se déclara disciple de Jules Lemaître.

Or, la critique française, comme d'ailleurs presque toute la littérature moderne dont nous sommes inondés, nous séduit par cela même qui en fait le danger. Elle est spirituellement irréligieuse et d'une facilité entraînante. On ne fait pas l'éloge de ces auteurs en disant, comme de ceux d'autrefois, "qu'ils nous forcent à penser", mais qu'ils nous font voir. Leur style, assoupli, concret, enlace dans ses méandres toutes les doctrines contradictoires du dilettantisme. L'erreur s'y glisse, subtile, finement insinuée, parmi des bonheurs d'expression ; le lecteur souvent absorbe un blasphème sans cesser d'être sous le charme des mots.

Essaie de me montrer un seul de ces critiques, — admirables par ailleurs, je le confesse, — où ne se trouvent ces mélanges empoisonnés : de fines analyses et de lourds préjugés antireligieux, des coups d'aile vers l'idéal et des con-

tacts avec la fange, des admirations d'artiste et des négations d'hérétique, des théories ingénieuses, avec un souci apparent d'exactitude et d'impartialité, donnant à chacun sa place: au mérite comme au ridicule, à l'œuvre géniale comme à l'outre gonflée par la réclame. Mêlés à tout cela, le scepticisme railleur, le mensonge plaisant, le croyant casé parmi les niais, l'objection sans réponse et le dogme traité d'absurde; le soufflet donné au catholicisme, dans lequel le lecteur catholique lui-même ne voit que l'élégance du geste, et qu'il s'obstine à ne pas ressentir sous une main si finement gantée de velours.

Jules Lemaître semble s'être confessé de ce salmigondis artistique, quand il écrivit: "Quel pauvre être de volupté suis-je donc, moi, pour aimer à la fois, — et peut-être également, — Renan et Veuillot!"

Et c'est justement ce monstre exquis de Jules Lemaître qui jeta dans l'âme de notre jeune ami des doutes mortels et le poussa au premier tournant de son évolution. Le disciple assidu venait de lire la plus inoffensive et, à mon avis, la plus attachante étude des *Contemporains*, celle sur Louis Veuillot.

Il ferma le livre, songeur. Le lendemain, il y revint. Il ouvrit le tome VIe, à la page 75, et lut à un compagnon de bureau le paragraphe suivant : "...Dieu a créé la plupart des hommes, non sans doute pour qu'ils fussent damnés, c'est-à-dire éternellement méchants et malheureux, mais sachant qu'ils le seraient. C'est là une idée si épouvantable... que, justement à cause de cela, on finit par se tranquilliser."

— Qui a jamais, dit-il, en fermant le livre, répondu à l'objection que fait surgir cette *idée* ? Qui pourrait y répondre et prouver que nous ne nous débattons pas en vain devant un sort fixé à l'avance ?

Une phrase avait suffi à son esprit présomptueux et mal affermi : toutes les solutions mille fois données du problème de la prédestination lui semblaient anéanties. La prescience divine, le libre arbitre et la grâce se résolvaient pour lui en pure fatalité.

Quelqu'un lui fit un jour remarquer que tel ouvrage étant à l'Index, il ne pouvait le lire sans autorisation.

— " Il ne l'est pas pour moi, répondit-il, puisqu'il m'instruit sans me faire tort.

— Ce motif, reprit-on, vous justifie de demander la permission de le lire, mais non pas de violer une loi générale qui oblige sous peine de péché mortel.

— C'est affaire de conscience, continua-t-il, et je trouverais absurde une religion ennemie de la lecture et de la science."

Cette réponse marquait une nouvelle étape. C'était, en matière grave de discipline, la réponse de toutes les apostasies. Tous les apostats, grands et petits, se sont retranchés dans leur conscience, pour trouver absurde l'opposition légitime à leur orgueil.

Sa conduite toutefois — du moins que je sache — n'en fut pas atteinte. Il remplissait encore ses devoirs extérieurs de catholique. Mais il était trop intelligent pour continuer longtemps à demander à l'Église ses sacrements, tout en refusant de lui obéir ; à poser en fils soumis, tout en violant une loi absolue imposée par sa Mère.

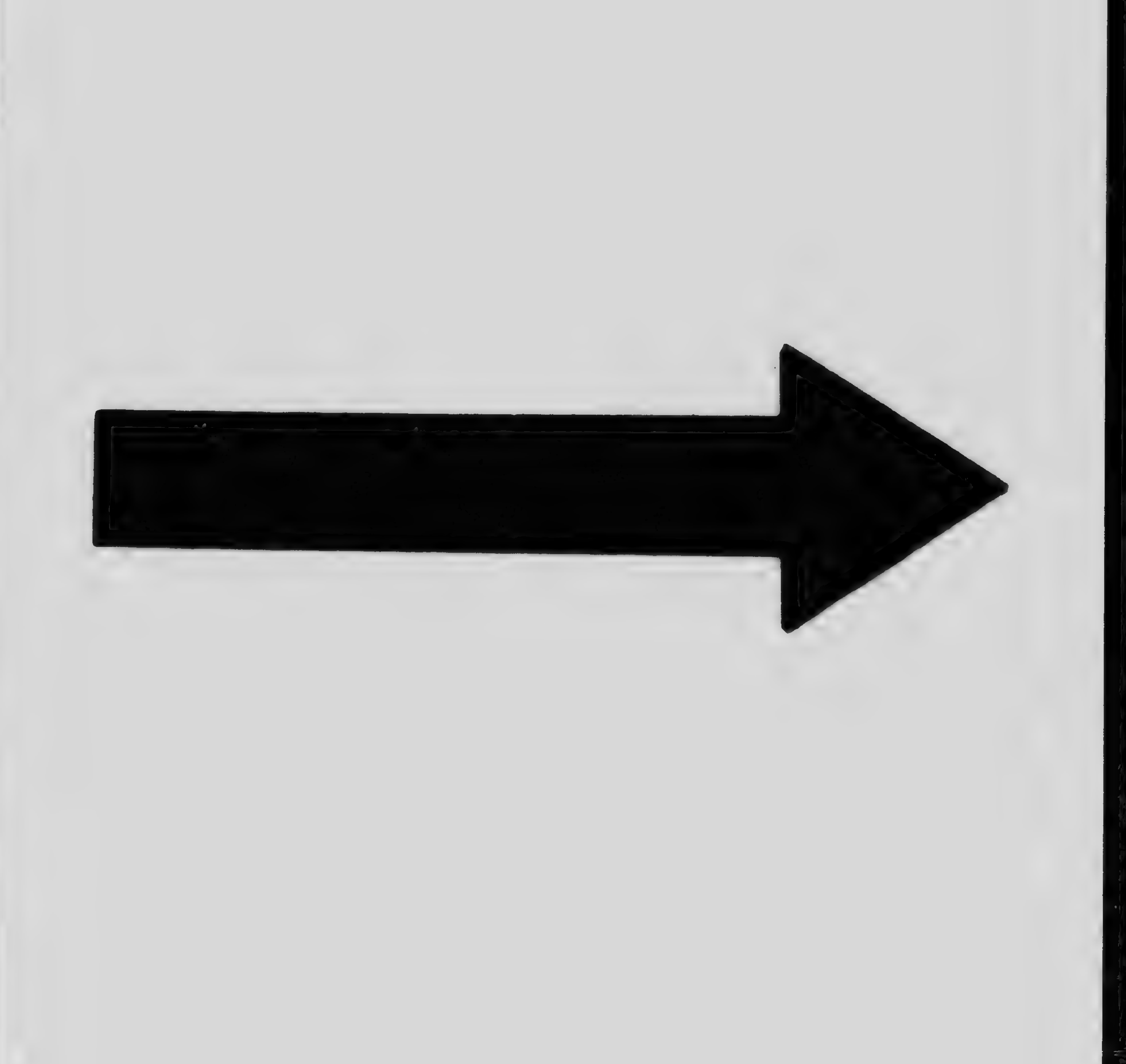
D'ailleurs, pour obtenir l'absolution de son confesseur, il eût fallu, ou bien faire acte de contrition et de ferme propos, ce qu'il refusait ; ou bien cacher hypocritement, en faux dévot, la violation dont il ne voulait pas se repentir.

Cette hypocrisie lui déplut, et il s'abstint des sacrements.

Il en garda cependant dans le cœur un grief contre l'Église. Pour l'adoucir, il s'en prit aux prêtres, à leurs idées étroites, à leur autocratie. En maintes circonstances, il indiqua au clergé le théâtre de son rôle social, un théâtre large comme la sacristie. Il imagina une Église catholique double, ou plutôt deux églises dans une : l'église du clergé et l'église des laïques; toutes deux engagées dans un duel incessant, et dépensant, chacune, ses meilleures énergies à empêcher sa rivale d'empiéter sur son terrain. Comme l'église des laïques travaille à bâtir une nation grande et libre, il voulut exclure de cette œuvre l'église du clergé, incompétente, rétrograde, bonne pour autrefois, incapable de comprendre son temps et de former des jeunes gens pour les progrès nouveaux.

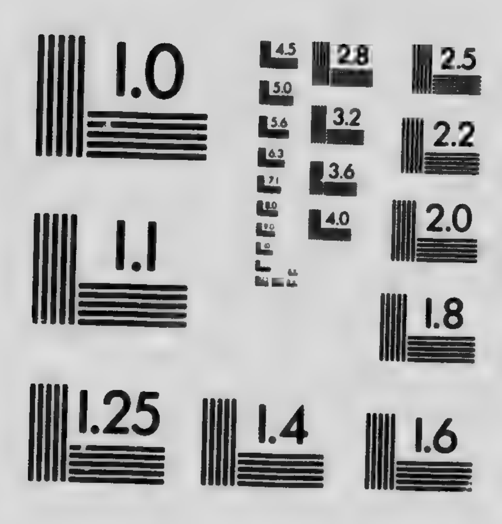
Tu peux imaginer si, avec de pareilles tendances, l'évolution fut rapide. Elle fit naître chez les meilleurs amis de l'ancien élève des défiances.

Il considéra ces défiances comme des injustices. Il en voulut à ses camarades. Il en voulut à ses contradicteurs, il en voulut à



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





ses maîtres. De tous les enseignements et les faveurs reçus dans son éducation, il ne se souvint plus que de quelques lacunes qu'il lui plaisait d'y remarquer. La maxime : " A cheval donné on ne regarde pas la bride ", n'eut plus de sens pour lui. Il fallait changer ces maîtres vieux jeu et les remplacer par des " brideurs " en redingote, qui sauraient mettre aux brides des pompons, des boucles rutilantes et des mors d'argent. A tout hasard il avait lancé son poulin de guerre. Et à voir le cavalier, flamberge au vent et toutes couleurs dehors, il devait de ce galop aller loin.

Heureusement, il voyagea *abroad* deux ou trois ans. Du moins, il disparut de notre circulation.

A son retour, on crut à un apaisement. Sa tenue morale était restée digne. Les viveurs et les sectaires ne le virent pas dans leurs rangs.

Il aimait encore les livres et n'avait pas appris à les choisir.

Une démonstration patriotique lui fournit l'occasion de se prononcer sur la question d'éducation. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, il exprima des idées qui firent tressaillir d'aise nos pires ennemis. Il en fut cou-

vert de tels éloges humiliants que ç'aurait dû le désabuser. Il crut, au contraire, — tout imprégné de son propre mérite, — qu'il inaugurait avec succès "l'œuvre de l'émancipation intellectuelle".

Un journal, le jugeant d'après son langage, comme on juge un oiseau à son ramage, l'accusa d'être franc-maçon. C'était une gaucherie et une injustice. Nous tous qui savions en quel dégoût il tient la Franc-Maçonnerie et ses mouchards, n'hésitions pas à croire que s'il avait fait leur affaire, en cette circonstance, c'était inconsciemment, avec une prétention remplie de bonne foi.

N'importe, il s'en piqua, s'en souvint longtemps et garda rancune. Il posa en victime, et par un procédé dont il devint coutumier, il tint responsable de la gaffe du journal toute l'école du journaliste; — et par école, tu dois entendre ici tous les catholiques. Chose étrange, pour se justifier de l'accusation, il sembla prendre à cœur de justifier, par sa conduite, l'accusateur même. Il se plaç‿ de fait dans les rangs ennemis, parce qu'un imbécile avait cru faussement l'y voir.

Les sectaires triomphaient. Quelle recrue

précieuse leur arrivait! apportant avec elle un talent rare chez eux et des mœurs plus rares encore. Ils crièrent à l'unisson, et tous les naïfs crièrent avec eux: "Voyez un peu ces dévots, on ne peut différer d'opinion avec eux sans passer pour des piliers de loges. Tout le monde est franc-maçon avec eux!"

Quand on leur applique, à eux, ce procédé d'accusation en bloc, ils ont des miaulements de chat dont on écrase la patte. Mais le procédé devient admirable quand eux l'appliquent aux catholiques.

Et maintenant ne me demande pas de suivre plus loin notre jeune ami; tu vois assez où mènent, au nom de la science, les livres dangereux. Il était bourré de présomption à en éclater; il en paie aujourd'hui sans l'avouer les conséquences, et les fait payer aux autres. Je ne crois pas, qu'avec sa tête qui se déséquilibre, son cœur soit gâté. L'ennemi ne l'a pas soumis aux humiliations de la chair. Mais qu'importe à l'ennemi de tenir sa victime par une chaîne ignoble, ou de la tenir par un fil d'or, pourvu qu'il la tienne!

Il n'a pas l'air non plus d'en souffrir,car arriviste et chançard, il occupe une situation cossue.

Ses enfants se chargeront peut-être de lui fournir bientôt des preuves douloureuses de ses torts, en vivant, eux, les doctrines libres que leur père n'a qu'enseignées. C'est alors que son cas lui apparaîtra comme exceptionnel, et il avouera, trop tard pour les siens, combien il est difficile d'éteindre une lumière, en haut, dans l'âme croyante, sans allumer, en bas, une convoitise dans les sens.

Oh! si cet aveu pouvait être accompagné de la vertu, que ni l'intelligence ni les livres ne peuvent donner, et qui est la vertu de contrition! Il est si difficile de se convertir lorsque c'est la tête qui a longtemps péché! et il est si facile à cette conversion de n'être qu'apparente!

J'espère cependant pour lui; mais j'espérerais davantage s'il ne se faisait pas tant d'imitateurs.

Louis LALANDE, S.J.

Collège Saint-François-Xavier, New-York
28 octobre.

Ta lettre, vieil ami, est venue me rejoindre à New-York. Mes compagnons de voyage me l'ont apportée du Netherland.

Tu as fort bien agi en n'ayant recours avec M. P*** à aucune échappatoire. Il te pardonnera plus facilement. Il est rare qu'on ne gagne pas à être franc. Mais encore faut-il ne pas l'être pour y gagner: ce serait déjà cesser de l'être. Il n'y a rien comme la franchise pour arriver vite au but, et rien d'adroit comme un homme droit.

Laisse dire, mon cher, et vas-y de ta petite aumône. Tout ce que tu feras pour le succès de cette tombola de l'hospice Gamelin te sera bien rendu. Je sais qu'on critique les Sœurs, et je sais quelle classe d'hommes les trouve encombrantes.

Pas un pays au monde ne doit, plus que le nôtre, de reconnaissance à la charité des Religieuses. Et c'est notre honte, comme c'est leur éloge, de voir quelquefois reconnaître l'héroïsme de cette charité par des mesquineries tracassières.

En quêtant, les Sœurs font notre travail. Elles nous servent gratuitement. Elles sont nos commis-voyageurs auprès du Christ et de ses membres souffrants.

Beaucoup de Canadiens n'ont pas l'air de savoir que la société est tenue, en vertu du droit naturel, de prendre soin de ses pauvres, de ses malades abandonnés, de ses vieillards, de ses orphelins, de ses délaissés de tous noms. Et ne le sachant pas, ils oublient de dire merci à celles qui nous déchargent de cette obligation.

Les Sœurs se font les agents bénévoles de nos devoirs. Parce qu'elles font pour rien ce que nous devrions faire nous-mêmes, ou payer très cher, est-ce une raison pour les rebuter ? Parce qu'elles ne quêtent pas pour elles-mêmes, est-ce une raison pour les mal recevoir ? Ceux qui sont fatigués de donner ou de refuser un sou d'aumône à ces quêteuses du bon Dieu, paieront plus tard une piastre au gouvernement pour accomplir la même œuvre qu'avec un sou les Sœurs accomplissaient. Et avec cela ils n'auront plus le mérite de la charité libre. Leur piastre ne sera pas donnée, elle sera prise par le fisc, les douaniers, les percepteurs

de toutes couleurs et de tous galons. Et nos gens seront contents.

Ça, c'est nous!

Attends qu'on ait laïcisé la charité,—c'est-à-dire qu'il n'y en ait plus,—et tu verras ce que coûte la philanthropie gouvernementale. L'impôt en dollars remplacera l'aumône en sous. Au lieu de la générosité, nous aurons la loi. Au lieu de rebuter la petite Sœur, nous recevrons des salariés.

Et ça va venir! Plus vite que les endormeurs ne le pensent. Notre société est jeune, mais elle est grisée de plagiat. Notre imitation de certain pays catholique mourant est générale: malicieusement voulue par les uns, gauchement subie par les autres. Et l'on touche vite au terme, quand on prend pour point de départ le point d'arrivée des devanciers.

Quand nous y serons, c'en sera fait des dévouements religieux que les protestants et les Américains nous envient, sans pouvoir les susciter. Nous aurons en retour des institutions comme celle que je viens de visiter, dans le Rhode Island: des maisons de refuge payées par l'État, qui coûtent vingt fois plus cher que des hospices semblables administrés par nos

Sœurs, et accomplissant des œuvres moins étendues et, à coup sûr, moins admirables de bonté consolante.

J'en ai fait la statistique comparée.

Je n'ai rien à reprocher au personnel des refuges américains. Les employés du " Poor House" du Rhode Island sont grassement payés, et ils remplissent leurs devoirs avec la fidélité d'un agent de gare délivrant des billets de chemin de fer à qui lui en donne le prix. Il leur manque bien un peu la suavité des petites Sœurs; mais on ne peut pas tout avoir. Et c'est bien le moins que les petites Sœurs soient suaves, puisqu'elles ont Dieu pour maître et le ciel pour salaire.

Par contre, les Américains ne peuvent pas se montrer si exigeants pour des hommes et des femmes qui n'ont pas fait de vœux et qui ont à satisfaire des surveillants, dont il faut souvent surveiller les absences.

Quand nous aurons ainsi institué la charité payante, nous n'aurons plus d'aumône. Quelle délivrance! Plus de quêteuses de sous ou de pain dans les bureaux des hommes d'affaires! Plus l'ennui de sentir à tout propos renaître la pensée des misères humaines et des commande-

ments de Dieu, avec l'apparition de ces femmes en robes noires ou grises!

Mais plus de veilleuses non plus au lit des malades! Plus de sourires et de rayons de soleil dans les chambres froides et nues des pauvres! Plus de dîners cachés sous le manteau des Religieuses, et qui faisaient dire en pleurant aux ouvriers des faubourgs: "Comme la religion est bonne!" La vraie charité née de la foi mourra avec elle, ainsi que meurt une fleur sur une tige coupée.

Nous posséderons en retour un rouage de plus à la machine d'État. Nous aurons un bataillon de fonctionnaires pour prendre soin des pauvres, et tout un bataillon pour n'en prendre pas soin.

Des grosses sommes d'argent payées par le peuple au budget de la charité, nos orphelins, nos vieillards, nos malades ne recevront que ce qu'il en restera après avoir passé par les mains collantes des faiseurs, entrepreneurs, ministres, trésoriers, secrétaires, sous-secrétaires, inspecteurs et maîtres-chanteurs.

Tout ce monde de fonctionnaires devra fermer officiellement les yeux sur les manipulations destinées à le mettre et à le tenir en place.

Il trouvera honnête le ministère qui le nourrira malhonnêtement. Il gardera quand même au pouvoir les hommes dont il vivra.

C'est l'œuvre ordinaire des centralisations. Et tu sais à quel point c'est, pour d'autres pays, une œuvre vécue. Le peuple en paie sans cesse les frais, et refuse sans cesse de le reconnaître. Mais l'heure vient vite où il est trop tard. Tous les degrés sont alors franchis: les honnêtes gens ont laissé faire, le peuple a été trompé, la populace a fourni les majorités : on peut gouverner avec la canaille.

Nous ne sommes, nous, que dans l'enfance du mensonge démagogique, et déjà cette enfance a marqué d'une ride profonde notre pyhsionomie nationale.

La charité nous empêcherait de vieillir. Ceux qui ont intérêt à vieillir songent à la mettre, dès sa fleur, au tombeau. Pour y réussir, leurs successeurs tâcheront d'y mettre avec elles les communautés religieuses, qui s'obstinent à refleurir dans le sang de leurs martyrs et à rester, comme l'Église, malgré les expulsions et les brutalités, perpétuellement jeunes.

Voilà des pensées de derrière la tête qui sont tout autres que les tiennes. Mais tu ne

me reprocheras pas de les exprimer, puisque aussi bien c'est ta lettre qui me les a suggérées.

Un de mes amis de New York m'a offert, hier soir, une montre en or. Je l'ai refusée pour moi, évidemment. Je vais lui demander de te l'envoyer pour la tombola des Sœurs de la Providence. Qu'en ferais-je, moi? Ma petite montre en acier bruni me dit assez bien l'heure qu'il est, et le temps fuit déjà assez vite à son cadran en deuil, sans ajouter le regret de le voir fuir dans l'or.

Mille amitiés et bon succès.

Louis LALANDE, S. J.

Jeudi soir, à New York

Mon cher Prévost,

J'ai reçu tes découpures de journaux. Le seul plaisir que j'y trouve est de savoir que ces malpropretés bien mises te dégoûtent. J'avais déjà par ailleurs la preuve de ces escroqueries gantées, en prince-Albert et en souliers vernis.

Elles sont de celles qui marquent un nouveau degré dans la baisse de nos mœurs. Ce sont de pareilles escroqueries que le peuple rappelle, quand il se dit qu'il peut bien voler en petit, comme d'autres volent en grand; qu'il peut bien vendre son vote, comme d'autres vendent une fonction publique, l'hermine de la magistrature, le droit des consciences et leur conscience propre.

Peux-tu te représenter, du fond de ta chambre, la famille X*** apprenant cette nouvelle ? As-tu déjà vu un chien se mettre le nez à l'orifice d'un nid de guêpes ? L'as-tu vu retirer son museau, bondir, éternuer avec des mouvements de se moucher les entrailles? Ça peut t'aider à te peindre la figure des B*** en découvrant le pot-aux-roses.

Un pays est bien malade, quand on y trouve la vénalité chez les maîtres, les pots-de-vin chez les gouvernants, l'égoïsme chez les riches, l'adultère fashionable chez les grands. Ce pays est mourant, quand ces déshonneurs peuvent se produire sans qu'il y ait scandale.

Cela coûte cher au pays, comme tu vois, et plus cher encore à la religion et aux consciences, pour nourrir un viveur influent. Il y a long-

temps que Bigot et tous les fils Bigot nous ont appris cette leçon à nos dépens.

Tu verras que tous ces repris de justice et d'honneur seront bientôt au mieux avec la société. On leur ouvrira des salons, et ils y côtoieront leurs juges.

S'ils ont encore de l'argent ou peuvent en procurer, ils trouveront dans les salons beaucoup de femmes. Les unes, très comme il faut, seront là, mon Dieu! parce qu'on ne peut pas s'isoler tout à fait : on est dans le monde ou on n'y est pas. D'autres, sorte de paravents distingués, y seront parce que tout le monde fait comme ça, et que cela doit être très innocent puisqu'elles ont été à la messe le matin. D'autres, parce que, bébêtes, elles n'y voient rien de rien. D'autres, roublardes, parce que, se souvenant de l'argent de ces messieurs, elles se souviennent en même temps combien ça coûte cher les vanités satisfaites, les fourrures d'Alaska, les villégiatures neurasthéniques où l'on s'attarde à Old Orchard, à Malbaie et autres côtes d'azur, les fins dîners et les courses, les bijoux chatoyants, les soies qui font du bruit et sentent bon. Et elles se souviennent surtout qu'entre ces toilettes

et ces messieurs, il y a des accommodements.

Pour faciliter les accommodements chacune y met galamment du sien. Et quand les exigences de celles-ci dépassent les moyens de ceux-là, l'accord se fait sur le dos de la justice; et nous arrivons aux récits de tes découpures, aux défalcataires et aux femmes de rechange.

La promiscuité des salons, où ces êtres tarés entrent en maîtres lions, t'étonne? Elle me paraît toute naturelle dans une aristocratie factice. Il y a toujours là-dedans de ces faux aristocrates qui attendent leur tour de moutons à tondre, en congratulant les tondeurs.

Il n'y a pas de raison pour des chrétiens sans convictions, peureux, aux pratiques routinières, revêtus d'une défroque de foi parce que c'est encore bien porté, de n'être pas à l'aise avec les chèquards, les voleurs, les pots-de-vinistes, les acheteurs et les achetés. Laisse vieillir encore un peu cette société, et tu vas y voir pénétrer les fainéants splendides, les parasites collés à tout ce qui se décompose, les pique-assiettes et les chasseurs de dots.

Un catholicisme de surface, qui s'effrite comme des enduits de vieille maison, se prête volontiers à ces frottements contagieux. Lorsque

des femmes placent le code de l'Évangile au-dessous du code de l'étiquette intéressée, ainsi qu'un *Paroissien romain* sous une pile de romans à la mode, il ne se faut pas surprendre de les voir saluer, dans leurs salons, des amis qui les mènent plus loin que l'amitié.

Quand un mari a juste assez de principes chrétiens et d'indulgence épaisse, pour se laisser ligoter avec le "tout le monde fait comme ça", il reçoit son juste châtiment en voyant, assis à sa table, *l'ami* dont le seul regard l'humilie.

Que peut-on lui dire? Il nous répondrait: " C'est le monde ! Ayez des succès et vous serez considéré. Soyez habile et vous serez honnête. N'ayez pas de scrupules et vous aurez des amis...", et *des cornes* aussi, comme dit ton journal. Seulement, toutes les cornes ne sont pas des cornes d'abondance.

C'est bien fâcheux, n'est-ce pas, que tout cela soit si triste, on rirait tant!

Hélas ! que vont devenir les petits qui poussent derrière ces grands en les regardant faire ?

Ton vieil ami,

LALANDE, S. J.

P.-S. — Trouves-tu que j'exagère ? Alors lis J. Lemaître, t. III, p. 125. Il connaît le monde qu'il peint et les réunions dont "l'objet principal, dit-il, est l'exhibition de la femme, attifée, harnachée, habillée ou déshabillée de la meilleure façon possible pour charmer les yeux des hommes et pour les tenter". Celui-là n'est pas un moine qui ne voit la société qu'à travers la fenêtre de sa cellule.

L.

Boston, 15 juillet 1897.

Ce n'est pas la première fois, mon vieil ami, que les catholiques font le succès de leurs adversaires. Et ce n'est pas la première fois que les adversaires se servent de leurs succès pour tondre les catholiques. Mais ton cas me fournit un nouveau document humain sur ce sujet connu. Merci.

Tu as toutes mes sympathies.

Si tu avais vécu en France, il y a quinze ans, tu n'aurais eu qu'à regarder autour de toi : tu aurais vu des catholiques veules et niais se faire les clients des marchands, des

avocats, des boutiquiers, des médecins, des sectaires dont ils faisaient la fortune. Et tu verrais aujourd'hui ces mêmes mécréants se servir de leur fortune pour ficher ces catholiques hors la loi, pour pervertir leurs enfants dans des écoles sans Dieu, désespérer les vieillards, les pauvres et les malades, dans des hôpitaux sans religieuses et sans Christ.

Y a-t-il beaucoup de pays, de villes, penses-tu, où des catholiques myopes n'ont pas acheté eux-mêmes les fouets sous lesquels ils gémissent, en formant des clientèles à leurs ennemis ?

Si encore c'était par charité ! Mais c'est par une crédulité sotte ; une crédulité où s'engouffrent, comme dans un entonnoir, tous les mensonges ; une crédulité-éponge absorbant toutes les duperies. La belle charité, qui nourrit et protège les malfaiteurs ! La belle liberté, qui fournit des cordes à ceux qui vont la ligoter !

Quand le sentimentalisme, renversé et cruel, des sociétés ramollies commence à pénétrer une population, il suffit de lui chanter les vieux refrains : largeur d'esprit, tolérance, liberté pour tout et pour tous, et on la conduit gaiement à la mort, comme ces agneaux enrubannés dont on fait des agneaux de Pâques.

Ce sentimentalisme tout à fait à la mode protège les animaux et tue les âmes. Il prend en pitié les assassins et déchire à belles dents les victimes. Il couvre de soie et d'égards les tares contagieuses de l'adultère, et ferme au nom de l'hygiène l'école d'un pauvre curé. Il étale dans les vitrines des livres infects, et défend de cracher dans la rue. Il sourit au blasphème contre Dieu, et s'apitoie sur la prononciation et la grammaire des blasphémateurs.

C'est ce sentimentalisme névrosé qui refuse à une nation étrangère le droit de nous envoyer, sans qu'on le fourre en quarantaine, un pauvre émigré menacé de la variole, et tend de loin les bras au commis-voyageur officiel d'impiété, autrement varioleux, et met à contribution, pour lui faire une ovation de bienvenue, toutes les grosses caisses de la réclame. Protestez, ô familles, ô individus, contre l'entrée de l'émigré : il traîne une maladie qui vous conduirait à l'hôpital. Réjouissez-vous ! saluez, ô individus, ô familles, la variole du commis-voyageur : elle ne conduit que chez le diable !

Et note bien encore une fois que sans la confiance bébête des catholiques, tous ces malfaiteurs de la politique, de la littérature, du

théâtre, de l'école, de l'étalage immoral et des propos cyniques, n'arriveraient jamais à nous rouler et à nous corrompre. Il leur faut notre complicité et notre argent. Par eux-mêmes ils ne pourraient rien, — au moins tant que leur nombre ne serait pas assez grand pour suffire aux vivres et faire disparaître toute honte.

Dans la plupart des cas, leur solidarité ne s'exerce que contre nous. Et nous l'aidons. J'ai connu une bonne Sœur de la Providence recommandant, de toute sa bonne foi, auprès d'un malade très riche, un médecin qui ne parle qu'avec rage de ces " maudites nonnes " dont il faut se débarrasser.

Si tu savais ce que ces gens-là pensent souvent les uns des autres!

Tout récemment, dans une ville de l'Est, j'ai assisté sans le vouloir, auprès d'une malade, à une délibération sur le choix d'un médecin. Le mari de la malade faisait partie d'une société antireligieuse dont tous les membres étaient unis par la solidarité la plus étroite, à la vie à la mort. Du nombre était un médecin incrédule et libertin.

La jeune femme, croyant plaire à son mari, demanda d'être traité par lui.

— Non, répondit sèchement le mari.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? reprit-il indigné, avec un soupçon déjà allumé dans les yeux, crois-tu que je voudrais... as-tu perdu...

— Mon Dieu, je pensais te faire plaisir ; c'est ton ami; tu le pousses et le vantes partout.

— Ça, c'est notre affaire. Mais il faut qu'un mari soit imbécile pour confier sa femme...

Et ce fut une charge à diffamer un singe.

— Oh! alors, très bien, fit doucement la malade, tu le connais mieux que moi.

Elle fut confiée aux soins d'un excellent médecin catholique, qui d'ailleurs la guérit. Ce qui n'empêche pas les "affiliés" de le mépriser et de lui faire une concurrence déloyale au profit du docteur des " maris imbéciles ".

N'importe, cela prouve qu'il n'y a pas de solidarité qui tienne quand il s'agit de sa femme; et qu'il y a certaines vertus auxquelles on tient encore, quand il ne s'agit pas de la femme des autres.

Adieu, cher ami.

Prends courage malgré ton échec. Relance-toi; et ne tombe pas en pâmoison, en voyant des âmes sentimentales toujours prêtes à payer

pour qu'à leurs dépens leurs ennemis se la coulent douce.

Écris-moi à Boston College, Harrison Avenue, où je dois demeurer quelques jours.

Louis LALANDE, S. J.

Collège Sainte-Marie, Montréal
13 juin 1898.

Mon cher vieux camarade,

J'ai donc revu Rigaud. Près de vingt ans écoulés, *grande mortalis ævi spatium !*

Tout est bien en place : quelques maisonnettes neuves, pas plus d'ornières qu'autrefois dans les chemins, la rivière à la Graisse roule encore ses eaux, quand elle en a, sur son lit de cailloux. J'ai aperçu la petite chute en nappe blanche, où nous prenions nos douches hygiéniques et défendues,—les seules possibles aux *kneipistes* de cette époque.

La montagne est encore là.

Le verger aussi. Mais en ce moment les pommiers n'ont que des fleurs. Et si j'ai bonne mémoire, cette poésie de bonne odeur ne nous

suffisait pas. Ce que nous aimions, — troubadours affamés et errants dans les ténèbres,— c'était la poésie d'automne, dont nous savourions les fruits sous les arbres discrets, tandis que la lune, complice ou scandalisée, se voilait la face de nuages, dans le silence des soirs rêveurs.

Le jeu de balle lui-même n'a pas changé de place. Et ça me fait souvenir que M. M.-le-Pacifique a bien fait, un jour de fureur écolière, de nous empêcher de le transporter sur nos épaules.

Quelle réception nous a faite le P. Charlebois! Lui qui n'a jamais pu s'empêcher d'être bon, l'a été cette fois jusqu'à l'excès et nous a reçus avec la joie d'une maman qui retrouve ses enfants. M. Labelle, dont le cœur n'a jamais su et ne saura jamais vieillir, était là avec ses francs éclats de rire. M. Chatelain, qui sait vieillir et se rajeunir, y était aussi, débordant de gaieté. Joseph Pilon nous a raconté deux ou trois de ses saintes colères; et M. M*** m'a rappelé que j'étais resté en dette avec lui d'une fraction de pensum,—la bagatelle d'un chant de l'Énéide à copier. Et ça m'a rappelé d'autres souvenirs de lui également... littéraires.

Jusqu'à la vieille cuisinière Marcelline qui m'a fait une ovation, à cause de toi,— l'ovation qu'on fait à un facteur apportant une lettre d'un grand frère.

—"Ah! comment va-t-y, là-bas, à Montréal, votre ami Prévost?

—Admirablement, Mademoiselle, et il m'a beaucoup parlé de vous.

—Y a si longtemps que vous êtes partis!...

—Si longtemps! repris-je, bah! vous n'êtes pas changée d'une ride."

Faut avouer qu'ayant été vieille avant d'être jeune, elle ne pouvait guère changer sa gravité native, son bon œil de surveillante, ses mains de gélatine et son visage tanné.

—"Ça, c'était un gentil jeune homme, continua-t-elle.

—Oui, certainement, certainement, répondis-je, comme un facteur poli et un peu jaloux.

—Que ça me ferait donc plaisir de le revoir!

—Et à lui donc!..."

Mon exclamation ne t'engage à rien; mais tu vois combien tes anciens compliments sur le hachis et les bouillabaisses ont fait une impression durable dans cette âme de cuisinière reconnaissante.

Il a fallu jouer avec les élèves. J'ai perdu une partie de balle. J'ai gagné, pe 'ant une demi-heure, l'illusion d'être encore enfant; j'ai gagné vingt courbatures, des muscles endoloris, des jointures ankylosées et autres raideurs de vieux; ce qui m'a fait gagner de perdre mon illusion.

Après le dîner, ascension jusqu'a Lourdes pour y chanter le *Salve Regina*, tout comme nous le chantions jadis dans nos pèlerinages des beaux jours de mai. Seulement, dans ce temps-là, l'émotion ne faisait pas trembler la voix et battre le cœur comme aujourd'hui ; à nos prières d'alors ne se joignait pas le souvenir de tant de faveurs reçues.

Que j'aurais voulu t'avoir à mes côtés, en montant vers la grotte, sous les vieux noyers, où nous avons formé tant de beaux projets et épanché tant de joie bruyante! Tu n'as pas idée comme les mêmes choses changent d'aspect, quand elles s'encadrent dans les souvenirs. Je le connaissais bien pourtant ce paysage : le village dormant, au bas, dans sa paix monotone, la plaine s'allongeant jusqu'à sa bordure d'ormes, au bord de l'Outaouais, les fermes distribuées en damier dans ce joli morceau de

pays, dont la face de bien-être éveille, comme celle des braves gens, l'idée de vie simple et heureuse; tous ces ravins creusés par les torrents dans la glaise bleue, la rivière traînant nonchalamment ses ondes au soleil, dans les détours de ses chenaux, le long des îles et des bouquets d'arbres verts... L'avons-nous assez sillonné en tous sens cette montagne, cette *pièce de guérets* avec ses cailloux symétriquement alignés, comme seraient les labours d'un Cyclope! Avons-nous assez entendu la tempête gémir dans les pins, pendant les nuits d'hiver! Avons-nous assez respiré là-dedans l'odeur des mélèzes, mêlée à l'arôme des frondaisons nouvelles et des buissons en fleurs!

Et voici que ce spectacle m'a paru tout neuf.

Était-ce donc que je le contemplais à travers des larmes?—C'est un prisme si merveilleux, les larmes!—Ou bien, ces paysages, où nous avons laissé la première jeunesse de notre âme, nous rapportent-ils, quand nous les revoyons, ces parts de nous-mêmes accrochées, çà et là, comme des lambeaux de laine blanche aux buissons? Ne sont-ce pas ces lambeaux de nos vies insouciantes et légères qui nous attendrissent, en se rattachant soudain, par dessus

l'espace et le temps, à nos vies soucieuses et alourdies de vingt ans ?

Et voilà pourquoi le rappel des jours où nous avons tant ri m'a fait pleurer. J'ai pleuré aussi sur le temps perdu, sur nos bêtises et sur toi, mon pauvre ami...; mais pourquoi te le redire ?

Je suis descendu de Lourdes par le sentier de gauche, près des rochers où chantent les sources. La fabrique de la paroisse de Rigaud a acheté tout le champ qui s'étend en pente douce jusqu'au chemin, entre la montagne et le torrent de Notre-Dame, et l'a transformé en un vaste cimetière.

Les tombes y sont déjà nombreuses. Pas aussi nombreuses que nos souvenirs ensevelis dans ce coin de terre. Vois donc, cher Arthur, nous ne sommes qu'au-delà de la trentaine, et comme nous en avons déjà enterré de bonheurs rêvés, de chères illusions, d'amis et, comme on l'a dit, de morceaux de notre cœur ! Ceux qui nous mettront au cercueil croiront, sans doute, y mettre notre cœur tout entier. Ils n'y mettront que le dernier reste. Sans le savoir, ils ajouteront peut-être, dans cet ensevelissement, des parts du cœur de ceux qui daigneront nous aimer.

Dieu nous morcèle, vieil ami, afin que ce qui restera de nous à la mort soit digne de lui être offert. Mais encore faut-il pour cela le laisser opérer, et souffrir avec patience sous l'opération.

Restons unis. Tenons-nous bien par le souvenir, par le cœur et par la prière.

Louis LALANDE, S.J.

Montréal, juillet 1899.

Mon cher Prévost,

On me reproche, dis-tu, de trop parler de Louis Veuillot. Et moi je reproche à ceux qui me font ce reproche de n'en avoir pas assez entendu parler et de ne le point connaître.

Je prends donc ce reproche pour un éloge, que, d'ailleurs, je ne mérite pas. Peut-être, et je l'espère, finirai-je par le mériter.

Aussi bien, ce n'est pas la première fois que cet éloge à rebours m'arrive. Tu n'en as pas la primeur. J'y trouve parfois des compensations. Un député d'Ottawa, pas moins, mais pas plus littérateur que ne le sont d'ordinaire nos députés, m'a écrit, après ma conférence à

l'Université, pour me demander la liste des œuvres de Veuillot. Il voulait les lire.

Ma conférence de dimanche dernier, à Arthabaska, a fourni à sir Wilfrid Laurier l'occasion d'une confession littéraire qui va t'étonner. Et pourtant, t'étonner, non : on peut toujours s'attendre à un pareil aveu, d'un pareil homme, sur un pareil sujet. Comme on peut toujours s'attendre à ce qu'un aveu si loyal fasse bisquer les esprits étroits, qui prennent leurs préjugés pour des jugements. "J'irai plus loin que le conférencier, dit sir Wilfrid, dans une improvisation pleine d'esprit, et je n'affirmerai pas seulement comme Jules Lemaître que le rédacteur de l'*Univers* est bien de "la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle", mais qu'il en est le plus grand. Je vais sans doute surprendre le P. Lalande en lui confessant que, depuis longtemps, Veuillot est mon auteur de choix, mon livre de chevet."

Voilà un témoignage qui vaut bien une couple de reproches et au moins une demi-douzaine d'éloges.

Tu es plus timide que je ne pensais, si le mal qu'on dit des Jésuites t'effraie à ce point. On en a toujours dit, et on en dira toujours. Le

mal le plus réel serait qu'on cessât d'en dire. Nous serions bien à plaindre, si les adversaires de Jésus-Christ n'étaient pas les nôtres.

Si les ennemis de Napoléon avaient cessé de redouter et de haïr sa vieille garde, Napoléon aurait cessé de l'aimer, et elle aurait cessé d'être sa vieille garde.

Il est des haines qui font la gloire de ceux qui en sont atteints. En voulant déshonorer le front des haïs, elles y mettent des auréoles.

Je sais comme toi que nous avons parmi nos amis des peureux, prêts à nous servir comme Nicodème, la nuit, quand personne ne les voit. Ils tiennent bravement notre drapeau au vent, tant qu'il peut servir d'étiquette à leurs marchandises; ils le roulent et le mettent en cachette dans leur poche, dès qu'il pourrait leur nuire.

La société de Montréal, mon cher ami, est comme beaucoup d'autres: sous les velours et les dentelles dont elle se couvre, elle cache des gerçures et des plaies fort laides. Plusieurs de ceux qui sont chargés de la guérir n'y veulent pas croire. D'autres s'en éloignent, crainte de s'y contaminer. D'autres enfin, bien vêtus, bien amusés, bien nourris, s'en fichent en disant : Qu'elle s'arrange ! Ils se cantonnent dans un

milieu plus distingué et plus pieux; — d'une piété qui a un tas de petites pratiques et pas de vertus. Ils ont leur société.

Combien s'occupent de la grande société, de la société des âmes, âmes de petits, âmes de peuple? Combien comprennent et croient comme il faut qu'en défendant sans peur les principes chretiens, le clergé, les religieux, et même les Jésuites, c'est leur propre avenir qu'ils défendent et celui de leurs enfants?

Ce n'est pas nous qui avons intérêt à être défendus, nous n'avons pas même besoin d'être tolérés. Je n'ai ni la patience, ni le dévouement des autres, et pourtant, tu le sais, je remercierais nos ennemis s'ils m'envoyaient demain en Alaska ou chez les nègres du Zambèze.

Quand un Frère est chassé de l'école où il usait sa vie pour des enfants, et une petite Sœur mise à la porte de son hôpital, ce n'est pas la petite Sœur et le Frère qu'il faut plaindre. Ce sont les enfants qui restent et les pauvres malades qui souffrent.

Ne me demande donc pas si ces lâchetés d'amis m'affectent. Il n'en faut pas tenir compte. Autrement on flanquerait tout ça là, et on s'en irait chez les sauvages. Ceux-là du

moins ont le bon sens de se laisser faire du bien.

Par ailleurs, on peut toujours espérer que si Nicodème est trop poltron pour nous défendre pendant la vie, il consentira peut-être à nous ensevelir après notre mort. Peut-être aussi y aura-t-il, parmi ceux qui nous lancent des pierres, un Paul qui trouvera son chemin de Damas. Cette pensée peut consoler d'avoir à jouer le rôle de saint Etienne. Mais on pourrait se consoler sans cela.

Merci, mon cher Arthur, pour tes sympathies. Elles partent d'un cœur sincère; tout comme les rudes vérités que te dit parfois le plus sincère de tes amis.

Louis Lalande, s. j.

Montréal, octobre 1899.

Mon cher Arthur,

Me revoilà avec le Carême de la chaire. Je l'aurai sur le cœur jusqu'au printemps prochain; et ce n'est pas un petit fardeau à porter sur le cœur.

Vous avez bien de là chance, vous qui faites des carêmes de quarante jours. Depuis trois

ans, le mien commence l'automne, il s'aggrave l'hiver, il me condamne aux travaux forcés le printemps. C'est alors que je l'inflige aux auditeurs du Gesù.

Si du moins je pouvais l'oublier par moment dans tout cet intervalle! Mais pas du tout; il ne me lâche pas. Il s'installe à mon bureau dès le matin, il me suit en classe, où mes élèves l'aperçoivent dans mes yeux distraits et mes digressions; il descend avec moi au parloir, m'accompagne dans la rue, monte dans les tramways; il veille le soir et me force à veiller avec lui.

Quel travail de mercenaire il faut pour ne plus prêcher le catéchisme! Et que ça coûte cher de tâcher de faire des conférences inutilement intéressantes!

Et tu me demandes après cela d'aller voir tes vieilles tantes? Où veux-tu que j'en trouve le temps? M'est avis qu'une multitude de femmes vont être condamnées au jugement dernier, moins pour le temps qu'elles perdent que pour celui qu'elles font agréablement perdre aux hommes.

Je ne t'ai pas ... je crois bien, depuis mon excursion histor... à Lévis?

C'est au commencement de juillet qu'elle a eu lieu. M. le curé Primeau, qui a lancé le projet d'un monument à Mgr Bourget et s'occupe avec un zèle inlassable à le mettre à exécution, m'a demandé d'écrire la vie du grand évêque. Sans accepter encore et sans m'en croire capable, j'ai tout de même consenti à amasser les premiers documents, et je suis allé visiter la maison de la famille Bourget, à Saint-Joseph-de-Lévis.

J'en ai rapporté mille impressions qui n'ont rien d'épiscopal.

Le vénérable curé de Saint-Joseph, M. Fafard, me conduisit, un beau dimanche après-midi, à la maison où naquit Mgr Bourget: une distance de trois ou quatre milles. Pour bien profiter de son voyage, il fit d'une pierre deux coups. Il m'amena dans une petite école, au fin fond de sa paroisse, pour y faire subir aux enfants un examen sur l'épellation, la lecture, le catéchisme... les quatre règles simples et autres matières scientifiques.

L'examen s'ouvrit par une classe de petites filles, gênées, en robes empesées, gaufrées, trop courtes. M. le curé questionna d'adord ; puis, fatigué et satisfait, il pencha la tête sur sa

poitrine et s'endormit paisiblement. Je continuai l'examen, même pendant qu'il dormait, surtout pendant qu'il dormait, *to rush the matter*, et pour lui donner, à son réveil, la bonne nouvelle que c'était fini et magnifique,—ce qui était vrai.

M. Fafard s'éveilla, félicita les écoliers, et nous revînmes au grand soleil, par une chaleur de fournaise.

Comme documents sur Mgr Bourget, ç'a été sec ; mais j'ai transpiré comme un parapluie.

Le soir, il n'était pas encore neuf heures, et nous causions entre chien et loup, lorsque le curé m'indiqua ma chambre à coucher. Le R. M. Fafard n'est pas de son temps : il prend encore la nuit pour dormir et le jour pour veiller. Il se couche de bonne heure, se lève de même, ce qui lui donne de belles heures pour la prière et le travail, pour visiter ses pauvres, consoler ses malades, baptiser, absoudre et envoyer son monde au ciel, en y allant lui-même. C'est un antique.

Seulement, il n'y a pas que lui d'antique dans sa maison. Le lit où je me couche est aussi d'une très haute antiquité.

Les colonnes gothiques et moyenâgeuses qui

portent le ciel-de-lit ont l'air de s'enfoncer dans le plafond insolemment. Et avec elles, dans un même élan, monte là-haut la couche bourrée de pelures de blé-d'Inde.

Il fallait donc, puisque je voulais dormir, atteindre cette altitude. Faute d'ascenseur, je transformai quelques chaises en escabeau, et en route! vers le sommet. Je me demandais, en approchant du plafond comment la femme de chambre pouvait bien y arriver, pour rebâtir chaque matin la paillasse...

Quel sommet! Si Perrichon eût couché ici, c'est du haut de cette paillasse qu'il eût voulu se faire peindre.

Mais hélas, tout est vanité. J'étais à peine monté sur les hauteurs que, sans aspirer à descendre, je m'enfonçai, et si bas, si bas, que les pelures de blé-d'Inde se refermèrent sur moi pour me submerger. La tête toutefois, grâce à un irréductible traversin, ne descendit pas. Les pieds, plus légers, surnagèrent aussi; tandis que par le milieu je croulais dans les profondeurs. Il se trouva que je formais un demi-cercle, et que mes pieds et moi nous nous regardions face à face.

Le traversin était si gros et si résistant que

pendant un cauchemar je crus qu'il y avait une bête dessous; je me trompais.—Vas-tu me dire que la bête était dessus?

Ah! si le progrès n'était pas si sot, de tout bouleverser quand il change, je lui demanderais de moderniser les lits de Saint-Joseph-de-Lévis. Mais il moderniserait peut-être aussi le curé. Et j'aime mieux les antiquités les plus antiques en matière de lit, que le modernisme le moins moderne en matière de curé.

Prie pour mon carême. Excuse-moi auprès de tes vieilles tantes; et bonsoir, mon cher Arthur.

Souviens-toi que si les modernes ont des lits très bas, les curés de la vieille école ont des vertus très hautes.

Louis LALANDE, S. J.

Paris, août 1900.

Mon vieil ami,

Ma conférence est faite, Dieu merci! — Tu la trouveras *in extenso* dans le journal que je t'envoie. Me voilà quitte avec les séances du Congrès; non pas que ce soit une délivrance, puisque j'étais libre d'y assister et que je les suivais avec plaisir et intérêt. On y a dit beaucoup de choses qu'il importe de savoir, beaucoup d'autres qu'il importe d'ignorer; il y en a eu d'amusantes, d'instructives, de savantes, de fausses, d'agaçantes. L'ensemble fournit la preuve d'un travail admirable, secondé par les talents les plus variés; comme dernier effet, il fournit à Brunetière un argument de plus, impopulaire et probant, pour sa démonstration de la banqueroute de la science.

En sociologie, Leroy-Beaulieu est un maître très applaudi, très consulté; il fait cercle autour de lui et il en est le centre.

Au congrès scientifique, notre père Hagen, de l'observatoire de Georgetown, a pris une part considérable, qui fait grand honneur, à lui, à la Compagnie et à l'Église.

Rappelle-moi, quand je te reverrai, un incident arrivé au congrès des médecins. Il te fera plaisir d'apprendre quelle gloire fragile et plaisante a couronné, pour un instant, l'un de tes anciens professeurs de l'École de Médecine. Il serait trop long de l'écrire.

Trop long aussi de te décrire, même en raccourci, l'Exposition. Au reste, jusqu'ici j'ai été trop pris ailleurs pour la voir et l'étudier ;—et puis, ça t'assommerait et moi aussi. Il me faudrait questionner mes trois jeunes compagnons de voyage qui, eux, y vivent et y travaillent dix heures par jour. En cela mon ignorance ressemble à celle de la masse des visiteurs.

Tu n'as pas idée, mon cher, dans toutes ces foules qui grouillent dans l'énorme caravansérail, du petit nombre de ceux qui voient vraiment l'Exposition. Retranche de ces foules ceux et celles qui sont là parce qu'ils ne sont pas ailleurs, ceux qui y sont venus de loin afin de pouvoir le dire, ceux et celles qui y passent pour être vus et non pour voir, qui regardent avec les yeux des autres, s'exclament et admirent quand même, parce que c'est bien porté ; retranche les Américains, venus par cargaison, pour monter dans la tour Eiffel, afin d'y man-

ger très haut un dîner qui coûte très cher, les gogos qui crient devant les scènes les plus insignifiantes le même : " que c'est beau ! quel progrès ! " sans que leur ignorance de l'histoire, de l'art, de la mécanique, de l'industrie, leur permette de contempler autre chose qu'une même indéchiffrable fantasmagorie. Retranche les amusards, pour qui le grand et le petit Palais des Arts ne valent pas le spectacle des Javanaises et des danses orientales ; retranche les enfants, vieux et jeunes, pour qui le clou de la science est dans le trottoir roulant, pour qui l'attrait irrésistible est dans la grande roue, dont les révolutions procurent—quel progrès !—des trépignements nerveux et d'adorables frayeurs, tous les gens fatigués grillant au soleil, s'épongeant, démontrant et se prouvant les uns aux autres qu'il fait plus chaud à Paris que chez eux ; retranche tous ceux-là, mon cher Arthur, et bien d'autres si tu veux, et tu vas découvrir combien il y a peu de monde à l'Exposition. Ajoute à ces catégories d'absents celles des jouisseurs et des clubistes, venus des îles et des continents lointains, pour voir la grande Exposition,—c'est du moins ce que les plus jeunes, en partant, avaient promis à leurs parents,—

et qui la savourent, le jour dans leurs garnis où ils dorment, la nuit dans les cafés-concerts du quartier Latin, ou dans les bouisbouis de Montmartre.

Ceux qui restent, après toutes ces défalcations, s'extasient devant le progrès exclusif de la matière. C'est une constatation douloureuse à faire que celle-là. Bien des fois, en notant le peu de relief donné au progrès moral et religieux et les regards indifférents qu'on y jette en passant, j'ai songé à la page inoubliable, écrite par Melchior de Voguë au cours de ses *Remarques sur l'Exposition de 1889.* Il y a consigné, avec la magie de son style et sa claire perception des choses, son dialogue entre la tour Eiffel et les tours de Notre-Dame.

—"Vieilles tours abandonnées, on ne vous écoute plus", avait dit la tour Eiffel aux tours de Notre-Dame. — Fille du savoir, reprennent celles-ci, courbe ton orgueil. Ta science est belle, et nécessaire, et invincible; mais c'est peu d'éclairer l'esprit, si on ne guérit pas l'éternelle plaie du cœur. Tu es fier de ta science: tu sais peu de chose, puisque tu ne sais pas prier... Fantaisie d'un jour, tu n'es pas viable, puisque tu n'as point d'âme. Tu ne règneras vraiment

sur le monde que le jour... où tu rendras aux malheureux ce qu'ils trouvaient chez nous : une immense compassion et un espoir divin.

Combien peu prennent le temps de trouver à toutes ces merveilles matérielles un contre-poids moral, à toutes ces médailles glorieuses un revers. L'autre jour pourtant une femme eut, dans ce sens, un mot qui fut une douche d'eau froide pour son mari. C'était au Palais de la Guerre. Un brave homme se faisait expliquer les obus, les fusils nouveau modèle, les canons XX[e] siècle, qui ont relégué parmi les vieux meubles les Krupp de 1870 ; on lui mesurait en centimètres précis l'épaisseur d'une plaque d'acier que peut percer le boulet lancé par un de ces canons.

— "Quel progrès ! s'écriait-il à chaque révélation nouvelle.

— Mais tout ce progrès, mon homme, c'est pour tuer le pauvre monde, n'est-ce pas ? dit froidement la femme au tournant d'un corridor.

— Parfaitement, parfaitement", répondit-il, en ajustant son enthousiasme.

Tout le monde n'établit pas ainsi l'équilibre en soi et en dehors de soi. La légèreté du grand nombre des visiteurs rend l'Exposition plus

amusante et moins instructive, ça la montre plus vite sans la faire connaître; cela a l'avantage de satisfaire les yeux tout comme fait le cinématographe, sans fatiguer l'intelligence ; cela fournit un prétexte de déclancher les admirations et de basculer dans des dithyrambes qui vont faire sécher d'envie les pauvres gens de "par chez nous" qui n'ont pas pu venir.

A tout prendre, dans ce triomphe de la matière, on ne cherche et on ne trouve guère celui de la morale et de la foi. Par ailleurs, même si on n'avait pas fait au progrès religieux une part si minime, ce n'est pas à lui que courraient les curieux. L'autre est plus séduisant: il va droit aux sens; plus fascinant: il scintille de toutes les couleurs qui éveillent les concupiscences; plus tapageur: il éclate dans le conflit de tous les amours-propres et le cliquetis de tous les plaisirs. Le progrès moral et religieux est impopulaire: il soumet les sens révoltés au devoir; il est silencieux et dédaigné : son champ d'action est surtout dans les âmes, et ses triomphes sont faits d'humilité.

L'un et l'autre de ces deux progrès se présentent à mon esprit en ce moment, avec le souvenir de deux spectacles dont le contraste

nous a frappés, hier, en visitant l'Exposition.

Il est neuf heures du soir. Nous sommes sur les hauteurs du Trocadéro, par où nous entrons dans l'enceinte. Les rampes électriques des palais s'allument, scintillantes et multicolores. En un coup d'œil nous embrassons le panorama féerique qui se déroule, éblouissant. Devant nous la pente de l'avenue et le pont d'Iéna, où les foules de deux continents vont, viennent, se croisent, palpitantes et réjouies; au centre, toujours elle, la tour Eiffel, se profilant dans le ciel sombre; le Champ de Mars, d'où montent les rumeurs du flot humain qui ondule et le roulement confus de voix, de fanfares, de chants burlesques, d'éclats de rire et d'éclats d'orchestre; tout autour, les palais avec leur floraison de tourelles, de flèches, de coupoles, où flottent avec fierté dans la brise les drapeaux des nations; des terrasses, des minarets et des balcons, où l'on secoue sur la tête des passants des romances et des fleurs; puis, là-bas, au fond, le Château-d'Eau, que ses vapeurs phosphorescentes et ses fontaines lumineuses transforment en château de feu.

Et nous étions là, saisis, sentant tout notre être émerveillé, avec des enthousiasmes mon-

tout de l'âme aux lèvres, le cœur battant sous le choc de deux volontés contraires, dont l'une se serait écriée volontiers : Plantons ici notre tente ! oui, oui, l'œil de l'homme a vu, son oreille a entendu !... — Mais non, reprend l'autre, tout ce spectacle est pour les sens, il y a mieux, allons plus loin !

Et plus loin, au bout d'une avenue, à gauche, presque cachée dans les platanes, s'ouvre le pavillon des missions catholiques. Peu de chose, une construction modeste, divisée en une douzaine de sections, dans lesquelles sont représentés des missionnaires, des types païens de pays divers, des sœurs de charité qui soignent des lépreux ou enseignent le catéchisme et l'alphabet à des enfants nègres, des martyrs mis à la torture, des prêtres brûlés sous les soleils de l'Équateur ou couverts des frimas de la Sibérie et de l'Alaska.

Et le voilà le contraste.

Au dehors, le progrès de la matière ; ici, le progrès moral dans la foi. Celui-ci n'a rien qui éclate ; mais dans cet humble décor, il nous semble contempler, comme dans les pages vécues de dix-neuf siècles d'histoire, les noms et les œuvres de ceux qui, sur toutes les plages

du monde, ont usé leur vie et leur génie au bonheur de l'humanité. On croit voir tous ces héros, passant dans une procession grandiose, et c'est l'Église, la grande promotrice de tout véritable progrès, ouvrant ses bras maternels à toutes les nations, si abjectes qu'elles soient, pour les guérir et les sauver.

O siècle, tu fais beaucoup de bruit avec chacune de tes œuvres; l'Église garde le silence dans des œuvres héroïques. On rit chez toi de gaieté fausse; on pleure chez elle des larmes fortifiantes. Tu amuses les foules, elle les civilise; tu les éblouis, elle les éclaire; tu t'étales devant les riches et les heureux, elle court aux pauvres et aux abandonnés des pays lointains; tu séduis les cœurs innocents et tu leur fais oublier le ciel dans des joies éphémères; elle vit de joies pures et célestes et, dans les cœurs, elle les immortalise!...

Pardon, cher ami. Il est dix heures et je dois accompagner à des funérailles un élève de la rue de Madrid.

On enterre ce matin un ancien député, un conseiller d'État, je crois. Je me demande pourquoi on ne l'a pas enfoui comme d'autres, sans passer par l'Église, puisqu'il s'est mis dans la

nécessité de mourir sans sacrement. Il avait deux femmes, le misérable!

Mercredi, 11 heures du soir.

J'arrive, mon pauvre Prévost, abattu comme un chien mouillé. Hélas! les congrès ont du bon, ne serait-ce que de faire voyager les congressistes; mais ils créent aussi bien des nécessités. Je viens d'en subir une à laquelle j'étais peu habituée: il m'a fallu accepter une invitation de dîner en ville. Je m'y suis résigné de bon cœur, en songeant que la table n'est pas qu'un champ de bataille; mais encore un lieu de renseignements et d'observation.

M***, que j'ai rencontré plusieurs fois au Pavillon canadien, a un gendre, lequel est avocat et prépare une thèse de doctorat. Il a choisi pour sujet *le Droit parlementaire au Canada.* Pour fournir à son gendre l'occasion de causer de son sujet, du Canada, des auteurs à consulter, le beau-père m'a invité, avec une douzaine de ses amis, et s'est ouvert d'un dîner qui a failli faire oublier la thèse, le gendre, et le Canada.

Nous avons été cloués à table trois heures

d'affilée. J'avais à ma droite une femme-auteur et en face la jeune femme du gendre. Celle-ci a sur les lèvres un sourire de bonté indulgente qui ne la lâche pas, comme un papillon posé qui secoue légèrement ses ailes. C'est un sourire acquis, un pli tout fait. Je lui ai adressé plusieurs questions, et à chacune d'elles elle a répondu par une autre. Ça formerait tout un volume de questions sans réponse, gros comme la thèse de son mari. A chaque coup, je songeais à ton petit cousin Oscar, courant un jour à la rencontre d'une porte qui le heurta en pleine face. Le soir, je lui demande:

—"Oscar, comment se porte votre nez?

— Quel nez?"

Après la table, le salon, pour permettre à une demoiselle, diplômée du Conservatoire, de musiquer un peu.

Un monsieur, le mari de la femme-auteur, s'assied près de moi et me fait l'honneur de causer longuement, tandis que je songe, en l'écoutant, à la maison renversée de l'Exposition; tu sais cette maison avec le toit en bas, les fondements en haut, des plafonds sous nos pieds, des lustres suspendus aux parquets. Le monsieur de la femme célèbre me rappelle tout

ce plant-de-chêne-là. On me l'a présenté en disant:—Monsieur X***, mari de madame X***. Je l'ai présenté moi-même deux ou trois fois en répétant, sans penser plus loin:—Monsieur X***, mari de madame X***.

Ce renversement n'a pas eu l'air de l'étonner plus que cela. On voit que l'habitude est prise: lui aussi a un pli tout fait. Il a esquissé un sourire, et il est entré dans la gloire de sa moitié, tout comme le mari d'une héritière entre dans la maison de sa femme, tout comme nous entrons dans la maison renversée.

Comprends-tu assez maintenant pourquoi je suis revenu dans la nuit, abattu comme un chien mouillé? Et je ne t'ai pas dit qu'il tombait une pluie d'averse à noyer des canards. Ce que j'en ai fait de souhaits pendant ce quart d'heure de retour à la nage! J'ai souhaité d'avoir Eugène à mes côtés, pour lui faire éprouver, au moins une fois dans sa vie, la sensation d'un bain. J'ai souhaité un costume de plongeur; j'ai même souhaité un parapluie.

Je te tends ma patte mouillée, avec l'expression de sentiments que mille averses ne pourront jamais éteindre.

LALANDE, S. J.

Montréal, 17 septembre 1900.

Ce que je dirais, cher ami, "à un homme qui regretterait d'avoir perdu la foi ? qui voudrait croire et qui serait prêt à pratiquer s'il croyait ?"

Je dirais ce que j'ai déjà dit bien des fois, dans ma chambre, à plus d'un pénitent, retour du scepticisme ou du libertinage :

1° Vous doutez, mon ami ? Alors vous n'avez pas la *certitude* des propositions contraires à vos anciennes croyances. Pourquoi avez-vous abandonné celles-ci sur une simple incertitude ? Vous étiez en possession de vérités qui ont été longtemps pour vous certaines. Et elles étaient précieuses puisque vous regrettez de les avoir perdues. Pour annuler un titre ou un droit certain de propriété, il faut un titre ou un droit non moins certain. Si vous aviez une maison ou une bourse, et qu'un escroc vînt la réclamer, vous croiriez-vous obligé de la lui livrer, parce qu'il vous ferait douter qu'elle fût à lui ? N'auriez-vous pas droit d'attendre la certitude de ses preuves ? Et, en attendant, ne continueriez-vous pas à habiter votre maison et à garder votre bourse ? Mon cher, vous

étiez propriétaire d'un trésor sans pareil, le trésor de la foi divine. Personne ne vous a fourni, personne ne vous fournira jamais la certitude que vos titres sont faux. Gardez-le donc, ou reprenez-le. En tout cas, servez-vous-en, en attendant.

Vous doutez, mais vous croyez en Dieu au moins ? Eh bien, voulez-vous consentir à le prier avec moi ? Et si je vous affirme que vous obtiendrez sûrement la foi perdue, à condition de remplir certaines obligations très simples, les remplirez-vous ? Vous allez agir comme vous n'auriez jamais dû cesser de le faire. Vous allez accomplir, par obéissance à l'Église, ce qu'autrefois vous accomplissiez avec la conviction tranquille de votre foi. Ayant fait d'abord ce qui dépend de vous, la lumière qui dépend de Dieu viendra ensuite. Vous allez ouvrir les volets : ça vaut mieux, pour voir clair, que d'écouter toutes les preuves de l'existence du soleil dans une chambre close.

2° Ne serait-ce pas, dites-vous, hypocrisie pure de douter et d'agir comme si je croyais ?

Il n'y a pas d'hypocrisie à chercher ce qu'on a perdu, même dans le doute qu'il ne soit pas précisément là où on le cherche. Et ce n'est

pas employer un moyen malhonnête pour le trouver, que de se fier à la parole d'un homme en qui on a confiance et qui garantit le succès. Vous allez donc prier, vous examiner, et dire à Dieu en toute sincérité d'âme: Seigneur, montrez-moi le chemin où il faut marcher; parlez-moi, je vous écoute et je vous suis.

3° Vous trouvez que cette foi de charbonnier est trop aveugle?

Beaucoup d'autres ont fait comme vous cette réponse, avant d'agir. Avec la grâce de Dieu, ils ne l'ont pas faite, après. Imitez-les. Soyez humble comme eux. Et si vous trouvez, après une confession sincère, que ce soit encore de l'obéissance aveugle, nous y verrons.

Je ne vous demande pas, notez bien, de négliger l'étude pour ne laisser faire que la grâce. Loin de moi cette pensée.

Il y a dans la foi deux rôles: le rôle de Dieu et le rôle de l'homme. La foi étant une vertu surnaturelle, elle ne peut être produite ou acquise par aucune force humaine. Elle vient d'en Haut. Et c'est à l'accorder que s'exerce le rôle de Dieu. Nul autre ne peut le remplir à sa place. Mais puisque la foi est le don divin fait à une âme responsable, elle ne peut non plus être

purement passive. Pour en faire les actes, il faut le concours de l'homme et l'exercice de son libre arbitre. Laisser faire Dieu, après lui avoir ouvert, comme on ouvre des volets, son intelligence et son cœur, c'est parfait; mais encore faut-il les lui ouvrir. Et c'est là le rôle humain dans la foi. La prière, l'humilité et la soumission intelligente en font partie. La science aussi; le croyant doit en acquérir tout ce qu'il peut. Elle est une lumière qui doit servir, avec celle qui vient de Dieu, à illuminer les vérités à croire. Le *credo* du paysan est le même que celui du savant, c'est vrai; mais le savant a de plus l'obligation de se rendre mieux compte du [illegible]i, de se l'expliquer, de le défendre. Comme le paysan, il s'appuie sur la parole de Dieu pour croire; comme lui, il doit accepter l'argument d'autorité; mais plus que lui, il est tenu de savoir le pourquoi, la *rationabilité* de cette acceptation et les raisons de croire. C'est parce que la science joue un rôle obligé dans la foi, que l'Église encourage tant l'étude et honore les vrais savants.

4° Vous voulez des réponses aux objections puisées dans Renan, dans Strauss, dans Spencer, dans Flammarion et autres ?

Comprenez-vous au moins, par le désarroi que ces lectures ont jeté dans votre âme, combien il est sage d'obéir à l'Église qui les a prohibées ? Vous vous êtes dit, sans doute, qu'il fallait vous renseigner et qu'à moins de connaître le pour et le contre, vous ne pourriez jamais croire avec connaissance de cause. Auriez-vous raisonné ainsi, s'il se fût agi d'une potion dont on eût douté qu'elle fût empoisonnée ? L'auriez-vous bue pour voir... Mon cher, il s'agissait d'un poison qu'il n'est pas besoin de boire pour en connaître les effets mortels. L'analyse en a été faite par plus d'un chimiste autorisé. Pourquoi n'avez-vous pas profité de cette analyse, avant d'essayer le breuvage sur vous ? Enfin, passons ! Vous êtes-vous donné la peine de chercher, dans de bons auteurs, des réfutations ?

— Vous me demandez de faire ce travail pour vous, et de reconstruire l'édifice démoli ?

Ah ! mon ami, c'est facile d'objecter et de détruire ; il faut parfois bien du temps pour rebâtir sur des ruines. Quelques coups de pic peuvent faire crouler un monument ; pour l'élever il a fallu des années de travail. Dernièrement encore, j'ai trouvé dans vingt lignes

d'Anatole France assez de négations ou d'objections pour nécessiter, si on voulait y répondre, plusieurs traités de théologie. Elles étaient jetées là en souriant, avec cette élégance dédaigneuse qui n'a pas même l'air de croire que la réponse soit possible. Combien ont lu ces vingt lignes, qui ne liront jamais les traités de théologie !

Je pourrais bien vous indiquer les théologiens et les apologistes à consulter; mais là, franchement, les consulteriez-vous? Est-ce que les noms de Thomas d'Aquin, de Franzelin, même de Joseph de Maistre, de Bonald, de Wiseman, de Balmès, de Newman, ne vous feraient pas peur ? Voudriez-vous seulement lire un bon auteur d'apologétique? Devivier, par exemple, si simple qu'il paraisse; *le Miracle et ses contrefaçons*, et autres ouvrages du P. de Bonniot ; les *Conférences* dogmatiques du P. Monsabré ; quelque bonne revue catholique, *les Études* entre autres, ou la *Revue Thomiste*; l'ouvrage du P. Cornély sur l'Écriture sainte, ou celui de l'abbé Vigouroux; les livres les plus autorisés sur la divinité de Jésus-Christ, sur l'Église ?...

5°—Bah! qui donc a la patience et le temps de consulter tous ces gros livres ?

C'est bien la réponse commune: on a toujours le temps, et c'est un temps très agréable, d'étudier ce qui nous perd; on est trop pressé pour étudier et comprendre ce qui sauve. Eh bien, voulez-vous une preuve plus courte pour appuyer votre foi? Elle suffit, à la rigueur, à remplacer toutes les autres. Je veux parler du miracle. C'est par cette preuve à jamais populaire que procéda Notre-Seigneur lui-même, quand il répondit aux deux disciples de Jean qui voulaient savoir s'il était le Messie: "Allez et dites à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent..."

— Vous vous faites, sans doute, la question ordinaire: le miracle est-il possible, et peut-on le constater?

Nier la possibilité du miracle me semble être, pour un déiste, une contradiction trop flagrante pour qu'elle vous embarrasse. Du moment qu'on admet un Dieu créateur de toutes choses, comment peut-on lui refuser le pouvoir d'agir à son gré sur ses créatures et de déroger aux lois qui les régissent? Ce serait l'enchaîner à son œuvre et le faire dépendre d'elle.

Et ne dites pas qu'ayant créé les lois physiques constantes, il ne peut en changer le cours sans changer ses décrets immuables. Les décrets de Dieu ne sont nullement changés par le miracle, puisque de toute éternité, par un même acte indivisible, il veut les lois et les dérogations qui y sont faites. On devrait plutôt dire que les miracles sont l'accomplissement des décrets éternels.

Par ailleurs, le miracle étant un fait sensible, pourquoi ne pourrait-il pas être connu par les sens ou le témoignage de l'histoire ? Il n'est pas plus difficile à cent témoins de constater et de dire qu'un chrétien jeté dans un brasier y demeure, puis en sort indemne comme d'un lieu de rafraîchissement, que de constater et de dire qu'il y brûle jusqu'à ce que mort s'en suive. Il n'est pas nécessaire non plus d'être instruit pour se convaincre qu'un mort ne peut revenir à la vie par le simple acte de volonté ou la parole d'un médecin. Ce sont là des faits accessibles au savoir et au jugement de tous.

Sans connaître toutes les lois de la nature et tout ce que ses forces peuvent produire, nous en connaissons assez pour savoir ce qu'elles ne peuvent pas produire, au moins dans

certains cas. Qui ne sait, par exemple, que la nature ne peut pas d'elle-même produire un effet contraire à ses propres lois? Qui ne sait qu'à tout effet il faut une cause, et une cause qui lui soit proportionnée? et qu'entre un cadavre qui revient à la vie et l'acte de volonté ou la parole d'un médecin, il n'y a aucune proportion? Il est donc possible de constater certains faits, que ces faits dépassent toutes les lois de la nature,—et, conséquemment, qu'ils ont été produits par une intervention spéciale de Dieu. C'est là le miracle.

— Mais de pareils faits ont-ils jamais été accomplis?

Et pourquoi en doutez-vous? Parce que vous ne les avez pas vus?

Si cette réponse était péremptoire, nous pourrions l'appliquer à tout ce que nous prétendons savoir; et ce serait la destruction de l'histoire, de la certitude morale et de toute vie sociale.

— Est-ce parce que Dieu ne consent pas à accepter le défi des savants et à opérer un miracle sous les yeux d'un groupe de spécialistes, physiciens, chimistes, médecins, physiologistes, qui l'auraient provoqué à remplir un programme miraculeux, préparé à l'avance par eux-mêmes?

En supposant que Dieu accepterait ce défi et remplirait le programme, cela servirait au groupe de spécialistes actuellement présents, mais tout serait sans cesse à recommencer pour ceux qui ne voudraient croire à son exécution qu'après avoir vu. Au surplus, ne voyez-vous pas ce qu'il y a d'absurde et d'impie à transformer ainsi le Créateur en charlatan, quémandant à force de merveilles la foi de ses enfants ? Et puis, avec de telles dispositions, les témoins eux-mêmes du miracle acquerraient-ils la foi ? Les Pharisiens ont assisté aux miracles de Jésus-Christ ; en ont-ils été convertis ? Zola a été témoin, à Lourdes, de plusieurs miracles, dont l'un est de premier ordre ; il a suivi de très près les examens et les constatations des médecins, qu'y a-t-il gagné ? D'endurcir son cœur et de mentir plus effrontément. Il a vu guérir instantanément, sous ses yeux, une jeune malade dont les infirmités et les plaies hideuses l'avaient fait frémir. Eh bien, de l'avoir vue avant et après sa guérison ne l'empêcha pas d'écrire que cette malade mourut bientôt, *après un mieux momentané produit par la suggestion.* Et comme le président du Bureau des constatations lui faisait remarquer

qu'il mentait sciemment, puisqu'il avait vu la jeune fille à son retour à Paris, et pouvait encore la voir en parfaite santé:

— Eh! qu'est-ce que cela peut bien me faire à moi, dit-il, qu'elle vive ou qu'elle soit morte, si elle sert à l'intérêt de mon livre! Est-ce que je n'ai pas le droit de traiter mes personnages à ma fantaisie?

Quand les Pharisiens témoins des miracles du Sauveur les attribuaient à Béelzébuth, ils n'y mettaient pas plus d'orgueilleuse insolence.

Avez-vous lu l'histoire de Lourdes, par Henri Lasserre? l'examen critique et les constatations du docteur Boissarie? Voudriez-vous les lire, là, consciencieusement, sans parti pris? Ou encore,—ce qui serait plus simple,—prendre la peine d'étudier le miracle de la résurrection de Notre-Seigneur? Je ne sache pas de fait historique plus abondamment prouvé par les témoignages profanes et religieux, par les croyants et leurs adversaires, les attaques des uns et les défenses victorieuses des autres, par le temps, par les hommes et par les choses, que le fait de la Résurrection.

Étudiez-le. Étudiez tout autre miracle que vous voudrez, et quand vous en aurez acquis

la certitude, examinez sans préjugé sa liaison avec la vérité dogmatique ou l'enseignement dont il est la confirmation, et dites-vous : voici un fait qui déroge aux lois de la nature, qui a, par conséquent, Dieu pour auteur. Or, ce fait est accompli pour appuyer une doctrine prêchée au nom de Dieu. Donc, cette doctrine est vraie. Si elle ne l'était pas, Dieu aurait lui-même, en matière religieuse, confirmé un mensonge. En d'autres termes, il serait intervenu contre lui-même pour nous tromper, pour sanctionner une imposture et nous jeter dans une erreur invincible, en marquant l'erreur du sceau de son autorité.

Allez plus loin. Pour tirer du miracle tout ce que fournit sa valeur probante, dites encore : une vérité dogmatique appuyée sur lui ne reste pas isolée avec sa preuve. Toutes les vérités qui s'y rattachent nécessairement portent comme elle le cachet divin. Quand saint Paul appuie la divinité de Jésus-Christ sur le fait de la résurrection, il y appuie en même temps toute notre foi. Et il le dit.

Donc, un miracle, — n'en connût-on qu'un seul, — s'il a été accompli dans les conditions que je viens de dire, suffit, pour une âme sin-

cère, à vaincre le doute et à rendre au cœur la paix dans la vérité.

Aussi bien, je ne puis pas concevoir qu'un homme regrette de ne plus croire et ne se donne pas la peine de chercher cette preuve si simple. Elle est la plus redoutée des ennemis de l'Église ; et je le comprends : elle est à la portée de tous, la plus irréfutable et la plus populaire.

Voilà, cher ami, à peu près ce que je répondrais à un homme sincère, qui chercherait à recouvrer la foi perdue.

J'y ajouterais, cela va sans dire, bien d'autres choses que la conversation ferait naître. À coup sûr, j'insisterais sur le dernier argument du miracle, et plus encore, ainsi que je l'ai fait souvent avec toi, sur la prière humble, à deux genoux.

Tout à toi en Notre-Seigneur.

Louis LALANDE, S. J.

Collège Sainte-Marie
13 novembre 1900.

Mon pauvre cher ami, tu m'appelles, et il me faut rester en classe jusqu'à quatre heures. J'aurais tant voulu passer la journée auprès de toi!

Je t'envoie ce billet par un de nos externes. La sœur hospitalière, qui est pour toi d'une si grande bonté, te le lira entre deux prières. Je le charge de courage, de confiance, de résignation. Il me semble que tu ne vas pas mourir aujourd'hui.

Reste bien entre les mains de Dieu. Continue de demander que sa sainte volonté soit faite. Il n'y a que cela de vrai et de bon, mon pauvre enfant! Ne lui dis pas seulement que tu consens à mourir. Dis-lui que même si on garantissait ta guérison, tu serais bien aise de lui offrir ta vie. Demande-lui de la prendre en expiation.

Pourquoi penses-tu que ce restant de vie n'en vaut pas la peine? Ce n'est pas le don que Dieu regarde; c'est le cœur qui l'offre. Il n'a besoin ni de nos dons ni de nos vies. Il ne

demande que notre amour. Et je sais que tu l'aimes, comme je sais qu'il t'a pardonné et qu'il t'ouvre ses bras. Va donc à lui, cher pauvre Arthur ! Réfugie-toi dans son cœur. Souffre en union de Jésus agonisant. Redis, tout seul, comme nous redirons ensemble, cette après-midi : Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, ma volonté, tout ce que j'ai et tout ce que je possède. C'est vous qui m'avez tout donné, je vous remets le tout ; disposez-en selon votre bon plaisir. Donnez-moi seulement votre grâce et votre amour, cela me suffit.

Oh ! remercie bien Notre-Seigneur ! C'est un si grand bienfait de mourir résigné, pardonné, communié, dans l'Église catholique et en pleine lumière de la foi, entouré des soins de l'amitié et des secours de la religion !

Engage-toi à l'avance, devant Dieu, à vouloir tous les actes et prières que nous ferons jusque dans ton agonie. Même sans connaissance, tu en auras alors tout le mérite.

Redis de tout ton cœur avec moi les invocations qui suivent, tandis que la bonne sœur les lit doucement à ton oreille :

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi, sauvez-moi !

Je crois, j'espère, je vous aime, ô mon Dieu! Je remets mon âme entre vos mains.

Mon Jésus, miséricorde!

Attends-moi, cher ami, attends-moi. Je ne te fais pas encore mes adieux. Je veux te revoir et t'embrasser.

Louis.



TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Au Lecteur III

I.— Maison Saint-Joseph, Sault-au-Récollet
5 novembre 1881.
La vocation. — Le postulat 1

II.— Maison Saint-Joseph, Sault-au-Récollet
13 octobre 1882.
Une visite au Sault. — Le choix des amis 7

III.— Sault-au-Récollet, en la fête de saint Stanislas
1883.
Les vœux. — La vocation religieuse. — Réponse à quelques préjugés 8

IV.— Sault-au-Récollet, 25 septembre 1884.
A l'Université. — Le travail. — La préparation par les classiques. — Plaisirs d'étudiants 17

V.— Sault-au-Récollet, 8 octobre 1884.
Le bon carabin. — La bigoterie. — La popularité de gros sous. — La vertu sociable 26

VI.— Sault-au-Récollet, 5 novembre 1884.
A propos de toilette. — Deux excès. — Le parfum grec 30

VII.— Collège Sainte-Marie, Montréal
17 octobre 1885.
La Saint-Luc. — Prêtre et médecin. — Le péril du matérialisme. — Un mot de Lacordaire 35

VIII.— Collège Sainte-Marie, Montréal
12 septembre 1886.
Recommandation d'un jeune homme..... 42

PAGES

IX.— Collège Sainte-Marie, décembre 1886.

Pasteur et disciples de Pasteur. — Un idéal. — Passions et microbes 44

X.— Collège Sainte-Marie, Montréal 22 décembre 1886.

Noël. — Le Sauveur t'attend 50

XI.— Collège Sainte-Marie (soir de Pâques)

Une jeune famille heureuse. — Fête au Gesù 51

XII.— Collège Sainte-Marie, Montréal 30 juin 1887.

Départ pour Vancouver 54

XIII.— En chemin de fer, près du lac des Bois 56

XIV.— Saint-Boniface, 5 juillet.

Le *boom* de Winnipeg. — Études littéraires. — Succès des élèves canadiens-français à l'Université de Manitoba 58

XV.— Quelque part dans les Prairies 7 juillet.

Bon voyage! — Les Écossais. — Causes de l'émigration. — Une autre province Québec 62

XVI.— Mount Stephen House, Field

Prairies et montagnes. — Une plume-réservoir. — Les départs 68

XVII.— Vancouver, 11 juillet 1887.

C'est ravissant ! — Je t'en parlerai à la maison. — Tu joues gros jeu 72

XVIII.— Victoria, C. A.

A bord du *Yosomite*. — Le bonheur présent 76

Pages

XIX.— 15 juillet.

Le T. R. M. Jonckau. — Les trois premiers évêques du Nord-Ouest. — M. Rondeau. — Un double crépuscule 79

XX.— Collège Sainte-Marie, 22 octobre 1887.

Une dissertation.—Les vieilles perruques. — Fausse indépendance. — Les classiques 86

XXI.— Collège Sainte-Marie, 27 juin.

En vacance. — Une petite chambre 97

XXII.— L'Immaculée-Conception, Montréal janvier 1888.

Un candidat ambitieux. — La gloire 99

XXIII.— Maison de l'Immaculée-Conception Lundi gras, 1889.

Mascarade. — Le carême. — Un optimiste 100

XXIV.— Montréal, mercredi matin.

Où commence l'ivrognerie. — Le découragement où elle mène 103

XXV.— Montréal, juin 1889.

La rue Centre. — Vie des faubourgs.— Bonheur de la campagne 107

XXVI.— Montréal, 8 janvier.

Un compagnon du Nord. — Sa sœur.— Les curés et les jésuites de Sue 111

XXVII.—Maison de l'Immaculée-Conception, Montréal 15 mai 1891.

La liberté. — Triple confusion. — Droits égaux. — Les libertés modernes. — Auteurs à consulter 117

PAGES

XXVIII.— Rue Rachel, Montréal, 25 mai 1891.

La cause des causes. — La liberté de pensée. — Trois hypothèses.................... 126

XXIX.— 26 mai.

Thème grec ou ode de Lamartine ?....... 133

XXX.— Collège Sainte-Marie

Délits de pensée. — De qui ils relèvent... 134

XXXI.— Mercredi soir.

La liberté de conscience. — Sois candide, mais pas dupe.. 138

XXXII.— Collège Sainte-Marie, dimanche matin.

Mlle Margot. — Balmès et Nicolas.— Veuillot. — La liberté des cultes........... 141

XXXIII.— Jersey, 25 octobre 1891.

Le Kraal. — Autour de l'île. — Mont-Orgueil. — Saint-Hélier. — Une humble Albion. — La langue jersiaise et le français des États. — Les pommes de terre et les vaches de Jersey. — Le compliment d'un Américain. — Touristes et Bretons 145

XXXIV.— Collège Sainte-Marie, 29 décembre 1893.

Les neufs premiers vendredis du mois.— Un remède à l'intempérance................. 171

XXXV.— Collège Sainte-Marie, Montréal

Le trésor de la foi. — Comment on peut le perdre. — Un jeu d'incrédule. — Une religion qui ne mène pas loin. — La vieille chanson 176

PAGES

XXXVI.—Montréal.

Comment on méprise les dévots quand on admire les libertins. — Vieilles habitudes et moissons infectes. — Est-ce par leurs défauts qu'on s'attache à ses amis? 187

XXXVII.— Montréal, samedi soir.

Notre nature et nos devoirs.— Convertis et apostats 192

XXXVIII.— Maison de l'Immaculée-Conception 15 février 1894.

Question inattendue à propos du Syllabus. 196

XXXIX.— L'Immaculée-Conception, Montréal

De la médecine au journalisme. — Quel métier que celui de reporter! — Derniers souvenirs d'écoliers. — Oh! la ville........ 203

XL.— Sault-au-Récollet, 15 septembre 1894.

Pourquoi nos idées sont impopulaires.— Un ministère qui ressemble à celui de la marine 209

XLI.— Collège Sainte-Marie, 13 décembre 1896.

Les sociétés secrètes........ 211

XLII.— Montréal, mardi matin.

Le journalisme, — les partis, — la signature..... 218

XLIII.— Deuxième vendredi de septembre.

La classe. — Prodiges de mémoire. — Le caillou de Desmosthène. — La philosophie de l'histoire........ 224

PAGES

XLIV.—Collège Sainte-Marie, 10 décembre.

Une victime de l'intempérance.............. 231

XLV — Montréal, après trois heures de Shakespeare.

Le féminisme. — Michelet, Drumont et le *struggle for life*. — On ne peut pas tout voir. — Un parallèle entre journalistes.. 233

XLVI.— Montréal, 15 novembre.

Un malade, son médecin et le bonhomme Bruyère. — L'ami Maurice à Chicago.— Un dîner qui n'est pas authentique...... 243

XLVII.—L'Imm-Conception, rue Rachel, Montréal.

La perte de la foi ne s'explique pas toujours par les mœurs. — Ignorance et légèreté. — Choses vécues. — Un type...... 247

XLVIII.— Collège Saint-François-Xavier, New-York 28 octobre.

Rien d'adroit comme un homme droit. —Charité et mesquineries tracassières. Les Sœurs, la centralisation et le fonctionnarisme.. 272

XLIX.—Jeudi soir, à New-York.

Des escrocs bien mis. — Les symptômes d'une société malade.—Viveurs influents, — moutons à tondre,— toilettes de celles-ci et argent de ceux-là.— C'est le monde! 278

L.— Boston, 15 juillet 1897.

Des victimes qui fournissent des fouets à leurs adversaires. — La liberté qui ligote ses protecteurs. — Un sentimentalisme qui protège les animaux et tue les âmes.. 283

PAGES

LI.— Collège Sainte-Marie

A Rigaud. — Souvenirs et paysages...... 288

LII.— Montréal, juillet 1899.

Louis Veuillot. — La grande société des âmes 294

LIII.— Montréal, octobre 1899.

Le carême. — Mgr Bourget. — A Saint-Joseph-de-Lévis. — Un monument de haute antiquité................................ 298

LIV.—Paris, août 1900.

L'Exposition et les congrès. — Progrès matériel et progrès religieux. — Un spectacle féerique — Le plaisir et les ennuis d'un dîner 304

LV.— Montréal, 17 septembre 1900.

Ce que je dirais à un homme qui voudrait recouvrer sa foi perdue ?— Le miracle 316

LVI.— Collège Sainte-Marie, 13 novembre 1900.

La mort d'Arthur Prévost 329

FIN